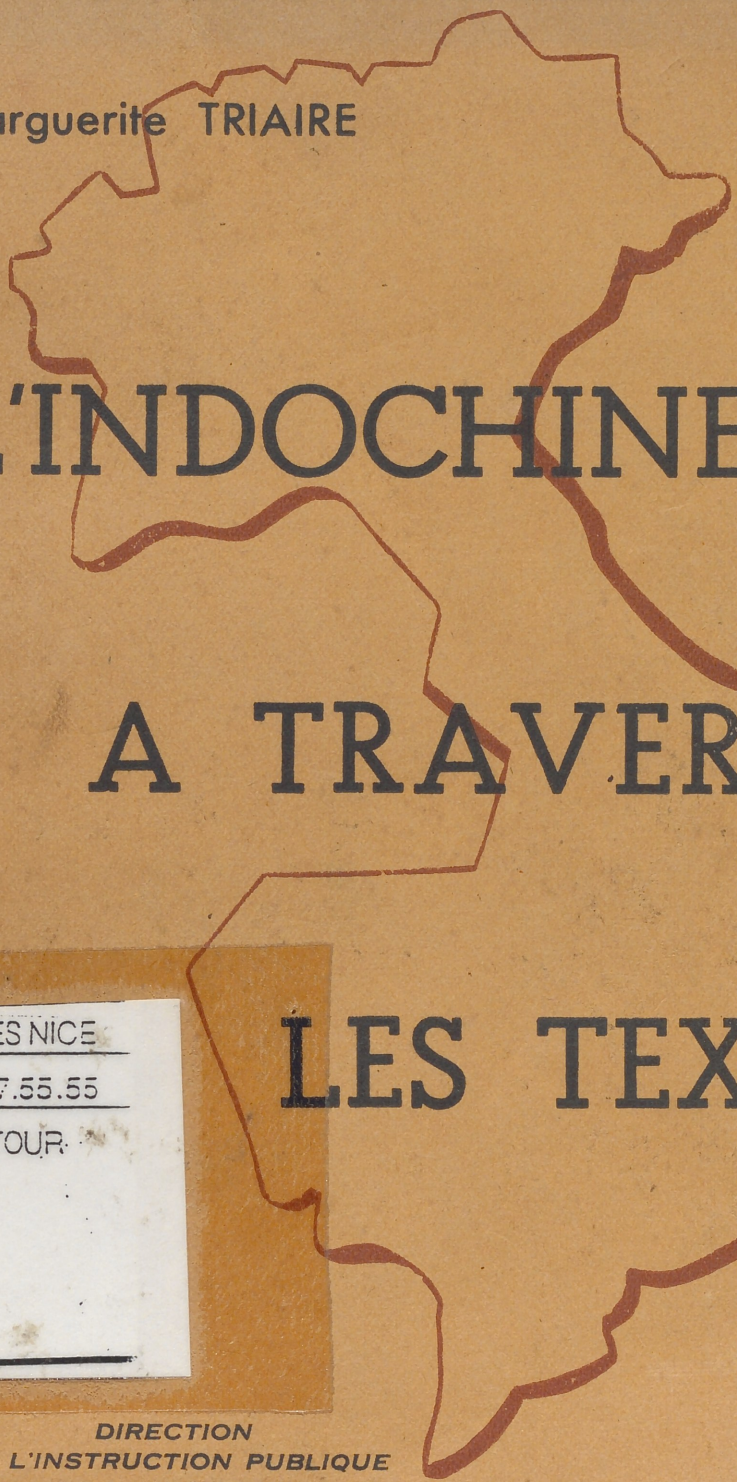
Connaissance de l'Indochine

Marguerite TRIAIRE

L'INDOCHINE A TRAVERS LES TEXTES



B.U. LETTRES NICE
TEL : 93.37.55.55
DATE RETOUR

DIRECTION
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
DE L'INDOCHINE

1944

ASE 4240

B.U. NICE - LETTRES
D 092 2037946

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A M. [redacted], en témoignage de gratitude pour sa gracieuse collaboration et de bonne confraternité.

Hanoï, ce 30 janvier 1945

Fr. Tuaire

L'INDOCHINE A TRAVERS LES TEXTES

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Connaissance de l'Indochine

ASE 4240

Marguerite TRIAIRE

L'INDOCHINE A TRAVERS LES TEXTES

Achat CNRS

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONÉSIEN
BIBLIOTHÈQUE

DIRECTION
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
DE L'INDOCHINE

1944

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous remercions les auteurs résidant en Indochine, qui tous ont bien voulu accorder gracieusement l'autorisation de reproduire dans ce volume des extraits de leurs œuvres.

Nous nous excusons auprès des auteurs résidant en France, dans d'autres colonies françaises ou à l'étranger, de n'avoir pu, en raison de l'interruption actuelle des communications, faire auprès d'eux la démarche que commandait la plus élémentaire courtoisie en vue de solliciter l'autorisation de reproduction. Nous leur exprimons nos regrets. Nous remercions par avance ceux des auteurs qui voudront bien nous accorder leur autorisation gracieuse et réservons éventuellement les droits des autres auteurs.

L'auteur et la Direction
de l'Instruction Publique en Indochine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INTRODUCTION

En rassemblant ces textes, nous n'avons pas eu l'intention de passer en revue les auteurs, français ou annamites, qui ont écrit sur l'Indochine. Si cela était, on pourrait nous faire le juste reproche d'en avoir négligé certains à qui leur talent eût assigné une place dans une anthologie de ce genre.

Notre but était autre. Donner une idée aussi exacte et aussi complète que possible de notre établissement d'Extrême-Orient, à l'aide de morceaux de valeur, caractéristiques, tel a été notre dessein.

Nous avons délibérément écarté toute notation psychologique ou sentimentale. Les hommes, sous toutes les latitudes, peuvent être également envieux, cupides, égoïstes. Ils poursuivent tous le bonheur, la fortune ou la gloire avec une égale âpreté. Sous tous les cieux, ils sont susceptibles des mêmes enthousiasmes et des mêmes élans ; partout ils peuvent être généreux et bons, aptes à tous les sacrifices. En somme, si l'homme marque le pays qu'il habite, ce n'est pas par ses passions, c'est par son travail, qu'il soit laboureur créateur de rizières, qu'il soit constructeur de routes et de ponts ou bâtisseur de cités et de temples.

Les passions humaines, partout les mêmes, peuvent ravager une existence ; elles n'auront aucune incidence sur la physionomie ou le destin d'un pays. Aussi, lorsque, après avoir donné un aperçu des divers aspects de l'Indochine, nous avons voulu donner une idée des peuples qui l'habitent, c'est de leurs travaux, de leurs croyances, de leurs traditions que nous avons parlé ou plutôt fait parler ceux dont le témoignage servait notre dessein. Ce sont donc des extraits s'insérant dans un cadre tracé que nous avons choisis.

Enfin, comme nul ne vit isolé sur la terre, pas plus les groupes que les individus, nous avons consacré quelques pages aux pays voisins de l'Indochine.

Pour terminer, nous avons cité des textes rendant compte de l'œuvre française en Indochine et du nouveau visage du pays.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce plan nous a amené à grouper les textes choisis sous six rubriques :

I. — LE PAYS.
II. — LES VILLES ET LA VIE RURALE — LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX.
III. — LA VIE TRADITIONNELLE — COUTUMES ET CROYANCES — FÊTES ET CÉRÉMONIES — LÉGENDES.
IV. — L'HISTOIRE — LES GRANDS HOMMES — LES MONUMENTS ET LES PAGODES.
V. — LES PAYS VOISINS.
VI. — LA FRANCE EN INDOCHINE — LA FIGURE NOUVELLE DU PAYS.

Les textes de notre première rubrique vont donc nous promener du Nord au Sud de l'Indochine, de la mer à la montagne, du Cap Saint-Jacques à la Haute Région tonkinoise, sans oublier la la brousse cambodgienne, la baie d'Along et la forêt du Laos que hantent les Araks (1) à la rancune tenace.

M. T.

(1) Araks, génies des bois.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

I. — LE PAYS

1. L'Indochine

Louis Finot (1864-1935) *fut le premier directeur de l'École Française d'Extrême-Orient et son infatigable animateur pendant trente ans. Ses premiers efforts portèrent sur l'exploration archéologique du Cambodge et de l'Annam. Épigraphiste de marque, il découvrit, en visitant les ruines de Mi-son, deux importants textes sanskrits dont l'un était la stèle de fondation du temple principal et donna ainsi un nouvel essor à l'épigraphie chame.*

Professeur au Collège de France et membre de l'Institut, Louis Finot est un de nos grands orientalistes ; ce fut, en outre, un écrivain à la prose élégante et large ainsi qu'en témoigne cette page magnifique que nous empruntons à la préface qu'il écrivit pour le livre de Jeanne Leuba : « Un royaume disparu. Les Chams et leur art ».

Le long de la côte orientale de la péninsule indochinoise, entre les fertiles deltas du Tonkin et de la Cochinchine, s'infléchit une bande de terre qu'un vieux dicton compare au fléau de bambou supportant à ses extrémités deux paniers de riz. La montagne et la mer se disputent cette même frange de sol. La montagne, hostile et malsaine, l'enclôt à l'Ouest d'une muraille massive dont les contreforts s'allongent vers le rivage et parfois l'atteignent, barrant la route de formidables seuils. La mer lui fait une bordure de dunes, la fouette des flots soulevés par la mousson du Nord-Ouest ; et, lorsque la houle se calme pendant la mousson contraire, c'est pour faire place à de redoutables typhons qui s'abattent sur la côte, engloutissent les barques, emportent les chaumières et jettent sur les campagnes les fleuves débordés.

Pourtant cette terre n'est ni sans valeur, ni sans beauté. Dans ses limites étroites, elle possède de riches plaines, de vertes vallées et de magnifiques forêts ; et si les économistes ne lui accordent qu'une attention distraite, elle a, pour les esprits qu'attire l'âme des paysages, un inexprimable charme.

Il faut croire d'ailleurs qu'elle fut de tout temps jugée précieuse, car il est peu de possessions qui aient été plus âprement disputées.

Ce que nous distinguons tout d'abord sur ces rivages, dans la brume des temps préhistoriques, c'est une population de race indonésienne, formant peut-être l'arrière-garde de la grande migration qui se lança d'ici à la conquête des îles. Modifiée par une seconde vague ethnique, celle des Môn-Khmers, cette masse encore amorphe et plastique, reçut le sceau de la puissante culture indienne.

De quel point précis venaient ces immigrants hindous ? On l'ignore. Mais on peut dire avec une certaine probabilité où et quand s'établit ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

premier foyer de colonisation. Ce fut, sans doute, vers le début de notre ère, sur les bords de la baie de Nhatrang, dans l'Annam du Sud. C'est là que fut trouvée la célèbre inscription de Vo-canh, la plus ancienne de toutes les inscriptions indochinoises.

Louis FINOT

(Préface de : « *Un royaume disparu. Les Chams et leur art* », par Jeanne LEUBA)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

2. L'Union Indochinoise

Cette Indochine dont la France a créé l'unité bien que nulle part, dans la nature, on ne trouve « les principes de ce rassemblement » est habitée par des groupes humains fort différents les uns des autres. Un grand nombre de tribus montagnardes peuplent les hauteurs tandis que quinze millions d'Annamites occupent les plaines.

Charles Robequain, professeur de géographie coloniale, à la Sorbonne, vécut en Indochine et y écrivit de savants ouvrages sur la géographie physique, économique et humaine. Ses travaux sur le Thanh-hoa font autorité. Nous extrayons de son livre: « L'Indochine française », la page suivante.

Les pays qui forment aujourd'hui l'Indochine française et qui sont le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge, le Laos, n'avaient jamais eu de nom commun dans l'histoire avant la fin du XIX[e] siècle. L'Union Indochinoise, comme on les appelle encore, n'est pas une résurrection, c'est un édifice tout neuf.

Les principes de ce rassemblement, il serait bien malaisé de les trouver dans la nature. L'architecture du sol ne prédispose guère ce pays à l'unité. D'une part, deux grands deltas, aux extrémités d'une longue côte noueuse et inhospitalière, escarpée ou encombrée de vases, battue de vents violents et dévastée par les typhons ; d'autre part un arrière-pays massif, où les plissements s'entrecroisent, scié de vallées profondes et tortueuses qui descendent vers la mer de Chine ou vers le golfe de Siam, telle se présente d'abord l'Indochine française : faite de pays qui se tournent le dos.

Il serait bien vain de lui chercher des frontières « naturelles ». Dans le Nord-Est, par le Song Ky Kong, les eaux s'écoulent sans obstacle vers le delta de Canton ; tous les éléments du squelette orographique tonkinois se prolongent, sans souci des limites politiques, dans la Chine méridionale. Du côté de l'Ouest, rares aussi sont les barrières montagneuses qui soulignent la séparation d'avec les autres États ; les dépressions parallèles, à peu près Nord-Sud, dont le Mékong et ses affluents sillonnent le royaume fie Luang-Prabang, se poursuivent dans le Siam, au delà de cols insignidants ; le grand fleuve, bien loin de séparer des tribus étrangères, a permis

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le rayonnement sur ses deux rives d'une même civilisation. Au Sud, le seuil très bas de Wadhana ménage une voie facile, toujours suivie par les peuples et les armées, entre Bangkok et le Cambodge.

En réalité, les frontières de l'Indochine française, d'ailleurs modifiées plusieurs fois depuis la fin du siècle dernier par les traités franco-siamois, sont souvent l'effet d'accidents historiques, le résultat d'un compromis entre des ambitions rivales.

Car le peuplement ne donne pas à ce pays l'homogénéité que lui refuse la nature. Il est habité par des groupes humains très nombreux et divers : la carte linguistique de l'Indochine française offre une extraordinaire bigarrure. Les grandes masses que le dialecte apparente se subdivisent dans la montagne en une infinité de tribus : il y a, en Indochine française, des groupes humains originaux qui rassemblent seulement quelques milliers, voire même quelques centaines d'individus.

Cependant, l'évolution historique et le conflit des civilisations dans ce pays révèlent les progrès presque continus de l'un de ces groupes ethniques qui prédomine aujourd'hui. Si les Annamites n'occupent qu'une faible partie du sol — le dixième à peine — ils sont de beaucoup les plus nombreux ; quinze millions sur vingt. Ils sont rarement établis en dehors des plaines maritimes, mais leur influence a pénétré assez profondément dans l'arrière-pays.

Quand, installés en certains points des deltas, les Français qui ont fait l'Union se sont enfoncés dans l'intérieur à la découverte d'une voie d'accès commode vers les provinces chinoises, ils ont souvent, plus ou moins consciemment, cherché et retrouvé les traces de cette influence. Les frontières actuelles de la fédération paraissent être généralement celles que les souverains annamites fixaient ou souhaitaient à leur suzeraineté.

Charles ROBEQUAIN
(L'Indochine française)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

3. Aspect de la Basse-Cochinchine en 1861

Léopold Pallu de la Barrière (1829-1894) *occupa, à l'époque de la conquête, les fonctions d'aide de camp du vice-amiral Charner. Il fut, en même temps qu'un brillant officier, un véritable écrivain et nous a laissé un livre sur la Cochinchine : « Histoire de l'expédition de la Cochinchine » qui obtint un succès mérité. Il nous expose l'aspect du pays dans des tableaux empreints de délicatesse, nous peint les villes, nous décrit les mœurs annamites, alors si nouvelles et si étranges pour le public européen. Ses descriptions ne s'arrêtent pas à l'apparence des choses mais semblent pénétrer au delà jusqu'à la signification de ces apparences comme dans ce tableau de la Basse-Cochinchine.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'aspect de la Basse-Cochinchine est monotone, triste, comme celui de tous les pays de rizières. Quand une trouée de tigre ou de daim laisse la vue s'échapper au delà de ces rives d'arroyos, rien ne frappe les yeux qu'une plaine verdoyante qui ondoie quelquefois comme la mer. Les rizières sont des terres bouddhiques. Là rien n'attache l'âme à la terre. Le fond de la vie fait défaut. La terre cède, c'est de la boue ; seule, la pensée peut glisser sur cet infini verdoyant ; le corps s'y abîmerait. L'éternel brin d'herbe succède au précédent, toujours semblable à lui-même. Devant l'inconsistant et le monotone, la volonté s'amoindrit, l'âme se dégage et s'échappe. C'est bien là qu'aurait dû être évoqué pour terme d'une suprême félicité. — l'anéantissement parfait, la fin de toute tristesse, de tout souvenir. Vers le Nord, cependant, quand on se rapproche de l'une ou de l'autre chaîne montagneuse, le terrain se relève, les rives des fleuves deviennent escarpées, et les forêts succèdent aux rizières.

Léopold PALLU
(Histoire de l'expédition de la Cochinchine en 1861)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

4. Saigon en 1861

Voici le tableau qu'il nous brosse de Saigon en 1861. Nous aurons quelque peine à y reconnaître le Saigon actuel, et à l'évocation de « cet ensemble un peu misérable », de « cette rue en fondrières » nous ressentirons la fierté légitime de l'œuvre accomplie par la France en ce pays.

Le voyageur qui arrive à Saigon aperçoit sur la rive droite du fleuve une sorte de rue dont les côtés sont interrompus, de distance en distance, par de grands espaces vides. Les maisons, en bois pour la plupart, sont recouvertes de feuilles de palmier nain ; d'autres, en petit nombre, sont en pierre. Leurs toits de tuiles rouges égayent et rassurent un peu le regard. Ensuite, c'est le toit recourbé d'une pagode ; les nappes, écourtées par la perspective, de l'Arroyo Chinois et de deux petits canaux qui servent de remise aux bateaux du pays ; un hangar hors d'aplomb qui sert de marché, et dont le toit semble toujours prêt à glisser sur la droite. Sur le second plan, des groupes de palmiers arac s'harmonisent bien avec le ciel de l'Inde ; le reste de la végétation manque de caractère. Des milliers de barques se pressent contre le bord du fleuve et forment une petite ville flottante. Des Annamites, des Chinois, des Hindous, quelques soldats français ou tagals vont et viennent, et composent au premier abord un spectacle étrange dont les yeux sont bien vite rassasiés. Il n'y a plus ensuite grand'chose à voir à Saigon, si ce n'est peut-être, le long de l'Arroyo Chinois, des maisons assez propres et en pierres, dont quelques-unes sont anciennes et ont résisté aux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

guerres de rébellion : dans les massifs d'aréquiers, quelquefois une ferme annamite bâtie en quinconce, assez élégante et qui semble se cacher ; plus loin, sur les hauteurs, l'habitation du commandant français, celle du colonel espagnol, le camp des lettrés ; et c'est tout ou à peu près. Cette rue en fondrières, ces maisons éparses, cet ensemble un peu misérable, c'est Gia-dinh-thanh que nous appelons Saigon.

Léopold PALLU
(Histoire de l'expédition de la Cochinchine en 1861)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

5. Village cochinchinois

Albert Viviès, né en 1886, vécut en Cochinchine où il fut avocat. Il a écrit plusieurs études et romans : « L'âme de la Cochinchine », « L'alternative », « Le limon » « La reprise ». Il a décrit les paysages cochinchinois non seulement avec l'exactitude de détails à laquelle peut prétendre le voyageur qui passe, mais avec la pénétration à laquelle peut accéder seulement l'homme qui a longtemps vécu dans le pays car si un coup d'œil suffit pour noter les détails d'un paysage, une longue contemplation est requise pour comprendre l'âme de ce paysage. Albert Viviès nous l'expose lui-même dans son livre : « L'âme de la Cochinchine ». Il nous décrit, dans le morceau suivant, les villages cochinchinois qui se succèdent, villages de pêcheurs mais aussi d'agriculteurs car le Cochinchinois se partage entre la rizière et le fleuve, dispensateurs de la vie.

Pittoresques, les villages se succèdent. Pilotis formés de troncs mal équarris, soutenant des huttes primitives construites avec du bambou et couvertes de feuilles de lataniers, voilà la maison du pêcheur annamite, fichée sur un fond de terre battue. Amarrée à un pieu, tout près de là, repose la pirogue sur laquelle sèchent les engins de pêche, filets triangulaires et lignes à hameçons de cuivre. Le propriétaire n'est pas loin. Etendu sur un lit de camp, il somnole, pensant peu ou même pas du tout, songeant peut-être à la pipe qu'il va « tirer » ou bien encore à sa récolte car, tout pêcheur qu'il soit, l'Annamite est aussi et davantage agriculteur.

Si d'un côté de sa cabane, l'on peut voir sa barque et son épervier à mailles plombées, de l'autre sont les jardins d'aréquiers, de cocotiers, de bananiers, dont les fruits sont, avec le riz et le poisson, sa nourriture quotidienne. Ils sont gracieux ces cocotiers, ces aréquiers, avec leur plumet découpant le ciel bleu d'astérisques vert sombre ; comme aussi les bambous, gigantesques plumes d'autruche couleur d'espérance ; et l'arbre du voyageur s'épanouissant en larges feuilles aux tons tendres, tel un bel éventail ; les manguiers avec leurs dômes de feuilles ovales et leurs fleurs aux allures de réséda ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le filao qui émerge, splendide et altier, dont les aiguilles, comme celles des pins, bruissent et font penser à la mer mourant sur la grève. Ces vergers font tache sur les nuances claires de la rizière. De çi de là, le flamboyant pique sa note éclatante avec ses fleurs couleur de sang.

Sur les eaux, des prairies flottent, piquetées de grappes mauves comme des glycines. C'est le « Luc-binh ».

Derrière les villages, c'est la rizière qui sert de trait d'union entre les eaux et la forêt. Elle s'étend, de plus en plus large, fertile et riche, et voilà bien la vraie Basse-Cochinchine, toute la Basse-Cochinchine même car l'Annamite, ce fils du Mékong, est en perpétuelle tutelle comme le Fellah, fils du Nil. Avec sa charrue, de bois dur mais léger, il sillonne, aidé par le buffle, cette vase immonde et pourtant bienfaitrice : il la fouille en surface, comme s'il avait peur de l'écorcher trop fort. Il y jette son riz et elle, prodigue, le lui rend au centuple.

Mais quel est le vrai dispensateur de tous ces bienfaits ? C'est le Mékong. Périodiquement il gonflera ses veines, et le trop-plein de sa sève fécondera la terre née de lui.

Albert VIVIES
(L'âme de la Cochinchine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

6. A travers l'Ouest cochinchinois

François de Tessan n'a pas vécu en Indochine. Il n'a fait que la parcourir, en 1918, et il a publié ses impressions de voyage dans un livre intitulé : « Dans l'Asie qui s'éveille », auquel nous empruntons cette description de l'Ouest cochinchinois. Bien qu'il n'ait fait que passer en ce pays, François de Tessan a emporté une vision claire des choses qu'il y a vues et il a su la traduire dans son ouvrage.

Pour avoir une idée de la rizière cochinchinoise et pour apprécier la puissance de l'Ouest, il convient de visiter les provinces de Cantho, Soctrang et Baclieu. Si l'on pousse jusqu'à Camau, la leçon de choses n'en sera que plus complète. Toutes les terres du delta sont vouées au riz. Toutes les énergies humaines s'emploient à de nouvelles conquêtes pour augmenter le nombre des cultures. Toutes les pensées des habitants se résument en celle-ci : s'enrichir par le riz.

La première impression est qu'on se trouve dans une sorte de Hollande exotique, coupée de canaux innombrables et qui s'étend à perte de vue. Des fleuves reliés par des couloirs qui forment un réseau de communications extraordinairement développé, et des champs encadrés par ces chemins d'eau, voilà ce que l'on aperçoit. Cette vision est d'une grande uniformité. Ce n'est point à dire qu'elle soit monotone. Suivant les saisons, le spectacle se renouvelle avec une magnifique ampleur. Tantôt ce sont des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lacs de boue délimités par des haies et des remblais, tantôt ce sont des nappes verdoyantes qui frissonnent sous le vent, ou encore lorsque les pousses ont grandi, on se croirait devant une vaste mer d'émeraude. Non certes, la rizière n'est pas morne pour qui sait la contempler. Elle offre, à qui en comprend les transformations, des couleurs et une poésie prodigieusement variées.

Les fleuves majestueux, qui cheminent à travers ce pays privilégié, forment, avec les arroyos et les canaux qui les complètent, un système de jour en jour plus perfectionné. Le génie industrieux des Annamites a commencé à développer ces voies sur lesquelles glissent nuit et jour des flotilles de jonques, de sampans, de barques et que la science française a permis de multiplier. On a là un exemple de la patience d'un peuple domptant les éléments avec les moyens les plus rudimentaires, maîtrisant un sol mouvant, asservissant l'eau à ses desseins avec « l'instinct supérieur de l'hydraulique », comme dit M. Pierre PASQUIER, dans son étude sur les grands travaux accomplis par les Annamites avant la venue des Européens. Avec notre aide, d'autres miracles ont changé la face de l'Ouest cochinchinois.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte où sont dessinées les multiples bouches du Mékong pour deviner tout le parti qu'il est possible de tirer de ce système hydrographique si bien agencé par la nature. Dans certaines des terres récemment conquises sur la mer, il est facile de tracer, avec les dragues perfectionnées dont on dispose — et non plus à grand renfort de main-d'œuvre indigène — les canaux propres à assurer une circulation très mobile. Les morceaux de la région que l'on désire exploiter sont vite ouverts à l'activité des paysans, et la vie s'étend de proche en proche avec une activité inouie. Depuis une quinzaine d'années, quelle progression !

François de TESSAN
(Dans l'Asie qui s'éveille)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

7. L'Annam — Attraits touristiques

Le R. Père L. Cadière, des Missions étrangères de Paris débarqua à Tourane le 3 décembre 1892 *et depuis cette date, il consacre aux gens et aux choses de ce pays l'activité inlassable de son intelligence et l'inépuisable charité de son cœur. Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, il collabore, en outre, au* Bulletin des Amis du Vieux Hué *et a publié de nombreux et remarquables travaux. Sa vaste érudition le met à même d'aborder les domaines les plus divers : archéologie, histoire, géographie, linguistique, folk-lore...*

L'Annam est un pays qui s'ouvre au tourisme. Ceux qui ont parcouru, il y a vingt ou trente ans, l'interminable ruban de la route mandarine, et qui le font aujourd'hui, installés dans de confortables autos, peuvent se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rendre compte du progrès accompli dans cet ordre d'idées. Jadis, c'étaient des journées fatigantes en palanquin ou en chaise, les immenses étendues de sables mouvants ou de boue gluante, l'arrêt forcé devant un torrent débordé, l'ascension des cols sur des pierres branlantes, la halte dans une auberge sordide. Et si l'on s'écartait à droite ou à gauche, c'était le sentier de rizières, étroit et glissant, l'eau et la boue jusqu'à mi-cuisse. Peu à peu, les sentiers ont été élargis, exhaussés, et sont devenus des chemins, puis des routes. La route mandarine a été rectifiée, agrandie, empierrée. Des ponts en ciment armé ou en fer, quelques uns de vrais ouvrages d'art, ont enjambé les moindres ruisseaux comme les plus larges rivières. Des lacets savants ont permis d'escalader les cols sans la moindre fatigue. Les pousses, les voitures circulent partout. L'auto dévore en quelques heures les centaines de kilomètres qui exigeaient jadis des journées et des semaines d'un voyage pénible. Sans doute, la fureur des éléments vient parfois détruire en un instant ce que la science et la ténacité de l'homme ont réalisé, et plus d'un voyageur délicat se plaindra de ne pas trouver dans les hôtels le luxe et le confort dont il a l'habitude de jouir sur les grandes routes du tourisme. Mais ces désagréments qui seront bientôt, espérons-le, supprimés en partie, ne doivent pas nous faire méconnaître tout ce qui a été réalisé pour faciliter aux voyageurs une randonnée dans l'Annam ; ils ne doivent pas faire reculer le touriste en quête de beaux sites, de monuments imposants, de sensations rares d'exotisme.

Le voyage de Hanoi à Saigon, soit en chemin de fer, soit plutôt en automobile, accompli à petites journées, en suivant la route mandarine, permet de voir, dans une dizaine de jours, toutes les curiosités de l'Annam. C'est le voyage le plus intéressant, le plus délassant que puisse accomplir un Européen qui cherche à occuper ses loisirs ou qui veut se distraire d'un labeur fatiguant. Tous les goûts trouvent à se satisfaire.

L'automobiliste simplement épris de vitesse, de longues randonnées, peut lancer sa voiture, pendant des centaines de kilomètres, sur une route le plus souvent unie comme un billard. Et si une récente inondation vient d'emporter un pont ou d'affouiller la route en quelques endroits, ce contretemps, qui ne fait perdre que quelques heures, est un charme de plus : par les situations pittoresques qu'il crée, par les moyens de fortune auxquels on est obligé de recourir, il enlève à un si long voyage ce qu'il pourrait avoir de monotonie...

Le touriste qu'attirent et enchantent les sites pittoresques, voit se succéder, à mesure que se déroulent les kilomètres, les plaines fécondes du delta tonkinois, les rochers abrupts du Thanh-hoa, les grands fleuves du Nghê-an et du Quang-binh, les dunes aveuglantes de Dong-hoi ou de Quang-nam : les baies embrumées ou miroitantes, les lagunes endormies de Hué, de Tourane, de Qui-nhon ou du Sud Annam ; les paysages de Hué, d'une douceur idéale ; les gorges sauvages, les hautes futaies que traversent toutes les routes de pénétration au Laos ; les massifs puissants de la Porte d'Annam, du Col des Nuages, du Varella. A chaque étape, parfois à chaque kilomètre, le paysage varie et passe du grandiose au mignard, du tourmenté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au classique, du sauvage au délicatement nuancé : c'est un émerveillement pour les yeux, en même temps qu'un repos bienfaisant pour l'esprit.

L'historien traverse, dans le Thanh-hoa, le berceau de puissantes dynasties annamites ; de Vinh à Dong-hoi, des plaines où se joua, en batailles meurtrières, et pendant plus d'un demi-siècle, le sort du royaume naissant de Cochinchine. L'archéologue peut s'arrêter, à partir de la Porte d'Annam, mais surtout à partir de Tourane, devant les témoins mutilés, mais encore grandioses, d'une civilisation indienne égarée aux confins de l'expansion chinoise, devant les statues, les sculptures, les hautes tours abandonnées par le peuple cham fuyant devant les Annamites.

L'artiste peut contempler à Hué, dans les palais, dans les temples, dans le mobilier des maisons aisées, les manifestations de l'art annamite les plus captivantes par leur cachet exotique, leur richesse ou leur grâce. Le bibeloteur peut guetter, au coin des rues de la capitale, le marchand ambulant, se faire introduire chez les familles princières ou mandarinales, et « dénicher » de ci, de là, quelque vieux bleu, un bahut délicat, un jade, un ivoire patiné.

L'ethnologue, ou simplement le voyageur à la recherche d'exotisme, peut comparer les costumes des diverses provinces de l'Annam, les chapeaux coniques, convexes ou plats ; la coiffure, ici en torsade, ailleurs en chignon ; le turban blanc ou bleu indigo, ou le petit foulard de soie, brodé d'une grosse fleur et garni d'une légère dentelle, le plastron blanc et l'ample veste brune des femmes du Nord, ou les habits serrés et voyants des élégantes du Sud. Il peut, s'il avance vers la lisière des montagnes, ou s'il pénètre dans les hautes vallées, entrer en contact avec les tribus Moi, à demi sauvages, aux costumes plus que primitifs

Le botaniste, l'ami des fleurs, peut arrêter son auto en pleine forêt vierge, et faire, en quelques instants, une moisson abondante d'opulentes orchidées, de délicates fougères. Le chasseur, enfin, trouve, à quelques heures de tous les centres provinciaux, à quelques kilomètres de Hué, des terrains de chasse où pullulent les sangliers, les cerfs, où viennent souvent le tigre, les bœufs, l'éléphant, sans parler du menu gibier.

L. Cadière

(L'Annam — Guide du touriste, Collection du Vieux Hué, 1921, pp. 1-4)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

8. La baie de Tourane

Jules-Léon Dutreuil de Rhins (1820-1894) fut chargé, en 1876, de commander l'une des canonnières que la France avait cédées au roi d'Annam par le traité de 1874. Il ne conserva ce commandement qu'un an et démissionna en 1877. Mais il avait mis cette année à profit pour faire un relevé de la rivière de Hué et de la ville. Grâce à ce relevé et à différents documents, il put établir une carte de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

région au 900 millième. Il mourut dans un village du Thibet, au cours d'une mission, laissant ses impressions d'Indochine consignées en un remarquable volume : « Le royaume d'Annam et les Annamites ». Il voyagea en palanquin de Tourane à Hué et eut tout le loisir d'examiner et de décrire. Il dépeint le chemin, la capitale, les pagodes et cette magnifique baie de Tourane, point d'accès le plus facile pour pénétrer en Annam.

La magnifique baie de Tourane a la forme d'un chiffre 6 de treize kilomètres de hauteur sur onze de largeur ; qui l'a vue une fois ne saurait l'oublier.

Quand une faible brise chasse la brume par le travers des gorges et ride à peine la surface de l'eau, lorsque les rayons du soleil commencent à dépouiller les premiers plans de l'horizon de leur costume matinal, et laissent voir agrandies ou renversées par le mirage les jonques à grandes voiles de paille et les petites criques boisées qui découpent en festons les contours de la baie, c'est un tableau gracieux, coquet, mais ce n'est pas Tourane. Voyons de l'entrée cette immense baie où ne se distingue nulle habitation et souvent, pas une barque ; on se croirait dans un pays inconnu, désert, et le panorama ajoute encore à cette impression. Soit que les phénomènes lumineux, aussi variés de forme qu'éblouissants, sillonnent et tourmentent les sombres nuages qui se traînent sur les flancs accidentés des montagnes dont les sommets se perdent dans le ciel ; soit qu'une atmosphère pure et sereine découvre, dans toute sa majesté, cet énorme massif montagneux couvert de forêts où les fauves vivent à l'abri des attaques de l'homme, on est saisi, rempli d'admiration devant l'œuvre pittoresque et grandiose de la nature ; et lorsque, en approchant de la presqu'île de l'observatoire, on aperçoit quelques cases éparses sur le rivage, on reste frappé du singulier contraste que présente cet écrasant tableau à côté de l'œuvre chétive de l'homme.

Du mouillage, on distingue difficilement le petit village de Tourane, à environ quatre kilomètres dans le Sud. Un rivage bas, uniforme comme une plage de sable, borne la baie dans cette direction, et l'éloignement ne permet pas d'apercevoir la route ou plutôt le sentier de Hué, qui, après avoir contourné la baie, s'enfonce au Nord-Est dans les montagnes.

J.-L. DUTREUIL DE RHINS
(Le royaume d'Annam et les Annamites)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

9. Les grottes de marbre de Tourane

C'est pendant la conquête que Paul Bourde (né en 1851) vint au Tonkin comme correspondant du journal « Le Temps ».

Ses articles furent réunis par la suite et publiés en volume sous le titre : « De Paris au Tonkin ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sa plume alerte nous décrit choses et gens et nous le révèle accessible au pittoresque, sensible à la beauté et apte à traduire ses impressions.

Voici le tableau qu'il nous brosse des montagnes de marbre de Tourane.

Mais revenons à Tourane où, après avoir pris congé de notre Chinois, nous continuâmes à remonter la rivière. De lourdes jonques descendaient, leurs voiles de natte arrondies sous la brise, un œil peint à l'avant qui bien souvent veille seul la nuit. Des sampans filaient d'une allure oblique pliant sous le poids d'une petite voile carrée, et, pour les tenir en équilibre, des hommes, sur une perche horizontalement plantée dans le bord opposé à celui qui penchait, étaient accroupis à six pieds de l'embarcation, balancés comme elle, se tenant par miracle sans tomber dans l'eau. De toutes petites barques marchaient à la rame, si maladroitement manœuvrées, l'air si peu pressé et faisant si peu de chemin qu'on aurait cru qu'elles n'allaient nulle part. Les chapeaux des pagayeurs et des passagers, celui des hommes en forme d'abat-jour de lampe, tombant jusque sur les épaules, celui des femmes, large comme une roue et pareil à un grand tamis retourné, faisaient la tortue les uns contre les autres, serrés et ronds comme une poussée de champignons énormes.

Au-dessus de la ville, la rivière divisée en plusieurs bras, serpente à travers des dunes de sable clair d'une nudité saharienne. A quelques kilomètres, surgissent de ce sable, aussi brusquement que de rochers accores, les curieuses fantaisies naturelles que nous allions voir. Quatre montagnes de marbre, d'un blanc légèrement lavé de bleu, isolées les unes des autres, superposent leurs assises à de grandes hauteurs, à la façon de gigantesques ruines. Des herbes grasses, des plantes grimpantes, des lianes, des buissons rabougris se sont insinués dans les interstices et, après avoir descellé les blocs, les retiennent maintenant dans le réseau solidement accroché de leurs racines. Avec cet instinct du pittoresque qui guide tous les moines dans le choix de leur site, des bonzes se sont emparés du sommet de l'une d'elles où ils entretiennent un jardin planté de figuiers. De loin ces arbres paraissent chargés de gros fruits ; en approchant nous vîmes que ces fruits n'étaient autre chose que des nids suspendus aux branches, dans lesquelles se querellaient bruyamment des volées de loxias ; les bonzes nous prièrent de ne pas faire de mal à leurs hôtes. Une grotte ouverte dans le marbre a été transformée en temple ; quatre guerriers accotés à des bêtes chimériques et traités dans le goût grotesque des Chinois en défendent l'entrée ; la voûte, tendue de plis de marbre, froissés comme une somptueuse draperie, est percée d'une ouverture par laquelle on aperçoit le ciel à travers une grange de verdure. Cet antre, taillé dans la plus noble des pierres, aurait plu aux Grecs et mériterait de plus beaux dieux que des bouddhas obèses. Un autre rocher est évidé en forme de cirque où de jolis arbres croissent dans les fissures et où l'on pénètre par deux arches que la nature s'est chargée de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

construire. D'un côté du monastère on aperçoit la vaste plaine de Tourane tigrée de blanc par les dunes, rayée de bleus arroyos et encadrée de montagnes ; de l'autre, on découvre la grande mer que mord de ses capricieuses indentations la côte pierreuse, sévère et déserte.

Paul BOURDE
(De Paris au Tonkin)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

10. Le Delta tonkinois

Le Delta tonkinois l'étonne par sa monotonie mais n'est-ce pas à cette monotonie même qu'on doit la prodigieuse impression qui s'en dégage ? Le delta nourricier, au sol fertile et surpeuplé avec ses payans et ses buffles ....

Les contrées fertiles n'offrent ordinairement pas plus de matière à la description que les peuples heureux à l'histoire ; l'excessive culture ruine le pittoresque parce que la main de l'homme nivelle les accidents qui varient la beauté de la terre. Le Tonkin n'échappe pas à cette monotonie que la nature avait elle-même préparée. Des bords de la mer aux montagnes qui jettent le soir leur ombre sur Hong-Hoa, à travers ce vaste triangle du Delta, que découpe, comme les mailles croisées d'un filet, le réseau des troubles arroyos du fleuve, s'étend une plaine aussi unie que la nappe paisible des eaux qui l'ont formée du limon qu'elles déposent. En quelques rares endroits, comme à la montagne de l'Éléphant, des rochers, qui étaient des îlots lorsque le pays était encore un golfe, se dressent solitaires au milieu de l'immensité qui s'est solidifiée autour d'eux. Aucun autre obstacle n'arrête l'œil plongeant dans les profondeurs de l'horizon. Le paysage, ayant pour base toujours la même plaine, a forcément toujours le même aspect. Cet aspect étonne. Après qu'on l'a contemplé deux cents kilomètres durant, on le trouve prodigieux.

La terre rougeâtre, grasse et luisante, s'étage en couches épaisses sur la tranche des berges qui croulent, trahissant ainsi le secret de sa fécondité. Partout où porte le regard, les cultures succèdent aux cultures ; aucune parcelle n'est restée inutilisée. Chaque champ est entouré d'un petit cordon de terre qui sert tantôt à le protéger contre les inondations tantôt à y retenir l'eau quand le riz a besoin d'être baigné. La plaine, rayée de ces talus, est divisée en innombrables creux comme la plaque de cuivre que l'ouvrier prépare pour y verser l'émail. Des digues destinées à contenir le fleuve aux hautes eaux, des levées qui portent les chemins, conduisant d'un village à un autre, forment les principales nervures de ce lacis sous lequel les industrieux paysans ont enserré le sol nourricier. A voir qu'il n'est pas un arpent qui n'ait été remué et remanié pour être approprié à ce système agricole, on songe avec stupéfaction à l'énorme travail accumulé par les générations qui ont soumis le pays tout entier. Mais aussi quelle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

population ! J'ai visité les deux tiers de l'Europe, et nulle part, sauf dans notre département du Nord et dans quelques districts de la Belgique, je n'ai vu d'agglomérations aussi rapprochées. On a constamment sous les yeux douze ou quinze villages espacés de mille ou douze cents mètres, et souvent moins, les uns des autres. Les toits de tuile des pagodes aux coins relevés en pointe de sabot, les murs blancs des maisons riches aperçus à travers la verdure font quelquefois songer à une bourgade européenne.

Les centres de trois ou quatre cents cases, avec quinze cents à deux mille habitations, ne sont point rares. J'avais toujours trouvé, à part moi, fort exagérés, les chiffres des habitants que l'on attribuait au Tonkin ; maintenant je suis convaincu que la vérité est du côté des totaux les plus élevés. Voilà ce qui étonne à première vue le voyageur et fait l'intérêt de ce pays plat : rien ne vous a habitué à une pareille fertilité.

Toutes les cultures sont alignées comme les légumes de nos maraîchers ; les Tonkinois ne sèment rien à la volée, sauf le riz, mais ils le repiquent ensuite. Le pays est propre, soigné, sarclé comme un jardin sans fin, au milieu duquel les bosquets des villages se dressent, pareils à de luxuriants vergers. Derrière les hautes haies de bambous dont le feuillage léger a des frissons de peluche verte, croissent les plantations de mûriers nains dans les pousses dorées desquels il semble qu'on devine déjà la soie du ver qu'ils nourrissent, les aréquiers aux grêles colonnettes, les letchis énormes, chargés de thyrses fleuris en ce moment, tordant leurs membres contournés sous d'opulents dômes d'un vert poussé au noir, les forêts de bananiers dont les larges et luxueuses feuilles ont l'éclat du satin, et des arbustes de toute sorte, goyaviers, pêchers, parmi lesquels éclatent en taches sanglantes les rouges fleurs des hibicus.

De ces haies géantes, vrais remparts contre les pirates, les paysans sortaient le matin en longues files et se répandaient dans les champs, les uns poussant devant eux leurs troupeaux, d'autres une longue houe en bois renforcée d'un morceau de fer sur l'épaule, d'autres conduisant leur charrue, car on est fort occupé en ce moment à des labours. Ces charrues légères et primitives sont traînées par un seul buffle que le laboureur conduit lui-même ; la grosse bête, avec sa mine stupide, évolue docilement au bout du sillon. La terre inondée des rizières se remue au moyen d'une sorte de herse composée de deux traverses emmanchées de longues dents de fer. Les hommes, les vêtements repliés au-dessus de la ceinture, y travaillaient plongés dans l'eau jusqu'aux cuisses, et les buffles, immergés jusqu'au ventre n'en marchaient pas moins en ligne bien droite, remuant de leurs larges sabots la boue noire du fond d'où s'exhalaient sans cesse des bulles de gaz qui venaient crever à la surface autour d'eux. D'autres buffles passaient sur les talus des digues, entourés de bandes de pies qui, prenant leur dos pour perchoir, s'occupaient obligeamment à extraire les parasites de leur peau. Parfois le bambin qui les conduisait montait sur l'un d'eux pour les suivre dans les terrains inondés et voyageait familièrement mêlé aux oiseaux.

Paul BOURDE
(De Paris au Tonkin)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

11. Les éléphants au bord de la mer

P. Sauvaire, marquis de Barthelemy, vécut longtemps en Annam, à Phan-rang où il avait mis en valeur une concession qu'il quitta en 1914 pour participer à la guerre. Grand chasseur et, ce qui paraît contradictoire, grand ami des bêtes, il consacra un livre aux animaux d'Indochine : « Mon vieil Annam — Ses bêtes » ; le second volume de son œuvre étant intitulé : « Mon vieil Annam — Ses hommes ».

Nous extrayons du premier deux pages qui prouvent combien il sut observer ; comprendre nos frères inférieurs, bien que la grande chasse ait été l'une de ses passions.

Sous les arbres, dans les ombres épaisses se cache le gibier, il a fait des chemins et ceux des éléphants ouvrent de longues trouées qui vont de la mer à la montagne ; grâce à ces agents voyers improvisés, les hommes peuvent circuler au milieu des fouillis d'arbres, de lianes, de fougères,...

Les éléphants sont là, immobiles comme des rocs, leur tête énorme n'a pas un mouvement ; seules, les oreilles s'agitent ; elles chassent, d'un éploiement brusque, les insectes, puis, le vaporisateur d'une trompe à demi endormie ramasse négligemment la poussière dans la spatule de l'extrémité, après l'avoir tirée de la terre aride, d'un coup d'ongle du pied énorme. Plouff ! voici tout le corps arrosé négligemment, comme à regret, de cette douche sèche.

Ainsi sont chassés au loin les infiniment petits qui s'acharnent, sans trêve, à troubler le sommeil de l'infiniment gros...

Mais voici que, de loin, le chef a vu l'éclaircie qui s'ouvre ; il s'arrête ; il barrit, ralliant autour de lui ses fidèles. Tous sont là, ils l'entourent ; les femelles s'avancent et prennent la tête pour débucher.

Puis voici s'égrener la troupe, en ligne, dans la haute jungle, près des mares fangeuses, en dépit des parties brûlées.

Ou bien, un trait verdoyant décèle un ruisseau descendant de la montagne où il pleut et, dans les eaux claires coulant sur le sable, on se baigne, on se roule, on boit, l'on s'arrose en gais gargouillis, tandis que les jeunes se poursuivent en jouant, brisant déjà de petits arbres avec leurs trompes, manifestant bruyamment la gaieté qu'apporte, aux pachydermes, un peu de sentiment de fraîcheur.

De temps à autre, on va jusqu'à la mer chercher les eaux calmes et tièdes des lagunes, prendre du sel, ce sel que recherche, la nuit, toute la faune de la forêt, et qui semble être une médication recommandée pour leur santé. C'est alors que, si quelque ligne télégraphique traverse ces régions solitaires, si quelque route barre d'un remblai ou d'un pont malencontreux le petit ruisseau, qui forme un chemin naturel sous les brousses, on s'amuse à détruire. Le tablier du pont est transporté au loin, les fils de fer avec leurs poteaux font une promenade inaccoutumée vers les termitières où ils restent, lamentables et tordus, arrachés de leur base en maçonnerie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Durant ces bacchanales, tremble, dans sa case en paillote, le bûcheron solitaire ; son cerveau ressasse les légendes que ses pères racontèrent aux veillées, le bal des éléphants, la bataille des mâles, les enterrements et les cimetières, la vengeance qui fait détruire la cabane du chasseur.

P. SAUVAIRE,
marquis de BARTHELEMY
(Mon viel Annam — Ses bêtes)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

12. Le Grand Lac de Hanoi

Paul Bonnetain, né en 1858, mort à Khong, Laos, en 1899, vint au Tonkin pendant la conquête comme correspondant du journal: « Le Figaro ». Pendant qu'il suivait les armées françaises pour le compte de son journal, il se lia avec Paul Bourde et, à Hanoi, les deux journalistes se virent fréquemment. Mais Paul Bonnetain séjourna en Indochine beaucoup plus longtemps que son ami. Ses articles pour « Le Figaro » ont été réunis en un volume : « Au Tonkin ». Il écrivit par la suite un roman sur le Tonkin : « L'opium » et une relation de voyage : « L'Extrême-Orient ».

Ses descriptions plus nuancées que celles de Bourde, sont aussi moins larges, s'attachent au détail ainsi qu'en témoigne cette page sur le Grand Lac extraite du volume : « Au Tonkin ».

Le lac s'étend au pied de la digue que couronnent, à son dernier angle, près de la citadelle et de la route, des manguiers vénérables. Adossé à leurs troncs, on l'aperçoit entre les feuilles, par une échappée, qui, en rapetissant le tableau, en allonge la perspective, et en fait étrangement saillir les détails. De l'eau simplement, avec des joncs de zinc luisant, des iris lancéolés, des nénuphars en bateau, sur lesquels volent, se posent, et s'envolent encore, dans une fuite qui chatoie, des martins-pêcheurs multicolores. De l'eau simplement mais avec un éblouissant glacis d'argent au large et des teintes moirées sur les bords. Le ciel y reflète la blanche promenade de ses nuages cotonneux, comme ses bleus aveuglants, ou son miroitement embrumé de mercure. Parfois, une barque la ride, sampan grêle, qu'on prendrait pour un tronc d'arbre. A son extrémité, un champignon se dresse dont l'ombrelle flambe au soleil : c'est une pêcheuse qui, sous son chapeau immense, guette l'eau patiemment. Plus loin, ou bien à droite, des îlots surgissent, ceints de bambous éplorés que vert-de-grise la lumière. D'entre les fines dentelures de leurs branches en éventail, palpitantes sous un souffle, des toits s'élèvent, dentelés sur le faîte de chimères de faïence, et relevés aux coins de gueules apocalyptiques. Sur les tuiles imbriquées, des flamants s'enlèvent, plâtreux, puis, au-dessus, profilés alors sur le ciel, se rosent brusquement. Nimbant la nappe d'eau, c'est une transparence baignée de lumière. On compterait les joncs, les herbes et jusqu'aux grands cercles concentriques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'y ouvrent les départs ou les fuites des canards sauvages sans cesse égrenés du lac à l'horizon. La brume, même à l'aube et même à la vesprée, ne quitte point les rives. Le centre demeure pur, criblé d'étoiles, ou poudré de soleil, et le regard qui s'y perd, entre deux clignotements, retrouve à l'extrémité, loin, bien loin, d'autres toits, d'autres bambous qui semblent proches et qui coulent sans un bris de la ligne jusqu'au point où le bleu du ciel et le vert des feuilles s'adoucissent, se mêlent, et meurent.

Cependant, par une exception heureuse, la pagode, que cachent les manguiers et que précède le lac, n'est point indigne de leurs splendeurs. La porte franchie, on découvre entre des murs très vieux, une cour pavée où la mousse et les herbes grasses disputent les dalles à cette humide lèpre, spéciale aux caves ou aux cimetières abandonnés. Au fond, le temple se carre, décrépit, ordinaire, mais qui frappe par sa vieillesse même.

Le silence, le délabrement, et l'ombre, avant qu'on ne pénètre dans l'édifice, vous jettent aux épaules leur froide sensation de cloître, puis on oublie cela, soudain noyé dans les ténèbres, et la porte du sanctuaire refermée sur vous. Alors, à l'aide de falotes lueurs d'allumettes, on distingue peu à peu une statue monstrueuse, dont le bronze plein rend un son grave. C'est un guerrier chinois gigantesque, colossal, effrayant presque. On le considère stupéfait, habitué que l'on est aux difformités annamites, aux petitesses religieuses des chapelles vides. Quel dieu représente ce chef-d'œuvre sinon de la statuaire asiatique, du moins de la fonte indochinoise ? Nul ne le sait, nul n'a déchiffré l'inscription du socle et nul aussi ne s'en inquiète. L'envie vous prend de flamber la gagode pour voir resplendir le monstre dans le soleil. A côté, dans les mêmes ténèbres de cave, une autre statue, de pierre celle-là, s'accroupit, énorme encore, bien que représentant un homme d'ordinaire taille. Elle est expressive, presque belle, mais on n'a pas le temps de l'examiner ; les allumettes s'usent vite, ou bien c'est un autre chasseur, parfois un boy, qui, par mégarde, voire par plaisanterie, heurte un gong immense pendu à l'un des piliers. Sous les voûtes qui le répercutent, en le grossissant démesurément de leurs échos précipités, le son déroule, du dzing primitif et strident à sa vibration derrière, un chapelet de sonorités mugissantes, dont les ondes assourdies s'éloignent en bourdon grave et meurent comme un glas. Le noir de poix qui nous baigne les rend étranges, comme surnaturelles, et, la première fois, d'aucuns sursautent encore dans la surprise de leur tympan, quand, la porte rouverte, le demi-jour pénètre, louche et gris, salué d'un vivat tout de même.

Paul BONNETAIN
(Au Tonkin)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

13. Un village annamite

Pierre Pasquier (1877-1934) résida en Indochine pendant plus de trente ans et y parcourut une brillante carrière. Il fut longtemps résident supérieur en Annam, puis il succéda au gouverneur général Varenne. Il connaît parfaitement les hommes et les choses de ce pays

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dont il parlait la langue. Son livre : « L'Annam d'autrefois » se signale par l'exactitude et la solidité de la documentation. Tout, dans ce pays qu'il a aimé, lui est familier, les grandes villes comme la brousse, les hauts mandarins, colonnes de l'Empire, comme le peuple et il parle des uns et des autres non seulement avec exactitude mais dans un langage élégant et évocateur. Pierre Pasquier est à la fois un civilisateur, un lettré et un artiste, son livre inépuisable nous offre en ses pages les beautés du pays, des monuments et des âmes. Cette description n'est-elle pas un tableau admirablement composé et ne fait-elle pas surgir à nos yeux l'image des villages du pays d'Annam avec leurs mares reflétant des coins d'ombre et l'aire où le paddy doré sèche dans les grands vans ?

Le village apparaît toujours comme une île verte avec son rideau de bambous qui cache complètement les toitures en lataniers ou les cornes des pagodes. Il faut être initié pour reconnaître dans ces frondaisons l'enceinte d'un village. A première vue, on ne peut croire que ces rideaux légers mais compacts cachent des agglomérations qui atteignent parfois 15.000 âmes.

Les bruits intérieurs expirent au bord de la haie de bambous. Rien ne vient troubler le calme solennel de la rizière. Un petit sentier qui suit les contours capricieux d'une diguette conduit près de la haie. Il faut deviner l'ouverture qui constitue la porte du village. Celle-ci est en bambous, elle forme en général une sorte de herse qui se dresse le soir. Un petit mirador, parfois, la surmonte où se logent les veilleurs de nuit.

Je ne puis songer sans un sentiment de fraîcheur et de paix tranquille à ces villages lointains et paisibles.

Je me vois à cheval, le matin, par une belle journée de printemps, un de ces matins qui nous rappellent si bien, là-bas, l'air calme et pur de la Provence, suivi d'un seul milicien à cheval et entrant, courbé sur l'encolure de ma monture, sous le cadre étroit de la porte d'un village du delta. Le sentier rouge se perd en mille contours. Après la grande plaine nue et ensoleillée, une fraîcheur d'ombre vous baigne. Des arbres, partout, de frêles aréquiers, des lataniers, des banians, des bananiers reposent la vue. Le sol mou éteint le bruit des pas. Un cheval attend près d'une haie en mangeant des pousses de bambous et en secouant ses clairs grelots. Des enfants furtifs et curieux s'envolent avec des cris apeurés...

Chaque maison est elle-même enclose d'une haie plus basse, d'un petit mur fait en boue ou en petits cercueils de terre pour ossements dont on se sert aussi en guise de briques. Devant chaque maison, j'aperçois l'aire de terre battue où sèche dans de grands vans de bambou le paddy doré. De claires visions de petits jardins d'arbustes à thé bien protégés contre la mousson. Tout est propre, discret, silencieux. Des mares nombreuses miroitent des coins d'ombre ; des bassins dallés attirent le regard par une balustrade sculptée, un détail amusant d'ornementation : poisson bizarre, dragon grimaçant. Des cochons noirs, au ventre traînant, toujours libres,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

courent affolés, maladroits et grognons. Des chiens qui rappellent notre loubet de Provence, passent leur museau pointu à travers la barrière en bambous qui entoure une maison. Les rues se croisent, se mêlent, c'est un dédale...

Pierre PASQUIER
(L'Annam d'autrefois)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

14. La haie et l'accès au village

C'est plus spécialement la haie qui l'entoure et l'accès au village que nous décrit Pierre Gourou dans cette lecture. La haie jouant le rôle de rempart; l'accès unique, facile à couper et à défendre. Vieilles coutumes inspirées par la crainte des pirates...

Pierre Gourou, né en 1900, fut professeur en Indochine. Il a écrit de savants volumes de géographie: « L'Asie moins l'Asie Russe », « L'Indochine française », « Le Japon », « Les paysans du Delta tonkinois », « Le Thibet », « Le Tonkin »...

Son étude de géographie humaine: « Les paysans du Delta tonkinois » présente une haute valeur descriptive et documentaire et nous renseigne sur les hommes et le cycle de leurs travaux.

Le village est entouré d'une haie de bambous dont les tiges serrées et épineuses forment une défense efficace contre les voleurs. Le village prend soin de cette haie, et de fortes amendes sont prévues contre celui qui oserait sans autorisation couper un bambou, et même une simple pousse de bambou ; comme toujours, dans les amendes imposées par le village, une rémunération alléchante est prévue pour le dénonciateur. En même temps que protection contre les périls extérieurs, la haie est une sorte de limite sacrée de la communauté villageoise, le signe de son individualité et de son indépendance. Lorsqu'en période de troubles, un village a participé à l'agitation ou a donné asile à des rebelles, la première punition qu'on lui inflige est de l'obliger à couper sa haie de bambous. C'est une grave blessure à son amour-propre, une marque infamante ; le village se sent dans une situation aussi gênée qu'un être humain que l'on aurait dévêtu et que l'on abandonnerait nu au milieu d'une foule habillée.

La haie de bambous n'est pas partout identique. Dans le bas Delta, les bambous poussent avec moins de luxuriance et ne dissimulent plus les maisons ; bien souvent on les taille pour les obliger à développer leurs branches et former une haie de médiocre hauteur mais très épaisse. Dans les terres hautes du Nord du Delta, c'est-à-dire dans le pays situé au Nord du Fleuve Rouge et du Canal des Rapides et même dans le territoire qui s'étend au Sud du Canal des Rapides à peu près jusqu'à la voie ferrée Hanoi-Haiphong, les bambous sont plantés sur des levées de terre d'environ deux mètres de haut qui constituent un premier rempart : il paraît impossible de trouver à cette particularité une explication rationnelle ; il faut

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

simplement remarquer que cette pratique n'existe que dans les villages où les jardins s'entourent de murs de pisé. Il existe enfin de rares villages dépourvus de haies de bambous et entourés de hauts murs de terre : l'exemple le plus caractéristique est celui de Yên-phu.

L'accès au village se fait le plus souvent par un étroit sentier, facile à couper : généralement, à l'entrée du village, ce sentier est bordé de mares ; les villages ont d'ailleurs tendance à s'entourer de pièces d'eau ; comme ils ne le peuvent tout à fait ; ils s'efforcent du moins de disposer les mares de part et d'autre de l'entrée du village, de manière que l'accès ne soit possible que par le sentier.

Le village a peu de portes, deux ou trois le plus souvent ; mais les habitants ne se gênent point pour traverser la haie par des passages connus d'eux seuls. Les portes sont souvent des édifices de briques où l'on a pratiqué une ouverture assez large pour que deux buffles puissent se croiser. Les vantaux de bois sont poussés chaque soir et rien n'est plus difficile que de pénétrer dans un village après le couvre-feu. Ce portail est généralement pourvu d'un étage où s'abritent des veilleurs. Beaucoup de ces portes sont des constructions harmonieuses qui mettent une note ferme dans la légèreté des bambous ; il faut qu'un village soit bien misérable pour n'avoir point de portes de maçonnerie et pour qu'il se contente d'obstruer la nuit la brèche pratiquée dans la haie de bambous par un appareil composé de bambous épineux que l'on fixe au sol. Certains villages ont malheureusement bâti des entrées « modernes » avec de grandes portes en fer qui n'ont rien à envier à ce que l'Europe fait de plus banal ; il faudrait couper court à ces fâcheux errements.

Pierre GOUROU

(Les paysans du Delta tonkinois)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

15. La baie d'Along

Yvonne Schultz a emporté de son passage en Indochine où elle a vécu quelques années un roman: « Le sampanier de la baie d'Along » dont l'action se déroule dans la baie prestigieuse qu'elle a l'occasion de décrire sous maints de ses aspects. La romancière montre dans ce volume des facultés d'observation et de pénétration en même temps que des qualités de style. Ses héros sont spécifiquement annamites et ses descriptions de la baie évoquent avec exactitude les dix mille formes dénudées ou entoisonnées de cycas, les criques et les baies et les couloirs d'eau verte, tout ce monde étrange et captivant dans lequel le vieux Ky, le cordier de Hongay, voudrait bien pénétrer avant de mourir.

... Pour lui, comme pour Sinh et certains pêcheurs, cette baie est une ville. Les falaises sont ses palais, ses temples et ses blocs de maisons ; les écueils simulent des monuments. De même que les habitations bordent les rues, des murs de rocs longent ses voies liquides. Et partout s'ouvrent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des avenues, des boulevards, des esplanades ou des ruelles coudées. Si la mer remplace le pavement des chaussées n'est-ce pas, croient les pêcheurs, parce que le sol s'est subitement enfoncé ? Le niveau de l'onde a monté, engloutissant à demi la ville. Avant qu'elle ne fut envahie par les eaux, les Génies l'habitaient. Ky a entendu dire que certains sampaniers distinguent parfois, au fond des anses, des merveilles confuses, des trésors submergés. C'est peut-être ce qui l'attire vers les méandres infinis de la ville unique.

La baie d'Along et sa jumelle Fai-Tsi-Long une ville unique ? Non, par Bouddha ! Cent villes comme la vaste Pékin pourraient y faire leur nid ! C'est une succession de géantes métropoles. Pendant des jours et des nuits, un sampan y glisse sans se cogner aux limites de ces mille lieues carrées de mer jonchées d'une pluie de falaises, d'îles, d'îlots coniques, taillades, rabotés de front ou de dos, attaqués par derrière ou de face par les typhons ; parfois arides; parfois entoisonnés de cycas, de saxifrages, frissonnants sous l'envol captif des orchidées et odorant à la fois la vase, la marée, la vanille.

Toutes les hauteurs et dix mille formes ; fantaisie, imitation, pagodes, temples hindous, menhirs, tours chinoises, pièces d'échiquier ou vraie montagne immense. Et des écroulements prodigieux simulant des donjons ruinés, des bastions effondrés, une suite de palais au ventre ouvert, avec des tribus d'idoles mutilées.

Certaines passes, entre deux falaises, sont tellement étroites qu'on ne voit presque plus la lumière du jour. Puis, soudain, élargissement. Un ouragan a dispersé les écueils ; de grands lacs purs s'arrondissent. La baie des merveilles est-elle finie ? Non, derrière cette ligne, dentelée, là-bas, cela recommence. *Cela* ? cet enchevêtrement, ces éperons, ces fractures, ces esquilles, ces gueules, ces contreforts ; ces plages blondes entre deux promontoires. *Cela*, ce mystère des tunnels, des fosses, des ports hantés de fantômes comme à l'île des Sylphes ; et la gaieté des anses fleuries, le calme des cirques. Le périmètre de tous ces rochers comporte des millions de mètres de rives, endentées de criques, de baies toujours pareilles, toujours nouvelles, toujours désertes ...

Solitude ... En dehors des grandes passes d'Along fréquentées par les touristes, solitude infinie des isthmes, des grèves où nul sampan n'aborde, des forêts denses de l'île de la Table où bondissent le tigre, la panthère et le mouflon léger. Solitude malgré le peuple de jonques et de sampans, invisibles dans les replis de ce monde maritime où le vieux Ky, le cordier de Hongay, voudrait pénétrer avant de mourir.

Yvonne SCHULTZ

(Le sampanier de la baie d'Along)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

16. En baie d'Along

Lyautey qui fut maréchal de France et membre de l'Académie française séjourna au Tonkin de 1894 *à* 1896. *Sous les ordres de Galliéni, il fit campagne contre les pirates dans le Haut-Tonkin et la pacification fut l'œuvre des deux hommes,*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ses souvenirs d'Indochine se trouvent consignés dans les « lettres du Tonkin et de Madagascar » qui nous révèlent l'amour de l'auteur pour l'action, son mépris du risque, son patriotisme ardent ; il s'y montre à la fois grand Français et grand écrivain.

C'est moins une description de la baie d'Along qu'il nous donne dans les lignes suivantes, adressées au commandant Margerie le 24 juin 1895, que les impressions ressenties au cours d'une excursion.

En baie d'Along. Quatre heures de rêve, de laisser-vivre, du laisser-vivre le plus doux, le plus rare parmi cette prestigieuse fantaisie de la nature, ce Carnac de mer, ces pierres levées surgies de l'Océan.

Sur le canot à vapeur, je suis seul, mené par cinq Chinois. Dans la douceur du rocking-chair, à l'avant du charmant bateau, je les laisse virer à leur gré par le dédale des étranges rues.

Venise des rochers ! Au lieu de palais, les hautes parois muettes, déchirées, dentellées ; des arches, des obélisques, des pylônes, aussi nettement taillés que des œuvres d'hommes et zébrés comme des cathédrales toscanes, par les grandes rayures des stries géologiques. Je fais stopper, je fais virer, je me promène en maître dans l'immense décor endormi, où, malgré la chaleur écrasante, la brise de mer donne à tous les carrefours de grands coups d'éventail.

J'y ai passé toute la matinée, et, après le déjeuner à Hongay, j'ai gardé mon bateau sous pression pour y retourner au soleil couchant. La ville de pierre flamboyait ; au bout des larges rues ouvertes sur la haute mer il y avait des incendies, et de grandes déchirures de granit jetaient presque autant de feux que les divins rochers de l'Afrique. Pour la première fois, j'ai en ce pays la joie de la grande lumière. Dans l'épaisse humidité, elle est toujours diffuse, troublée, noyée. Sans un nuage sous le soleil qui brûle, les tons restent gris, neutres, ternes.

Oh ! la Méditerranée, le Sahara, le Caire, les jeux magiques de l'or et du bleu, la plus merveilleuse combinaison de tons que je sache, la joie des yeux, je m'en suis enivré ce soir, où, pour une heure, la brise, dissipant les vapeurs et découvrant le soleil, en avait inondé cette côte chinoise, pareille aux fiords de Norvège et d'Ecosse.

LYAUTEY

(Lettres du Tonkin et de Madagascar)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

17. L'escalier de la route Mandarine

Pierre Mille n'a fait que passer en Indochine ; cependant, il a su avec une acuité de vision peu ordinaire, pénétrer la psychologie coloniale et indigène et noter ce qui caractérise un paysage. Cette faculté de savoir choisir *le détail significatif plutôt que de tout dire en amoncelant les inutilités est une des prérogatives du véritable artiste. Ce détail significatif, l'écrivain sait ensuite, d'un trait bref, le ressusciter*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à nos yeux et donner ainsi à ses paysages ou à ses personnages le relief même de la vie. Voici, brossé en quelques touches magistrales, la description de l'escalier prodigieux, bâti par les conquérants chinois et, en quelques traits non moins larges et sûrs, le fond de la psychologie de ces conquérants.

Nous suivions, sur un sentier où deux hommes n'auraient pu passer de front, le sommet d'une falaise à pic, haute de six cents mètres, au bord de laquelle coulait un torrent invisible et sonore. Une pluie fine, l'odieuse petite pluie qui tombe tout l'hiver dans le Nord du Tonkin, nous glaçait jusqu'aux os. Quand elle s'arrêtait, par hasard, le brouillard déposait encore beaucoup plus d'eau sur les feuilles, la terre, les pauvres humains et les pauvres bêtes, que lorsqu'elle tombait bien franchement. Parfois, cependant, à de rares et courts intervalles, un brusque coup de vent déchirait la nue. Alors on apercevait des choses vagues, magnifiques, inquiétantes : de grosses stalactites suspendues au-dessus de nos têtes, comme pour prouver aux géologues que ces falaises à pic n'étaient jadis que les murailles d'une gigantesque grotte maintenant effrondrée ; des espèces de lataniers qui poussaient à des hauteurs vertigineuses, isolés et sublimes, sur un tout petit balcon de rocher, comme un géranium à la fenêtre d'un cinquième étage parisien ; et des vautours aux grandes ailes, immobiles et noirs dans l'air fumeux ...

... Subitement quand nous eûmes atteint l'autre versant de cette rude montagne, un des grands coups de vent dont j'ai parlé fendit encore le brouillard. Mon cheval s'arrêta, le poil tout hérissé, comme au bord d'un abîme.

Ce n'était pas un abîme, mais quelque chose d'extraordinaire, une œuvre de main d'homme, imprévue, grandiose, barbare : l'escalier de la route mandarine. Pour descendre dans la vallée, les ingénieurs des vieux conquérants chinois ne s'étaient pas souciés de calculer des pentes, d'arrondir des lacets. Pourquoi faire ? Ils ne daignaient même pas monter sur le bât d'une mule, même pas s'asseoir dans un chariot, les ministres, les fonctionnaires, les chefs de guerre du vieil empire ! En palanquin, majestueusement, ils accompagnaient le troupeau de leurs hommes en armes, de leurs esclaves et de leurs portefaix. Alors, à quoi bon perdre du temps et du terrain ? En droite ligne, trois mille marches en pierre dure tombaient jusqu'à l'étendue plate de la vallée.

Il me semblait les voir, ces envahisseurs âpres, paresseux, patients tout à la fois : étendus sur les matelas de leur couche ambulante, leur bouche aux lèvres minces toute plissée de dédain, leur air de vieux pions orgueilleux, parvenus au gouvernement de provinces seulement parce qu'ils avaient une belle écriture, fouaillant de leur voix sèche les hérauts en tunique jaune, les soldats aux hallebardes sataniques, aux arcs peints en rouge ; et les habitants des villages, les pauvres serfs domptés se prosternaient, aplatis, la tête entre les genoux, tout le long de cet escalier formidable, qui dégringolait du ciel avec les vainqueurs.

Pierre MILLE
(Barnavaux et quelques femmes)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

18. Une halte

Jule Boissière (1863-1897) a longtemps vécu en Indochine. Il fit partie du cabinet du gouverneur général P. de Lanessan et lorsqu'il mourut, à Hanoï, il était vice-résident de France. Sa femme, Thérèse Roumanille, fille d'un félibre, maître de Mistral, est l'une des premières françaises qui aient vécu en Indochine.

Boissière mit à profit son séjour dans ce pays pour étudier les mœurs coloniales et indigènes. Il nous a laissé trois livres dont le premier surtout est admirable : « Fumeurs d'opium », « Propos d'un intoxiqué », « L'Indochine avec les Français ». Les deux derniers ont été publiés après sa mort par les soins de J. Ajalbert.

Boissière nous expose ici la joie de la halte, après la longue étape dans cette Haute-Région inhospitalière et fiévreuse, à la population clairsemée.

Le style du grand écrivain évoque à nos yeux les villages avec ses champs, le chef de poste et le factionnaire, les montagnards vêtus de bleu....

Vous venez de l'Est, écrasé de chaleur et de fatigue, après une longue étape sous le ciel bas dont les grises et lourdes nuées ne se résolvent pas en orage. Soudain, un milicien d'escorte signale au loin de légères et pâles fumées. — Un village ! la halte du soir, l'abri pour la nuit. Vous marchez plus alerte ; la lassitude a disparu : et voici qu'à travers la brousse sombre s'étendent, de plus en plus fréquentes et plus larges, les claires rizières, les champs de haricots et de maïs. La Grande Muraille se lève sur l'horizon, du Nord au Sud, délimitant d'une ligne droite, d'un trait net, la terre et le ciel. Le chef du poste, prévenu par le tam-tam du factionnaire qui veille au sommet du mirador, accourt à votre rencontre, en renouant à la hâte son chignon et son turban. Après les salutations d'usage, tandis qu'il multiplie les formules de compliments à l'adresse du haut personnage que vous ne sauriez manquer d'être, vous arrivez à l'enceinte extérieure du village, un mur de terre. Franchissez la porte, qu'on a relevée sur deux piquets, des cases de torchis, couvertes de chaume, s'alignent autour de la place du marché ; en plein vent, des montagnards et leurs femmes, vêtues comme eux d'un pantalon et d'une blouse de cotonnade bleue, débitent aux soldats du poste d'humbles denrées, arec, bétel, tabac indigène, pâtes de haricots, sucre noir, patates. Ce sont des Mois, habitants des vallées voisines, à peu près soumis et relativement pacifiques. Les soldats annamites, pâlis par la fièvre, ont déjà revêtu en votre honneur les uniformes : ils rappellent les arquebusiers du temps de Louis XIII ; ainsi vêtus, — rouge sarrau, ceintures vertes, chapeau-lampion, ils présentent les armes — des armes d'un autre siècle : piques à lame torse, sabres à large lame, mousquets rouillés, arquebuses d'antan, avec la fourche pour appuyer le canon. Une rivière coule vers l'Est, silencieuse, entre les broussailles. La forêt vierge, par delà la muraille, s'étend jusqu'à l'horizon ; elle couvre les pentes abruptes des montagnes ; et l'on sent que là-bas, plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

loin que l'horizon, jusqu'au Mékong, elle s'étend toujours, sur les plateaux immenses où errent quelques misérables tribus de Mois pillards.

Plus souvent, le village est désert, la muraille en ruine ; la brousse étouffe de proche en proche les rares arbres fruitiers, les regains qui, seuls, témoignent de récentes cultures. Des bécassines rasent de leur vol en crochets l'eau morte des marécages ; une perdrix rappelle au loin dans les sillons abandonnés, et de ce pays désolé se dégage une tristesse infinie ; et la pensée du voyageur, toute mélancolique, se reporte vers les dernières guerres, vers les famines, les rébellions, les multiples calamités qui, en moins de quinze années, ont dépeuplé la contrée.

Jules BOISSIERE
(L'Indochine avec les Français)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

19. Le barrage vaincu

Paul Branda (de son vrai nom Réveillère) marin et écrivain français, participa à l'expédition de Chine en 1860 et séjourna en Cochinchine et au Cambodge en 1884 et 1885. Il s'illustra en remontant les rapides du Mékong. Contre-amiral en 1889, il écrivit des relations de voyages ; l'une d'elles : « Çà et là », intéresse la Cochinchine et le Cambodge. Nous lui empruntons les pages suivantes qui donnent une idée de l'audace du marin autant que du talent de l'écrivain. Il s'agit d'affronter un rapide considéré jusqu'alors comme un obstacle infranchissable et porté comme tel sur la carte de M. de Fesigny. L'auteur désirait d'autant plus passer que le barrage ne se situait qu'à trois milles de la frontière laotienne. Au delà, le fleuve était navigable. Il s'agissait donc de la dernière barrière à forcer.

Le 8 septembre, au petit jour, la Sagaie appareillait du village des pauvres Penons. Le chef penon était à bord dès l'aube ; on l'avait amadoué la veille avec un verre de rhum, du tabac, des cigarettes, des biscuits, du fil et des aiguilles (que diable en pouvait-il faire.... Etait-ce pour raccommoder sa peau ?), du sel, des allumettes, des morceaux de cuivre... O candeur de l'âge d'or !... il avait refusé des piastres... mais il avait accepté avec empressement des sous.

Il m'exprima, fort timidement du reste, le désir de posséder un veston.

— Si je passe, lui dis-je, tu auras mon veston ; tu auras le veston d'un grand chef.

Au lever du soleil, nous mouillons devant le terrible barrage.

Du mouillage, il semblait absolument infranchissable... le fleuve se brisait avec rage contre une muraille de roches submergées, ininterrompue.

Alors l'interprète m'explique que le barrage, qui, par un effet de perspective, semblait d'une seule pièce, se composait en réalité de deux fragments ; l'un, en aval, à gauche en montant ; l'autre, en amont, à droite...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que ces deux fragments, en mordant l'un sur l'autre, avaient l'air de former un tout. Ainsi, à cause de divers obstacles, il fallait se rapprocher de la rive droite, venir sur tribord, puis sur bâbord, pour doubler le premier fragment, puis revenir ensuite sur tribord, pour doubler le second. Dans l'S à faire, il y avait de l'eau, même en quantité largement suffisante ; mais, dans le passage, le courant surpassait tout ce qui se peut imaginer et les tourbillons y étaient effroyables... En supposant au bâtiment assez de vitesse pour remonter le courant, il était impossible de prévoir si le bâtiment pourrait gouverner dans les remous.

Je dis à l'interprète en lui faisant un dessin qu'il comprit fort bien :

— Je vais essayer de remonter avec le torpilleur, mais il faut que tu comprennes bien comment il est fait en dessous... C'est un petit bâteau, mais il a une grande hélice ; pour marcher vite, il lui faut de grandes jambes. Cette hélice a plus de deux mètres, si elle venait à toucher, nous serions tous noyés comme des chiens... Tu comprends ?

— Je comprends.

A sept heures, le torpilleur quittait la Sagaie ; je prescrivis à M. de FESIGNY de continuer ses travaux comme si je n'avais pas été à bord, de ne pas s'occuper de moi... j'ajoutai que j'allais m'amuser à reconnaître le barrage avec le torpilleur.

J'agis ainsi parce que j'entendais bien ne prendre que sur place, au dernier moment, ma résolution définitive, et je ne voulais la laisser soupçonner que de l'interprète, de l'esclave cambodgien et du chef penon.

Quelques minutes après avoir quitté la Sagaie, nous étions devant le barrage.

Le spectacle était terrifiant.

A côté d'arbres qu'on est absolument stupéfait de trouver là — car leurs troncs, tout en étant en dehors du rapide, se trouvent déjà dans un courant d'une violence extrême — l'eau se creusait, se soulevait, s'amoncelait, bouillonnait, écumait... des entonnoirs béants, noirs, s'ouvraient et se refermaient instantanément.

Je stoppai.

L'interprète me montra le second barrage et me dit ces paroles tentatrices :

— Après cela, la route est libre !

Cinq ou six cents mètres à franchir... après, route libre !...

De sa main, le chef penon me dessina, dans l'air, l'S que le torpilleur aurait à décrire... la courbe qu'il avait dans la pensée ne me parut pas avoir des inflexions exagérées.

Outre l'équipage du torpilleur, commandant VIGNOT, j'avais avec moi le lieutenant de vaisseau GUIBERTEAU.

Je me recueillis une dernière fois... une voix intérieure me pressait de passer, de ne pas m'arrêter devant un vain épouvantail. Avec solennité, je demandai à l'interprète :

— Y a-t-il de l'eau ?

— Il y a de l'eau.

— Tu es sûr ?

— Je suis sûr.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je me tournai vers le commandant du torpilleur 44 et lui criai :

— A toute vitesse !

Le torpilleur partit comme un trait.

Alors tout se pressa comme dans un rêve... d'abord, je remarquai que le torpilleur remontait beaucoup plus vite le courant que je n'avais osé l'espérer... que sur l'indication du chef penon de venir sur tribord, le torpilleur vint sur tribord... nous rangeons de près les arbres de notre gauche... au signe de venir sur babord, le torpilleur vint sur babord... puis sur tribord et il vint sur tribord...

Tout cela se passait au milieu d'un chaos d'eau bourbeuse.

Et le brave 44 avait l'air absolument à son aise au milieu de toutes ces furies... il s'avançait avec une dédaigneuse fierté comme un être conscient, sûr de sa force.

Dans de pareilles circonstances, où tout tient de l'hallucination et de la fantaisie, on apprécie bien mal le temps ; j'estime que cela dura environ cinq minutes.

L'interprètre me dit :

— Nous avons passé, il n'y a plus de dangers devant nous.

Et je fis cette réflexion : « Ce n'est pas tout de monter, il faudra descendre », puis je me dis avec cette confiance que donne un premier succès : « Bah ! nous descendrons bien ».

Néanmoins, en causant avec MM. VIGNOT et GUIBERTEAU, la question s'agitait : « Lequel est le plus dangereux, monter ou descendre ? » ; j'affirmais, moitié par politique, moitié par conviction, que la descente était plus facile.

Après le barrage, recommença la lutte énervante contre le courant, au milieu d'un dédale d'îlots sombres, de bouquets d'arbres submergés, navigation agaçante au suprême degré, mais sans périls... Quelquefois cette pensée me traversait l'esprit sans s'y arrêter : « en cas d'un accident quelconque, le barrage nous séparait du reste du monde.... ».

A sept heures trois quarts, nous doublions la pointe rocheuse de la frontière cambodgienne et nous entrions dans le Laos.

Là nous retrouvons le fleuve large, calme, majestueux, dont on admire, au-dessous de Sambor, le spectacle grandiose, nous retrouvons dans toute son imposante beauté le splendide Mékong.

P. BRANDA
(Çà et là)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

20. Traversée de la forêt

Jean Ajalbert, né en 1863, fut un polémiste et un écrivain, membre de l'Académie Goncourt. Les divers articles que lui ont inspiré ses voyages ont été réunis en trois volumes : « Les destinées de l'Indochine », « Les nuages sur l'Indochine », « L'Indochine en péril ». Il a publié, en outre, deux romans indochinois dont l'action se déroule au Laos : « Sao-Van-Di » et « Raffin Su-Su ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous empruntons à Sao-Van-Di les pages qui suivent. Kao Som Sène, le héros du livre, traverse la forêt avec Man Deuk et plusieurs compagnons. Sept éléphants composent la caravane qui se fraie difficilement un chemin et souffre de la fatigue, de la chaleur, du manque d'eau.

Puis la petite troupe commençait à douter de Man Deuk qui avait prétendu connaître des huttes habitées, aux parages de bois de cardamomes et d'arbres à laque, près de ruisseaux toujours abondants, que l'on n'avait pas retrouvés encore...

Tant d'épouvantes, aussi, assaillaient les voyageurs, quoiqu'ils fussent familiarisés avec la solitude et l'inconnu !

Aux étapes nouvelles, il fallait tant se méfier de commettre des fautes contre les *Araks* (1), d'encourir leur rancune impitoyable...

N'avaient-ils pas omis quelques offrandes ? Et n'étaient-ils pas égarés en châtiment de leur négligence ?

A tout instant, bourrelés de craintes, ils s'arrêtaient pour entasser des pierres et brûler dessus des papiers d'odeurs...

Les alertes étaient fréquentes, par mille surprises des yeux les mieux exercés qui se trompaient aux formes pareilles, aux couleurs semblables des êtres et des choses...

Parfois, de monstrueuses fougères à cornes, arrachées par la chute des lianes des troncs élevés où elles poussaient, suspendues, étaient comme des cerfs pris aux pièges... ou bien les orchidées tombant de leurs nids altiers, se mêlaient au vol effaré des perruches et des paons — les oiseaux et les fleurs confondus, se débattant dans les rêts des figuiers aux mailles fantastiques... Ainsi le soir où, croyant sabrer quelque ramure, un cornac tronçonnait un cobra, dont la tête au capuchon d'écailles, restait toute pantelante, toute vivante, étranglée entre deux branches, élargie démesurément, comme le visage terrifié de l'arbre...

On avait bien rencontré des bosquets de cardamomes, mais incultes, que la fragrance seule de leur écorce racornie dénonçait dans le fouillis des frondes indiscernables...

Cependant, au sixième jour, une allégresse écarta les inquiétudes : c'était comme la flamme et la fumée d'un *rai* (2), une senteur de cendre ardente qui flottait — un hameau proche, sans doute... tout au moins, des nomades... Et rien... Rien, dans une vaste clairière, vidée par l'incendie, qu'un fût colossal, encore debout, comme une torche prodigieuse, qui se consumait, au-dessus de quoi les entrelacs infinis de la flore grimpante, courante, et retombante, formaient leur dôme incessant d'ombre, de silence, et de mystère...

Nul n'habitait là, nul n'avait laissé de vestiges d'un passage par la jungle intacte... Alors, les Khas prétendirent que les singes, qui ne veulent pas parler, savaient faire du feu, comme les hommes, en frottant le bois contre le bois...

(1) *Araks*, démons, génies des bois.
(2) *Rai* — Débroussaillement par l'incendie, pour la culture du riz, du maïs...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les haltes du soir réconfortaient les défaillances de la route, et l'énergie ressuscitait, avec la joie du repas et la sécurité du sommeil...

Il n'y avait pas à redouter les fauves ; à travers les ténèbres, les kop... kop... kop... du tigre pouvaient menacer ; il n'approcherait pas des feux du bivouac, dans le cercle des palanquins déposés à terre, pendant que les éléphants, les jambes de devant entravées, pâturaient à quelque distance ; et, quand ils avaient piétiné le terrain choisi pour se coucher, tout ce qui grouille, glisse, rampe, rôde et se hérisse de menaces et de dangers, par les ravines et les halliers, avait gagné d'autres retraites prudentes...

Tous aimaient la forêt inépuisable qui donne tant de tubercules, de pousses et de fruits délicieux à manger, et de planches pour construire les pirogues, des poteaux pour les cases, des colonnes pour les pagodes, le *tek* (1), le santal dans lequel on taille des statues du Bouddha, le *si-siet* (2) qui se chique avec le bétel, tant de lianes d'où saignent des résines qui s'échangent chèrement avec les marchands, et du poison pour les flèches ; et la cire d'abeilles, et les os et les peaux de bêtes : la forêt où il y a du fer, de l'argent, de l'or, des pierres précieuses, et les plus belles fleurs !

Aussi l'humeur assombrie par la fatigue ou les présages hostiles, se rassérénait et tournait à l'allégresse, au moindre signe favorable, à toute occasion de rire, surtout lorsque le campement pouvait se faire devant une eau profonde...

Là, le bain des éléphants devenait une fête, pour eux — et pour ceux qui les regardaient s'ébattre...

Du plus loin, les trompes s'enroulaient, se déroulaient avec contentement, et les vastes oreilles battaient, découvraient, recouvraient les jambes des conducteurs.

Leurs petits yeux luisaient, pendant qu'ils s'agenouillaient et que la cage virait sur leur flanc énorme.

Délivrés de la charge, ils se dirigeaient rapidement vers l'étang ou le courant ; avant d'entrer, ils humaient la fraîcheur de l'onde, voluptueusement ; puis, peu à peu, ils s'enfonçaient jusqu'au ventre, et dociles, se laissaient arroser par leur cornac, d'un bol de cuivre dont l'eau dégoulinait dans les replis de leur peau poudreuse, comme des cascades sur des rochers... Après, ils se mettaient sur un côté, puis, sur l'autre ; enfin, ils se renversaient sur le dos, tout à fait, et il n'émergeait plus que leurs pieds en l'air, comme des piliers de pagode, l'extrémité de leurs défenses, comme une poignée de sabre, et leur trompe, comme le tronçon du cobra, dont la tête était restée sur les branches...

Quand ils remontaient, secouant les orchidées tombées qui jonchaient la piscine fastueuse et s'accrochaient après eux, ils étaient guillerets et pimpants, comme les *pou-baos* (3) fleuris et parés pour la sœur chérie...

Jean AJALBERT
(Sao-Van-Di)

(1) *Tek* — Bois de construction très estimé.
(2) *Si-siet* — Cachou.
(3) *Pou-bao* — Jeune homme.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

21. Sur le fleuve

Le long voyage qu'accomplit Kao Som Sène comporte aussi des jours de navigation sur le Nam-Khan aux eaux glauques. La navigation n'est pas sans péril et les mariniers chantent...

« C'est dur de ramer,
pour gagner une boule de nep ;
c'est bien dur de ramer
sur la rivière hérissée
de roches traitresses
où se cachent les Nguocs (1)
pour vous tirer par les pieds
et vous entraîner au fond...»

Tout le long des jours accablants, la plainte se traînait sur le Nam-Khan aux eaux glauques dont s'effrayaient des yeux habitués à la nappe limoneuse du Mékong : du plus profond, les monstres marins pouvaient apercevoir les voyageurs.

— *Tot ni*... (2)

Ce n'est pas sans effroi qu'ils entendaient, de loin, le grondement caverneux du rapide. Aussi n'avaient-ils garde d'omettre les marques de respect à l'approche des parages redoutés, de prodiguer les papiers dorés où s'inscrivent les prières, d'allumer les baguettes de benjoin, de promettre des offrandes...

Et l'on vérifiait l'arrimage des marchandises, la solidité des perches dont on coupait le bout râpé, le lien de l'aviron fixé au gouvernail, entre deux chevilles...

— *Vaï vaï* (3)

Et, la perche au poing comme une lance, les piroguiers se ruaient à l'assaut des écueils contre ces guerriers de pierre à la face écumante, avançaient, étaient repoussés, semblaient s'abîmer dans les chutes, remontaient, s'élançaient encore, au risque de s'écraser contre les adversaires immobiles qu'ils tournaient et dépassaient, abandonnant à travers la troupe ennemie des dépouilles de toutes sortes, des caisses tourbillonnant dans les remous, des lambeaux de pirogues arrachés, des rames échappées, proférant des imprécations de désastre, des appels de secours, et, sauvés, se retournant vers les compagnons dans la mêlée, encore, les exhortant de clameurs victorieuses...

— *Vaï vaï*

Et les canots, l'un après l'autre, sortaient de la bagarre, venaient se ranger sur la berge apaisée, dans un tumulte de joie, de rires, de quolibets...

(1) *Nguoc* — Génie des eaux, monstre aquatique.
(2) *Tot ni* — Arrêtez.
(3) *Vaï vaï* — Vite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— *Vaï vaï*... Dépêchez vous... vous voulez donc coucher avec...

Ils ne prononçaient pas le nom des Nguocs, qui auraient pu s'irriter... Non, personne n'avait envie de coucher avec... Et Yeun, le cuisinier, moins que personne... avec quelle hâte, il sautait sur la rive! Lui, qui, d'une étape à l'autre, impertubable, maintenait son pot à feu allumé, à travers toutes les secousses, sur l'arrière de la barque, où, de son coupe-coupe, il écaillait le poisson, comme s'il eût taillé une pièce de teck; il avait vite fait d'éteindre, et de jeter une couverture sur la marmite et les provisions, du plus loin que menaçait le rapide, pour ne pas se révéler aux Nguocs par l'odeur des aliments, qui leur est insupportable...

— *Vaï vaï*... Elles ne veulent pas te lâcher ?

C'était Kao Som Sène qui débarquait le dernier...

— Non, elles ne voulaient pas le lâcher, les eaux de la rivière, retentissantes comme des millions de chaînes, qui lui tiraient le cœur, sans fin, vers les muong (1), la sœur chérie...

Les premiers arrivés, avec des feuilles de latanier et des aiguilles de bambou, avaient confectionné des barquettes qu'ils chargeaient d'un œuf, d'une poignée de riz, d'une banane, d'une bougie de cire, allumée; à mesure que chacun descendait, il ajoutait son offrande; quand tous furent là, on glissa dans le courant la flotille de gratitude dont la navigation ne fut pas longue : autant de naufrages que de corbeilles en partance...

Il restait, sur le bord, une barquette encore, sans rien dedans. Quelqu'un y jeta la fleur de son oreille, puis un autre, enfin tous, et Kao Som Sène, y laissaient tomber leurs odorantes pendeloques de tamarinier, de frangipanier, d'orchidées et, haletants, suivaient le présage, du haut des roches, — la course hasardeuse de la jonque fragile, qui voguait, à perte de vue, échappait au sinistre, et emportait au fil de la rivière la tendre cargaison de souvenirs et de tendresses...

Jean AJALBERT
(Sao-Van-Di)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

22. Dans la brousse cambodgienne

Charles Emile Bouillevaux (1823-1913), *prêtre des Missions étrangères, est un des premiers à avoir décrit les ruines d'Angkor. Evénements historiques, traditions légendaires sont exposés dans ses relations de voyage, émaillées cependant d'observations ethnographiques et d'impressions personnelles, ainsi qu'on le voit dans les lignes suivantes.*

Ayant quitté le dernier village cambodgien, nous voyageâmes pendant trois jours au milieu des bois, sans voir aucune trace d'habitation humaine; mais là, si les hommes manquent, les animaux sauvages abondent : che-

(1) *Muong*, village.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vreuils, cerfs, bœufs sauvages, éléphants, peuplent ces vastes solitudes. Le econd jour de notre voyage dans le désert, mes gens avaient à peine terminé un petit abri en feuilles pour nous protéger contre la pluie, qu'un cri sauvage attira l'attention du petit mandarin qui était mon conducteur en chef. Aussitôt il prit son fusil ; j'étais tenté de le suivre, mais les chrétiens qui m'accompagnaient me retinrent. Mon conducteur alla donc seul à la recherche de l'animal, et il reconnut bientôt que c'était un énorme éléphant femelle avec son petit ; il lui envoya à la tête une balle, qui, à ce qu'il paraît, ne fit que l'égratigner un peu. Le lendemain, nous vîmes à deux reprises dix ou douze de ces énormes mais timides animaux.

Souvent, dans mon voyage à travers le désert, tandis que j'étais campé la nuit, pendant l'orage, sous mon petit abri de feuilles, l'eau tombant par torrents coulait à flots entre les branches sur lesquelles j'avais étendu ma natte, qu'elle atteignait même quelquefois. Alors, quand le vent balançait les arbres de la forêt, je prêtais l'oreille au bruit solennel du désert. Dans ces immenses solitudes, sur le bord des torrents et autour des étangs auprès desquels je campais, se trouvent beaucoup de cépées de bambou. Quelquefois, les sauvages voyageurs percent en plusieurs endroits les tiges de ce roseau des Indes, et lorsque la brise se lève, lorsque son souffle puissant pénètre dans cette flûte gigantesque, elle tire de ce singulier instrument une sauvage et mélancolique harmonie. Celui qui, dans le silence de la forêt, a entendu ces accents féériques ne les oubliera jamais.

Charles Emile BOUILLEVAUX
(L'Annam et le Cambodge)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

23. Villages cambodgiens

Luc Durtain, écrivain qui collabora à « La Revue de Paris » et à qui l'on doit de nombreux romans, des relations de voyage. L'Extrême-Orient lui inspira : « Destins d'Asie » et « Dieux blancs, hommes jaunes » auquel nous empruntons l'extrait suivant. L'auteur s'y révèle sensible à cette impression de quiétude et de paix qui se dégage des villages cambodgiens.

Comment ne pas vous aimer, paisibles *Kompongs* : vos paillotes perchées de guinguois sur leurs pilotis, vos pirogues amarrées aux piquets de bambou, vos flotilles de canards, vos graves paysannes qui s'en viennent savonner le linge dans la rivière trouble ou y laver la vaisselle. Oh ! pas grand'meuble dans les cases ! Le plus riche : ce rai de soleil. Accroupissements sur les nattes ; parfois quelque chaise pliante, glorieusement rapportée de Phnom Penh... Bonnes gens qui, sans hâte, pilez des grains près de votre étal de légumes, n'êtes-vous point, tout d'abord, marchands de silence et de quiétude ? Vous vendez aussi, à qui en demande, fagots de bois, fagots de poisson

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

salé, salades, piments, racines, beignets, et ces pâtes pareilles à ces copeaux blancs, et toute une gamme de sucreries blanches, roses, rouges, et de gélatines blanches ou roses,..

Je n'oublierai point mes belles flaneries dans ces villages flottants qui, suivant l'étiage des crues, montent ou descendent au bout des amarres. Je n'oublierai pas, entre tous, Kompong Ch'nang, le grand marché des poteries.

D'étonnants amoncellements en signalent les approches. Jarres à *nuoc-mam*, marmites bulbeuses à large ouverture, régulièrement empilées en séries verticales ; et ces berceaux pour la flamme, berceaux d'argile dont l'extrémité rétrécie, où doivent gîter les braises, soulève deux talons qui porteront les marmites de riz ; et ces foyers d'autre forme encore, cylindriques, percés d'un trou latéral... Poteries où, dans l'argile, se lit l'empreinte de tant d'humanité ! Tout cela encombre les abords de la route, couvre les berges, charge les jonques, où des centaines de piles sont encagées. Maniant avec délicatesse les lourdes fragilités, gestes aérés et minutieux, travaillent des coolies aux beaux torses nus, aux cheveux en brosse.

Poursuivez la route sous ce feuillage qui distille une ombre bien agréable après le long trajet éblouissant. Ombre si soigneusement pointillée de rayons, qu'elle semble avoir été, elle aussi, fabriquée de main d'homme.

Miroite une large face d'eau, moitié lac, moitié fleuve : l'exutoire du Tonlé Sap. Comme aux temps quaternaires, une cité lacustre : barques-maisons à flotteurs de bambous. La plupart, des paillotes dont les toits ressemblent à ceux de nos chaumières ; quelques sampans à couverture arrondie. Sur une vieille jonque convertie en logis, un toit de nattes, faisant terrasse, porte une table, du linge à laver, des fleurs. Au reste, presque partout, pots de fleurs, barils à arbustes. Dans les interstices entre les maisons flottantes, souvent encombrés de luc-binh, circulent de minimes pirogues, que l'on emporterait sous le bras. Etonnante vision du passé, qui, engluée dans l'épaisse atmosphère tropicale, s'y est conservée comme un fossile dans la glaise... A côté de ce village préhistorique, juste au débouché de l'avenue, trois larges docks, ciment armé et briques, que font construire des Chinois. Ce contraste-là ? Indochine moderne.

La route qui conduit au village lacustre élève, au-dessus du pays inondé, une chaussée qui, peu à peu, s'est bordée de maisons, fondées sur le sol, celles-là. Avenue charmante ! Ombre des frondaisons, clair-obscur des perspectives dans les boutiques, profils de passants sur le morne et profond embrasement de la lumière. Un gosse au crâne tondu vend des gâteaux de farine de riz, et des biscuits minces, en forme de papillons. Un marchand vous offre tout à la fois pamplemousses, bananes, œufs, pains, beignets, et cigarettes « Le Globe ». Des poissons sèchent au soleil dans une vanne ronde. Trois mioches se partagent des concombres. Une *malabare* noire, aux maigres roues, avec son petit cheval qui vit pour soi, qui possède un morceau d'âme ; tout comme cette mouche, qui, sur un mur, se passe si allègrement les pattes sur les globes des yeux.

Passent des Annamites : les uns, robe de soie verte ou noire, un autre, vêtu à l'européenne, veston kaki. pantalon blanc, casque colonial peint à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'huile, en gris-vert. Puisqu'il y a un fleuve, bien sûr que l'Annamite est là ! Devant ces berges-ci, précisément, la flotte cambodgienne a pu battre, il y a deux siècles, celle des Seigneurs de Huê : l'Annamite est revenu. Ira-t-il plus loin ?... Dans l'ombre d'une baraque, un sergent de tirailleurs cambodgien, qui prépare un examen français, mange des gâteaux avec son fils aux yeux brillants comme des dents.

Luc DURTAIN
(Dieux blancs, hommes jaunes)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

24. Le fleuve à Luang Prabang

Francis Garnier (1839-1873) vint pour la première fois en Cochinchine comme enseigne de vaisseau, attaché à l'état-major de l'amiral Charner. De 1866 à 1868, il fit partie de l'exploration du Mékong, commandée par Doudart de Lagrée et dont il prit la direction à la mort de celui-ci. Il faut lire cette épopée. Avec des moyens insuffisants, une poignée de jeunes audacieux se lancent sur le grand fleuve dont Francis Garnier fait le relevé hydrographique. On connaît sa magnifique description du rapide de Préapatang. Rentré en France, il prit part à la défense de Paris, en 1871, puis retourna en Extrême-Orient et remonta le Yang Tsé Kiang jusqu'au Thibet. En 1873, il vint au Tonkin pour examiner et résoudre l'affaire Jean Dupuis. Il s'empara de la citadelle de Hanoi, et en quelques semaines, grâce à son audacieuse bravoure, conquit avec une poignée de soldats la plus grande partie du Tonkin. Il fut tué le 21 décembre 1873, au cours d'une sortie contre les Pavillons Noirs, près de la route de Sontay. Doué d'une intelligence brillante, brave jusqu'à la témérité, ardent patriote, c'est une des figures les plus attachantes de notre histoire coloniale. Il a laissé plusieurs ouvrages qui témoignent de ses qualités d'écrivain, en particulier : « Voyage d'exploration en Indochine » et « De Paris au Thibet ».

Nous empruntons au premier de ces ouvrages, les deux extraits qui suivent.

A partir du Nam Neun, on nous annonçait les difficultés les plus grandes : le fleuve n'allait présenter qu'une succession de rapides. En quittant le village auprès duquel nous avions passé la nuit, il se rétrécit en effet et sa profondeur augmente rapidement : je trouvai successivement 30 mètres, puis 60 mètres de fond. Nous arrivons au pied de Keng Luong, l'un des rapides les plus dangereux que nous eussions à franchir. Comme pour nous en montrer les périls, un cadavre emporté par le courant vint à ce moment passer près de nos barques. C'était celui d'un sauvage appartenant à l'une des nombreuses tribus qui habitent les montagnes voisines. Un banc de sable et de roches s'avançait sur la rive gauche et formait au-dessous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du rapide une sorte de petite baie à l'abri des remous ; ce fut là que nos barques abordèrent : il fallait les décharger complètement et leur enlever jusqu'au toit en feuilles et aux carcasses en bambou sur lesquelles les toits étaient établis. Pendant que les bateliers et nos Annamites s'occupaient de ce rude travail, nous remontâmes le long du banc de sable pour reconnaître le rapide.

Trois énormes rochers s'élevaient au milieu du fleuve et formaient une sorte de barrière longitudinale qui le partageait en deux bras. Le dernier de ces îlots se terminait en face de la pointe du banc sur lequel nous nous trouvions et ne laissait là qu'un étroit passage, un étranglement très court, dans lequel les eaux s'engouffraient avec une violence inouïe. C'était ce passage que devaient prendre nos barques. De la rive où nous nous trouvions, il était impossible de juger quelle était la force du courant dans l'autre bras du fleuve : mais au bruit sourd qui parvenait jusqu'à nous et aux jets d'écume blanchissant les intervalles de la barrière de roches qui nous masquait la rive droite, il était évident que le second passage était absolument impraticable. Je voulus cependant m'en assurer *de visu*.

En amont du rapide, d'énormes falaises de rochers abrupts encaissent de tous côtés le lit du fleuve et forment une sorte de bassin d'apparence circulaire, où les eaux calmes, noires et profondes ne trahissent le voisinage du danger que par d'imperceptibles rides, discret effet de l'attraction du courant. Sur les parois du rocher, on distinguait nettement au-dessus de nos têtes la ligne tracée par le fleuve à l'époque des hautes eaux : elle accusait entre les deux saisons une énorme différence de niveau. Pendant que le commandant de LAGRÉE et M. DELAPORTE cherchaient à la mesurer, je me jetai à l'eau et traversai le fleuve à la nage. Il n'avait guère plus de 200 mètres de large. J'eus quelque peine à prendre pied sur l'autre rive ; elle était formée d'énormes blocs de pierre entassés les uns sur les autres et se prolongeant sous l'eau, pareils aux débris d'un mur cyclopéen. Quand j'eus réussi, non sans quelques écorchures, à me hisser sur l'un d'entre eux, les rides dont j'ai parlé plus haut se transformaient déjà en vagues menaçantes qui se brisaient en écumant sur ce lit inégal. Vis-à-vis de moi, la falaise s'était écroulée pour livrer passage à un torrent, en ce moment presque à sec, mais qui, à chaque jour de pluie, accumulait à son embouchure une immense quantité de galets. Ces galets, joints aux éboulis provenant de la berge, couvraient entièrement le bras du fleuve que j'avais devant moi. Les eaux irritées de ce soudain obstacle et attirées en aval, où elles retrouvaient subitement une profondeur de 60 mètres, se précipitaient au milieu des roches, les recouvraient d'une mer d'écume et, après une course furibonde de plusieurs centaines de mètres, venaient se réunir, à l'extrémité du dernier îlot, au torrent formé par le bras de la rive gauche.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle, éblouissant et assourdissant à la fois, je remontai le plus loin possible en amont avant de me rejeter à l'eau pour retraverser le fleuve ; si je n'avais dû me prémunir contre la force du courant, qu'on ne pouvait vaincre sans prendre une avance considérable, j'aurais sans hésiter préféré un exercice de nage plus long d'une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

heure à cette promenade de dix minutes sur des rochers aigus aux parois glissantes, sur lesquelles il m'était souvent impossible de me tenir debout et presque toujours nécessaire de me traîner à quatre pattes.

Quand j'arrivai enfin, sur l'autre rive, le commandant de LAGRÉE et M. DELAPORTE avaient réussi à mesurer le marnage du fleuve : il dépassait 16 mètres. L'aspect du rapide au moment des hautes eaux doit être magnifique : toutes les roches qui occupent le milieu de la rivière sont recouvertes, et le Cambodge n'offre plus qu'une masse imposante d'écume coulant à pleins bords entre deux parois de rochers.

A midi, toutes nos barques avaient franchi sans accident, à l'aide de cordes, le passage redouté. On les couvrit, on les chargea de nouveau, et nous nous remîmes en route.

Les obstacles se multiplièrent pendant toute la journée, sans présenter cependant des obstacles aussi sérieux que celui que nous venions de vaincre. Le chenal était de plus en plus encombré et rétréci par les roches, et à chaque angle, ou à chaque anfractuosité de leurs parois, il fallait lutter contre un courant dont la vitesse se décuplait tout à coup. La vallée du fleuve était du reste redevenue déserte et présentait un aspect de plus en plus sauvage. A quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes devant un nouveau rapide, Keng Sanioc, qui nécessitait encore le déchargement de nos barques. Le passage en fut remis au lendemain.

Une seule roche debout au milieu du fleuve et formant une arche naturelle plus irrégulière et moins grandiose que celle de Toulinguet, à l'entrée de Brest, se prolongeait sous l'eau par de larges assises et créait devant nous une sorte de chute torrentueuse qui accusait un dénivellement subit de près d'un mètre entre les eaux d'amont et celles d'aval. En hâlant nos barques vides avec des cordes contre ce courant de foudre, l'une d'elles se remplit ; mais le patron, resté fièrement debout au gouvernail, n'en continua pas moins à la diriger entre deux eaux, et les effets combinés de son aviron et de notre amarre réussirent à amener le long du bord la légère pirogue, qui fut vidée et remise à flot en un clin d'œil.

Le reste de la journée se passa à contourner péniblement une haute montagne calcaire qui s'élevait sur la rive droite, et au pied de laquelle les eaux décrivaient un demi-cercle. Vers le soir, nous avions réussi à doubler cette espèce de promontoire ; le courant s'était calmé ; des plages de sable remplaçaient les falaises de roches et se terminaient du côté de la montagne, au Nord de laquelle nous nous trouvions maintenant, par un mur de calcaire d'une grande élévation, surplombant le fleuve. Une cascade jaillissait du sommet, et ses eaux brillantes, à demi voilées par un réseau de lianes, d'arbustes et de plantes grimpantes croissant de toute part sur la pierre humide, retombaient en pluie fine, tout irisée des rayons du soleil couchant. Nous nous arrêtâmes sur un banc de sable pour jouir de ce charmant paysage, et préparer notre campement. Quelques marchands laotiens y étaient arrivés avant nous : ils nous montrèrent à peu de distance un radeau naufragé sur les roches et complètement submergé. C'était leur embarcation ; ils travaillaient activement à en sauver le contenu : déjà s'étalaient sur le sable des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nattes, des gâteaux de cire, des paquets de gingembre. Mais que de choses avariées ou entraînées sans retour par le courant ! Les malheureux n'en supportaient pas moins philosophiquement cette infortune, et songeaient déjà à reconstruire un nouveau radeau avec les bambous de la rive.

Francis GARNIER
(Voyage d'exploration en Indochine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

25. L'arrivée à Luang Prabang

Voici enfin, après tant de périls bravés, tant de fatigues endurées courageusement, tant de science et d'esprit de sacrifice déployés, l'arrivée à Luang Prabang. Quelle dut être l'émotion des explorateurs d'aborder ces rivages où seul Mouhot avait abordé avant eux et de retrouver la tombe du hardi pionnier !

Avant de tourner le dernier coude que forme le fleuve au-dessous de Luang Prabang, nous nous arrêtâmes pour revêtir nos plus beaux habits. Notre escorte avait vraiment une attitude martiale sous son costume d'une blancheur éclatante, et elle portait avec beaucoup de désinvolture le grand col bleu rabattu des matelots français. Parmi les Annamites surtout, c'était à qui donnerait l'air le plus crâne aux ailes retroussées de son chapeau de paille et mettrait le mieux en évidence le ruban noir sur lequel le nom de *Mékong* s'étalait en lettres d'or.

Notre toilette terminée, nous doublâmes la pointe que formait sur la rive droite une petite colline calcaire. La ville de Luang Prabang nous apparut alors sur la rive opposée, à deux milles de distance environ. Le coup d'œil qu'elle offrait était des plus pittoresques et des plus animés. Depuis notre départ de Cochinchine, nous n'avions pas rencontré une agglomération aussi considérable de maisons. Leurs toits pressés s'alignaient en séries parallèles le long du fleuve et entouraient de tous côtés un petit monticule qui s'élevait comme un dôme de verdure au milieu de cette surface de chaume grisâtre. Au sommet de ce monticule, un Tât ou Dagoba perçait de sa flèche aiguë le feuillage des arbres, et formait le trait dominant du paysage. Quelques pagodes s'étageaient sur les pentes de cette sorte de mont sacré, et leurs toits rouges tranchaient vivement sur le vert sombre de la végétation. Au pied des berges, hautes d'une quinzaine de mètres, des radeaux fixes, sur lesquels étaient construites de nombreuses cases, formaient au-dessous de la ville, comme une seconde cité fluviale, que de nombreux sentiers en zigzag, ayant de loin l'apparence d'autant de lacets blancs, reliaient aux maisons de la rive. Des centaines de barques de toute dimension montaient ou descendaient rapidement le long de ce faubourg flottant, tandis que de larges et lourds radeaux, venant du haut du fleuve, cherchaient près du bord, avec lenteur et prudence, un endroit commode pour s'amarrer et décharger leurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

marchandises. Un monde de bateliers et de portefaix se mouvait au pied de la berge, et il s'échappait de cette foule une clameur confuse qui se mêlait au murmure des eaux et au bruissement des palmiers balancés par le vent.

Deux plans successifs de hautes montagnes formaient à ce tableau un fond sombre, sur lequel, tout inondés de lumière, le fleuve et la ville s'enlevaient avec vigueur. Quelques nuages flottaient au-dessus des plus hautes cimes, et traçaient une ligne de démarcation irrégulière et indécise entre le vif azur du ciel et les teintes bleuâtres et dégradées des plus lointains horizons terrestres.

Sur l'autre rive régnaient un calme et un silence relatif ; sur la berge même, de longues rangées de bambous destinés à faire sécher les filets et le poisson ; un peu au delà, des jardins, quelques maisons éparses et des pagodes ; en troisième plan, une rangée de collines aux pentes abruptes et dénudées.

Francis GARNIER
(Voyage d'exploration en Indochine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II. — LES VILLES ET LA VIE RURALE LES HOMMES ET LEURS TRAVAUX

Dans cette deuxième partie, nous avons groupé les textes relatifs aux hommes et à leurs travaux.

Leurs travaux ? Ce sont les rizières qu'ils cultivent, les villes qu'ils ont édifiées, les maisons qu'ils habitent, les marchés où ils vendent les produits de leur sol.

Leurs travaux ? C'est la moisson dans la rizière, et la construction de la digue qui protège leurs terres. C'est aussi la vie active des sampaniers sur le fleuve ou sur la vaste baie ; ce sont les boutiques de la ville indigène avec leur animation ; c'est l'habileté des artisans tisserands « qui jouent au milieu de l'entrelacs des fils, tous les thèmes des fleurs décoratives ». Et c'est aussi l'angoisse du candidat Nguyen-van-Minh qui « muni des quatre objets précieux : encre, papier, pinceau, encrier », franchit plein d'espoir et d'anxiété la formidable enceinte du camp des lettrés pour prendre part au concours triennal.

26. Les Annamites

Henri Russier et Henri Brenier qui ont servi tous deux en Indochine, l'un dans l'Enseignement, l'autre dans les Services agricoles et commerciaux ont écrit en collaboration un volume de géographie : « L'Indochine française ». La première partie décrit le pays ; la seconde les habitants ; la troisième examine les ressources naturelles et leur mise en valeur et la quatrième l'organisation politique et administrative. Nous empruntons à la seconde partie ce portrait physique des Annamites.

Malgré des croisements multiples et inévitables avec les populations au milieu desquelles ils ont vécu ou qu'ils ont combattues, les Annamites forment une race caractérisée et la plus homogène de toutes celles que l'on rencontre en Indochine.

Ils sont presque exclusivement répartis en Annam et dans les deux deltas du Tonkin et de la Cochinchine où ils forment souvent des agglomérations très importantes de plusieurs milliers d'habitants. Les hautes régions les effraient, car l'eau, disent-ils, y est mauvaise et donne la fièvre ; ils y vont toujours à contre-cœur et n'y restent jamais bien longtemps.

L'Annamite appartient à la race dite jaune, mais la nuance de son teint varie, suivant ses occupations et la classe sociale à laquelle il appartient, depuis la couleur du vieil ivoire jusqu'au blanc mat. D'autre part, sur la côte d'Annam, et même dans certains coins du delta du Tonkin, par suite des croisements avec les populations chams, d'origine en partie malaise, ou simplement du hâle produit par l'air de la mer, la couleur de la peau est souvent brun foncé, presque chocolat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De taille plutôt petite, l'Annamite, à première vue, et sous ses vêtements qui dissimulent les formes, paraît chétif ; quand on le voit nu, au contraire, on constate qu'il est très bien fait et fortement musclé, sans être jamais envahi par la graisse. La forme de la face est losangulaire, les pommettes très saillantes, le front bombé, haut et large, le nez épaté, la bouche aux lèvres bien charnues sans être trop grosses, la mâchoire très développée, la dentition superbe, les grands yeux beaux, très noirs, très doux, et très expressifs, légèrement relevés, vers l'extérieur ; la chevelure uniformément noire, abondante, très longue et un peu rude, la démarche hardie et résolue, prompte, active, souple et presque féline, les extrémités d'une incomparable finesse ; la figure ouverte, spirituelle et rusée, plutôt malicieuse et moqueuse ; la barbe très rare et poussant très tard, le système pileux très peu développé.

Leur genre de vie est simple. Ils se nourrissent surtout de riz et de poisson ; leur boisson préférée est le thé. Hommes et femmes ont à peu près le même costume, composé d'un large pantalon et d'une tunique. Ils portent les cheveux longs et les ramènent sur la tête en les entourant d'un turban noir ou de couleur. Ils se noircissent les dents en les laquant et chiquent le bétel.

Les maisons annamites sont le plus souvent de simples cases en feuilles de palmier, élevées sur pilotis dans les endroits humides ou plus souvent posées directement sur le sol. Mais on trouve aussi, surtout dans les villes, des maisons en briques, couvertes de tuiles et précédées de vérandas.

Henri RUSSIER et Henri BRENIER
(L'Indochine française)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

27. La population du delta

Pierre Gourou dont nous avons déjà donné une description de la haie et de l'accès au village nous fait ici toucher du doigt l'action de l'homme sur la terre qu'il modèle par son labeur, dans le delta, et, d'où même mort, il n'est jamais absent. Paysage « imprégné d'humanité » que le géographe dresse à nos yeux de façon évocatrice et saisissante.

L'homme est le fait géographique le plus important du delta. Il en a pétri le relief de ses mains ; en dehors de quelques rares collines, les accidents les plus importants de la plaine sont les digues. La végétation n'est jamais naturelle : sur ces quinze mille kilomètres carrés, pas un lambeau de forêt, pas un boqueteau ; par endroits seulement quelques bois sacrés, d'une superficie infime, doivent à leur valeur religieuse de conserver quelques arbres serrés, avec un semblant de sous-bois, mais on aurait vite établi la liste complète de ces maigres îlots de végétation spontanée. Les grands arbres sont rares : des figuiers de pagode, des manguiers, quelques kapokiers qui ombragent des temples ou des abris ; encore sont-ils de moins

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en moins nombreux quand on approche de la mer. En dehors de ces exceptions, toute la végétation est domestique ; les bambous des haies sont eux-mêmes l'objet des soins et de l'exploitation de l'homme ; pas un pouce de terre qui ne soit tourné et retourné par les paysans et l'herbe qui pousse sur les étroites diguettes est elle-même soigneusement tondue pour donner du fourrage. Les seuls terrains incultes sont les cimetières, où de modestes tertres signalent l'emplacement des tombes, et l'homme est ici plus présent encore que dans les parcelles cultivées. L'homme ne s'impose pas seulement à l'attention par ses cultures, ses villages entourés de bambous, ses cimetières, il s'impose par sa présence physique ; la campagne est peuplée et il n'est pas de saison où l'on ne voie de nombreux paysans à travers les champs. Au moment des grands travaux, labours, hersages, repiquage, sarclage, irrigation, moisson, la campagne est animée, et l'on reste frappé de cet intense grouillement ; mais, aux époques où les champs réclament moins d'efforts, l'homme ne s'efface pas du paysage ; les sentiers sont parcourus par de nombreuses marchandes qui vont de village en village et de marché en marché vendre du tabac, des étoffes, du nuoc-mam et du pétrole, du thé et du sel ; quelquefois passe un marchand de médicaments chinois avec ses paniers fichés aux deux bouts du fléau ; il surprend par sa plus forte carrure et le bleu de ses vêtements ; des notables en tunique noire, coiffés du turban, vont à leurs affaires chez le chef de canton ou au bureau du mandarin. Parfois, une procession fait rutiler sur le vert des rizières les vermillons et les ors des châsses et des sièges de génie, le rouge des drapeaux et des tuniques des porteurs. Parfois un enterrement brise le silence des champs par le vacarme et les stridences de ses gongs, de ses cymbales et de ses flûtes, cependant que le fils, vêtu de fibre grossière, marche à reculons devant le cercueil de son père.

Il est impossible de trouver un paysage plus imprégné d'humanité et à de certains moments, hélas, plus empuanti des odeurs funestes que répand le genre humain. Dans un tel pays, c'est l'homme qui compte avant tout et c'est lui que le géographe doit étudier avec le plus de soin, s'il veut non seulement rendre compte des faits humains, mais encore du paysage et de l'aspect physique. La géographie humaine y couvre à peu près tout le domaine de la géographie.

Pierre GOUROU
(Les paysans du Delta tonkinois)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

28. Marché cochinchinois

Luc Durtain nous décrit ici les marchés de Cochinchine dont l'odeur, faite de mille senteurs mêlées, vient au-devant du visiteur. Puis c'est l'assaut des couleurs et des formes, si diverses ! Et, tous les sens en éveil, écoutez ce bruit de volière et faites glisser entre vos doigts le riz « fier et doux ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De tous les lieux où l'Annamite vit en son naturel, le plus accessible, le plus charmant, c'est le marché !

Sous la tour carrée des halles de Saigon ; dans l'immense édifice chinois et cubisé de Cholon ; dans les villes du delta, Thu-dau-mot ou Bien-hoa, Baria ou Chau-doc ; ou, enfin, dans n'importe lequel de ces marchés ruraux que, volontiers, sur le bord des rivières jonchées de sampans ou de plantes flottantes, agrandissent des pare-soleil rectangulaires en nattis, dressés comme des paravents ; partout, toujours, mêmes produits, même sorte de grouillement, même qualité de types humains, mêmes regards.

Entrez dans l'une de ces halles. Vous quittez le soleil, vous échappez à la suprématie du disque terne et lourd. Est-ce bien de l'ombre, cet espace où vous pénétrez ? Sans doute. Toutefois, plutôt que dans de provisoires ténèbres, faces et marchandises apparaissent d'abord enfouies dans un nougat d'odeurs.

Atmosphères fruitées comme des sirops, senteurs d'aromates, exhalaisons de saumure, miasmes de viscères, relents de cuisine, goûts de mercerie : tout cela neuf, inconnu, transporté sur une autre gamme de remugle, de fragrance, de suavité. De zone en zone, le fond de votre nez s'emplit plus étrangement que celui de l'œil. Et, situé plus près de la gorge que le regard ne l'est de la cervelle, ce nez enrichi précipite en vous des fantômes à demi matériels, plus vite que le rayon ne se réfracte en mots dans l'esprit.

Moissons que l'homme récolta, captures qu'il fit, objets qu'il fabriqua, un moment vous cachent l'homme lui-même.

L'encens ! l'encens tout d'abord. Ces bâtonnets de bois teints de rose, longs comme des crayons, minces comme des allumettes, ces *josticks* que les âmes pieuses allument parfois, non seulement à la pagode, mais jusque devant les maisons, dans les fentes du trottoir : les voici rangés en paquets dont la couverture jaune et rouge rutile de chromos chinois. A côté, papier argenté, doré, le numéraire des morts. Aux ancêtres, dédicace et possession de ces objets tout autour.

Les voici, pourtant, bien réels, tous ensemble, les produits du sol vivant. A côté des régimes de bananes, des fruits du jaquier, tant d'autres fruits, ou de légumes, pêle-mêle ! Le pipangaye qui semble un hérisson vert ; le carambole godronné, aux côtes vernies ; le corossol qui réserve une délicate pulpe blanche ; la goyave à tranche rose. Concombres enfilés sur un bâtonnet ; virgules des haricots germés ; racines grises d'où sortent, comme d'un pied humain, des orteils. Plus loin, voici les poissons secs, les uns en fagots, ficelés dans du raphia, d'autres très minces, tels que des feuilles mortes qui seraient blanches. Et la pêche qui vient d'arriver : poissons à barbe, grands maquereaux que l'on débite en tranches, chiens de mer, crabes gris à ventre orange, ou, dans leur large et dure cuirasse, ces limules qui, hantant les océans dès l'âge secondaire, semblent des fossiles échappés de leur gangue.

Sous les visages arrondis des vendeuses, de grands astres circulaires et pâles se démontrent : le riz, le riz sacré, étalé de tous côtés dans des sacs ouverts, dans des vanneries (visages et grains, après tout, faits de la même pâte !) Touchez le riz fier et doux, qu'il glisse entre vos doigts ! Ou faites

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

couler de votre paume un courant transparent de grains arrondis, aux luisantes glaçures, c'est du Go-công ; distinguez la figure svelte et mate du Vinh-long ; cherchez le Gluant. A côté, la chaux à bétel, souverainement blanche ; ou des paniers qui, pleins de noirs fragments de sucre de palme, semblent des routes en rechargement. Quoi ? Ceci ? Non, ce ne sont pas des artichauts, mais fleurs de bananiers, frites. Ceci ? Paquets de viande, roulés ici dans des feuilles, là dans des crèpes... Poussez plus loin, contournez ces files de socques de bois orangées et noires, longez ces étalages, soieries, cotonnades, images chinoises... Entrez à travers tout ce bruit de volière.

Vous assisterez peut-être à quelque joute d'imprécations, surtout entre vieilles femmes, à une sortie de griffes où les chignons courent grand risque. Mais, presque toujours, des sourires. Restez, ne vous hâtez pas, observez, du coin de l'œil, vendeurs et vendeuses. A votre passage, des brocards discrets glissent de droite et de gauche, des rires font fusée, une prunelle experte tâtera parfois votre regard, en éprouvera la pointe. Bah ! ces Européens semblent n'avoir jamais rien vu !

Luc DURTAIN
(Dieux blancs, hommes jaunes)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

29. Le Grand Marché de Hanoi

Herbert Wild est le pseudonyme d'un ancien fonctionnaire indochinois qui a écrit plusieurs romans et nouvelles : « Dans les replis du Dragon », « Le conquérant », « Les chiens aboient », « Le colosse endormi », dont l'action se déroule au Tonkin ou au Yunnan.

Dans le passage suivant extrait de : « Le conquérant », l'auteur nous dépeint plutôt la foule qui se presse au marché que le marché lui-même.

Le pousse-pousse passa près du Grand Marché. Il était dix heures du matin. Les congaïs en vêtements teints au cunao empilaient dans des pousses leurs paniers de légumes, leurs volailles et se juchaient ensuite à deux sur l'échafaudage branlant. Les boys d'Européens, graves et dignes, pleins d'élégance, chaussettes d'azur ou jaune serin, venaient faire leur marché et danser l'anse du panier. Des Hindous, sujets français de Pondichéry ou de quelque autre ville française de l'Inde, gardiens de magasins ou d'entrepôts de marchandises, circulaient, grands, graves, yeux sombres, au milieu de cette foule annamite de petite taille, au-dessus de laquelle leurs hauts et larges turbans évasés se détachaient avec leurs teintes éclatantes sur la surface mouvante des turbans noirs ou blancs. Devant le marché, les pousses s'enchevêtraient, accrochaient leurs roues ou leurs essieux, remplissant la rue, au milieu des querelles des coolies-tireurs. Un bourdonnement assourdissant montait du marché, fondant en un son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

continu les marchandages et les disputes des vendeurs et des acheteurs. Un agent de police indigène, pincé dans son uniforme, chapeau conique adorné d'une pointe métallique, jambes enveloppées de bandes alpines en toile bleue et pieds nus, prenait un air important et faisait siffler sa badine avec autorité. De vieux Annamites maigres, barbiche blanche étroite, s'en allaient avec un petit poisson ou un morceau de viande de porc attaché au bout d'une fibre de bambou, en écartant le bras du corps comme s'ils emportaient un achat de volume considérable.

Le spectacle d'une cohue, par un beau soleil qui fait ressortir vivement les contrastes, est toujours pittoresque et amusant en Extrême-Orient, du moins pour celui qui s'intéresse à la vie journalière des peuples, car il trouve toujours à glaner une observation nouvelle.

Herbert WILD
(Le conquérant)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

30. Une nuit à Hanoi en 1883

Paul Bourde nous fait de l'unique hôtel de Hanoi en 1883 une description peu tentante et des nuits qu'il y passa un récit amusant et vivant ; toute sa bonne humeur n'est pas de trop devant un tel manque de confort et toutes les incommodités qui lui font regretter les lits secs et les nuits de France. Certainement, s'il lui était donné de voir les beaux hôtels de la ville, il se refuserait à reconnaître le pays témoin de ses fréquentes insomnies.

L'hôtel de Hanoï où nous sommes descendus est le premier de la ville, c'est aussi le dernier, car il est seul. Et voici ce que c'est qu'un hôtel au Tonkin, pour le moment.

Des cases en fer à cheval autour d'une cour ouverte sur une mare ; des cloisons en bambou, mal calfeutrées de torchis ; un toit en paillote. Entre le toit et les cloisons, un vide de cinquante centimètres fort agréable l'été, vous dit-on, pour l'air qu'il donne ; mais le voyageur qui débarque en février, avec des températures nocturnes de huit degrés, trouve qu'on pense à l'été bien tôt. Des portes faites par des charpentiers indigènes qui ne connaissent pas les joints à rainures et sont incapables de serrer exactement deux planches ; des fenêtres sans vitres, closes par des volets en bois plein. Si vous voulez avoir chaud, il faut les fermer, de sorte qu'il est impossible de voir clair et d'avoir chaud en même temps. Le sol est pavé de briques, le plus humide des pavages ; le Tonkin étant à demi aquatique, il en résulte que, pendant les saisons pluvieuses comme celle où nous entrons, la chambre est d'une moiteur constante. L'imprudent qui laisse négligemment traîner à terre une partie de sa toilette la retrouve le lendemain matin gonflée comme une éponge ; la moisissure couvre en un clin d'œil d'une abondante végétation bleuâtre les malles posées sur le carreau, et, quand vous vous étendez

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le soir sur votre paillasse, il vous semble que vous foulez une couche de champignons. Quelques précautions auraient raison de cet inconvénient, mais il faudrait les inventer ; et j'admire combien, dans les choses les plus simples, sont rares les hommes qui ne sont pas de simples copistes et tirent quelque chose de leur propre imagination. Sale pays ! répète-t-on en chœur en attendant,

Le locataire de ces chambres où s'ébattent tous les vents doit supporter des cohabitants qui ne payent aucune redevance. De petits lézards que l'on afflige du vilain nom de margouillats, vêtus de la tête à la queue d'une robe grise rayée de noir, souples et vifs, courent sur les murs. Ils justifient leur réputation d'ami de l'homme en donnant la chasse aux moustiques. Que ne sont-ils plus nombreux et les moustiques plus rares ! Légers comme un souffle et insaisissables comme un rêve, tournoyant sur leurs ailes diaphanes ou se balançant sur les filaments plus ténus que des fils d'araignée qui sont leurs pattes, ceux-ci vous harcèlent sans relâche de leurs suçoirs si bien aiguisés que la plus fine aiguille n'est qu'une poutre auprès. Ils fondent sur vous, sous vos regards aux endroits les plus apparents, sans s'émouvoir du geste que vous faites pour les écraser, en tortionnaires tout à leurs fonctions, qui savent bien qu'il y a des légions prêtes à les remplacer si on les tue. Vous êtes désarmé devant le nombre, à la merci de ces frêles créatures. La lutte est impossible, et, dans votre impuissance, humilié de l'irritation où ces éphémères vous jettent, vous crieriez volontiers comme Macbeth au spectre de Banco : « Approche sous la figure de l'ours velu de Russie, du rhinocéros cuirassé, ou du tigre d'Hyrcanie, prends toute autre forme que celle-ci, et mes nerfs impassibles ne trembleront pas. » Des moineaux encapuchonnés de roux comme ceux d'Europe et aussi effrontés qu'eux viennent aider les margouillats et prennent vos poutres pour perchoirs. Un autre saurien de plus grosse taille, affreux à voir avec la crête charnue qui lui court sur le dos, le jecko, gîte dans le fourré des paillotes en compagnie de rats innombrables, et de loin en loin quelque crapaud de la mare voisine s'en vient familièrement regarder dans votre chambre comment les Européens sont faits. Avec tant de créatures, pour la plupart desquelles la vie active ne commence qu'après le coucher du soleil, la nuit réparatrice, la douce reine des pavots, devient une sorcière de sabbat. Les moustiques bourdonnent sur un ton aigu, les margouillats s'appellent en glapissant, les jeckos jettent le cri qui leur a fait donner ce nom, les rats sifflent et font dans les boiseries un vacarme de tarrière enragée, des grenouilles au gosier de saxophone se mêlent au choeur des crapauds en aboyant avec la force d'un chien, des étalons hennissent, des cochons qu'un charcutier voisin égorge dans les ténèbres, protestent contre une mort prématurée, sur laquelle des bœufs à la voix grave semblent beugler une plainte, et le patient qui se retourne sur sa couche de champignons, souhaitant vainement le sommeil, se sent des envies de crier à son tour, pour regretter, sur le diapason ambiant, les lits secs et les nuits de France.

Paul BOURDE
(De Paris au Tonkin)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

31. Une maison annamite

Boissière a étudié les mœurs indigènes non seulement avec curiosité mais avec sympathie. Dans: « L'Indochine avec les Français » il montre pourquoi la France est la plus qualifiée pour remplir vis-à-vis de l'Indochine cette mission civilisatrice et éducatrice qu'elle a assumée.

Cette sympathie de Boissière pour le peuple indochinois se traduit même dans la description de la maison paisible et des calligraphies qui offrent de sages sentences aux regards des habitants et des visiteurs.

La maison est d'une très simple architecture, que le propriétaire soit pauvre ou aisé, qu'on ait employé les briques ou le torchis pour les murs et les cloisons. Elle est entourée d'un jardin potager. La charpente de la case est de bois ou de bambou. Une étroite varangue s'étend sur les quatre faces. La pièce principale se trouve au milieu de la maison ; sur les côtés sont de petites chambres à coucher, guère plus longues et plus larges que le lit de camp qui y est placé. Pas de plancher ; simplement la terre battue, le sol des cases étant surélevé de 0 m 25 à 0 m 40 au-dessus du sol du jardin. En arrière de la maison, on rencontre une petite cour, couverte d'une treille de bambou, où grimpent des haricots et des renoncules ; dans la cour, un bassin pour recueillir l'eau de pluie ; disposés çà et là, dans les coins, sur la margelle du bassin, des pots de faïence blanche et bleue, où sont plantés des arbres nains, où s'épanouissent des tournesols et des églantines. Autour de la maison croissent des plants de bétel, des aréquiers, et souvent aussi quelques pieds de tabac, des plantes potagères, des légumes et des salades.

L'ameublement n'est ni très riche, ni très compliqué ; dans les chambres à coucher on ne trouvera qu'un lit de camp, couvert d'une natte, avec la moustiquaire de coton ; dans la grande chambre, d'autres lits de camp ; des coffres de bois, renfermant les vêtements de la famille, sont dissimulés dans les coins sombres de ces cases sans fenêtres.

Au fond de la pièce, en face de la porte, entre deux colonnes de la charpente, s'élève l'autel des ancêtres : sur une étroite planche, à deux mètres du sol, on a dressé d'étroites tablettes, laquées rouge ou noir, portant en caractères dorés le nom des chers défunts ; et, devant ces tablettes, des chandeliers de cuivre ou d'étain, des brûle-parfums où se consument des bâtonnets odoriférants, des lingots et des monnaies en papier doré et argenté. Aux colonnes de charpente, aux cloisons, sont collées de longues bandes de papier, où des calligraphes peignirent de sages sentences, maximes morales, souhaits de longévité, de fortune et de sagesse, toujours placés, comme un permanent exemple, sous les yeux des habitants de la maison.

J. Boissière
(*L'Indochine avec les Français*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

32. Les métiers au village

C'est encore à Pierre Pasquier que nous aurons recours pour nous initier aux métiers qui s'exercent dans le village, à cause de sa profonde connaissance de la vie indigène et de son habileté à la traduire en phrases harmonieuses et évocatrices.

Dans ces villages particuliers, on rencontre des familles qui constituent de véritables castes où l'on s'adonne, de génération en génération, à la même industrie, avec les mêmes procédés primitifs. Calmes villages des tisseurs de soie où, dans la pénombre de la case se devine la vie douce et murmurante des métiers étroits où se construit la trame de ces étoffes souples et soyeuses que les teinturiers coloreront avec les produits du sol. Des artisans habiles jouent, au milieu de l'entrelacs des fils, tous les thèmes des fleurs décoratives, des caractères archaïques et des enroulements harmonieux du dragon moiré.

Patiemment, pendant toute leur existence, d'autres feront miroiter les couleurs du prisme sur les panneaux de bois de teck en y dessinant de très délicates scènes au moyen de morceaux de nacre finement découpés et incrustés.

Les villages où se fabrique le papier vivent d'une vie plus active. Dans les petits bassins où se dépose la pâte fluide faite avec l'écorce de l'arbre à papier, les indigènes trempent les légères claies de bambou qui retiennent la couche très mince de la précieuse substance. Peu à peu et en renouvelant cette opération naïve, la feuille prend consistance, on l'étend et le soleil la sèche. Elle ira ensuite entre les doigts des lettrés recevoir le caractère qui la rendra sacrée.

Les potiers rappellent les nôtres et cette industrie qu'on a dit être la première de toutes, a gardé dans tous les pays son caractère primitif. Elle tient de si près à la terre et la transformation apportée à la matière par la main de l'homme, loin de lui enlever sa simplicité et sa grandeur, a su lui révéler la grâce.

Pierre PASQUIER
(L'Annam d'autrefois)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

33. L'armée des coolies

C'est une vision fantastique que Paul Bonnetain a eue alors qu'il suivait les armées de la conquête en qualité de correspondant de guerre du Figaro. Une vision inoubliable et effrayante qu'il traduit toute chaude pour ainsi dire, en termes impressionnants. Il la ressuscite pour nous, presque aussi réelle et, comme à lui, « l'envie prend de demander grâce ».

L'inoubliable armée ! Hâves, jaunes, efflanqués, loqueteux, les jambes et les pieds nus, empestant la sueur, haletants et démoniaques, les mercenaires descendent devant nous, deux par deux, incessamment. Sur les épaules de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chaque couple, un bambou repose, moins jaune que la chair sur laquelle il s'appuie. Au milieu, suspendu par un ingénieux amarrage de cordes et de lianes, une caisse, ou un tonneau, ou une cantine, ballottent, avec des à-coups secs pour les arrêts et les descentes, et de régulières amplitudes de pendules dans les marches en terrain plat.

Il y a des centaines et des centaines de centaines de ces couples, tous lamentablement pareils, hideusement semblables. Coolies portant les bagages de chaque bataillon, coolies des ambulances portant les funèbres couches de toile qui, demain, charrieront nos blessés, coolies portant les munitions. Des soldats de l'arrière-garde les escortent, aussi fatigués qu'eux et pliés par le sac, essoufflés de leur rôle de chiens de berger, égosillés de crier depuis l'aube : Maulen ! Maulen ! (Vite ! Plus vite !) à ce troupeau de brutes, bêtes de somme volontaires. Et ce n'est pas fini : notre brigade, comme l'autre, traîne trois mille de ces hommes derrière elle. Leur fleuve sale roule toujours. Quand la nuit tombera, voilant les rizières, il y en aura encore qui marcheront, fantômes effrayants, à la lune, résurrection d'âges morts. Ceux-là, les derniers, font dix kilomètres seulement en tout un jour, mais plus lassés, soufflent davantage à l'époumonnement de la course dernière qui les réunit au gros de leur armée.

Ils passent, ils passent toujours, affolante cohue. Au tournant du pont, sur la descente, ils hésitent tous à la même place, moutons idiots, et pour une seconde immobilisés, profilent sur le ciel doré par le couchant la même silhouette.

— Maulen ! Maulen ! (1).

Le torrent se rue plus fort, sans jamais une chute, un accroc au fardeau. Quand une épaule se meurtrit sous le poids du bambou, le bambou passe sur l'autre, mais l'infernale marche ne s'arrête pas pour cela. La barre de bois tourne et glisse, aidée par le tortillement que l'homme courbé donne à son épine dorsale. Un moment, la perche ne repose plus que sur le cou, et c'est horrible à voir comme les disloquants exercices des hercules de foire, mais les deux misérables dont le fardeau est la chaîne commune renouvelée du bagne, accentuent, ensemble, leur légère conversion du torse, en sens contraire, et symétrique. Le bambou glisse, avance, se retrouve sur l'autre épaule et la course s'accélère encore, furieuse.

Et les coolies succèdent aux coolies, avec un piétinement croissant de bêtes rentrant à l'étable, poursuivies par un orage. On s'étonne que le pont résiste. Des coolies, toujours des coolies. Ainsi des bisons qui émigrent, ainsi des sauterelles qui voyagent. La procession fantastique des squelettes de bronze se poursuit, obsédante, sans trêve ni fin.

A présent, ce sont les coolies du grand convoi, le convoi du service administratif, la foule innombrable et sauvage des esclaves promenant la farine, le biscuit, l'eau-de-vie, le vin de l'armée. Les caisses suivent les caisses, les tonneaux les tonneaux avec une monotonie infernale. Et tous ces

(1) Plus vite ! Plus vite !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hideux fantômes, tous, ont au bras un brassard, un chiffre, une marque distinctive. Et ils se suivent en classements réglés, sans un empiètement, déroulant la numération arithmétiquement logique de leurs matricules, avec une régularité et un ordre effroyables. L'envie prend de demander grâce.

Paul BONNETAIN
(Au Tonkin)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

34. Le lancement de la barque

Emile Nolly (capitaine Détanger 1880-1914) servit en Indochine, au Cap Saint-Jacques et au Tonkin. Il fut tué à l'ennemi en 1914. Il écrivit deux romans indochinois : « Hien le maboul » et « La barque annamite ». Ce dernier ouvrage, dont nous extrayons la page suivante, a obtenu, en 1915, le Grand Prix de littérature de l'Académie française et il dépeint avec exactitude et pittoresque la vie du menu peuple d'Annam.

Le sampan dressait sur son lit de fascines, sa coque lisse et peinte en brun. Il était enfin terminé : Duong et Tao avaient donné aux planches leur dernier coup de rabot, forcé avec un poinçon et un maillet de la bourre de coco dans les joints, calfaté cette étoupe avec de la résine et de la laque ; ils avaient décoré la proue d'yeux écarlates, conformément à l'usage immémorial, et tracé sur les montants du rouf des filets et des dragons orangés.

Tout le village assistait au lancement. Des jeunes gens s'étaient offerts pour aider à cette opération délicate : le torse nu, les pantalons retroussés jusqu'aux genoux, ils se tenaient rangés sur deux files, à bâbord et à tribord, attendant un signal pour soulever la barque et la traîner sur le sable. Il était trois heures de l'après-midi...

Cependant Hoc et Tao déblayaient avec des pioches la plage encombrée de branchages, de copeaux et d'étoupe. Le vent faisait claquer joyeusement une petite oriflamme écarlate attachée à la pomme du mât et onduler les papiers dorés collés sur la charpente du rouf.

La voix de Duong s'éleva :

— Sommes-nous prêts, mes fils ?

Un grand silence se fit ; les jeunes gens se serrèrent contre le bordage et l'un d'entre eux répondit :

— Nous sommes prêts, vieux père.

— Allez !

— Han !

Les étais tombèrent : poitrines contre dos, le cou raidi, meurtrissant leurs épaules contre le bois rugueux, les muscles tendus, les manœuvres improvisés poussaient d'un effort unanime en hurlant de tous leurs poumons. Le sampan frémit dans toutes les coutures de sa carcasse, oscilla lourdement,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comme bercé déjà par la houle. Neua bondit, leva ses grands bras décharnés et cria :

— Du courage, enfants ! du courage !

Des fascines broyées craquèrent, la quille mordit le gravier qui geignait, et la barque descendit lentement, creusant un sillon dans les galets, vers l'écume chuchotante.

— Arrêtez !

Le ressac avait déjà touché l'étrave : l'équipe haletante s'immobilisa. Hoc et Tao enjambèrent le bordage ; ils ajustèrent les rames sur leurs tolets et demeurèrent debout à leurs postes de batelier, l'un sur le tillac d'avant et l'autre sur le tillac d'arrière. Thi-Teu alluma une baguette d'encens, la piqua dans le sable devant la niche qui servait de pagode aux génies des Eaux et de la Forêt.

— Allez !

— Han !

Les jambes nues entrèrent dans l'écume, la voluté d'une lame s'écrasa contre l'étrave et le sampan flotta dans l'eau transparente, aux cris des jeunes gens, au bruit des pétards, au son des tambours frappés à tour de bras par les gamins. Il flottait, élancé et svelte comme un cygne, balancé par le ressac, soulevant sa pointe et redressant sa poupe : les rames trouèrent le dos d'une vague, Hoc posa le pied sur la barre du gouvernail, dont les gonds grincèrent et la barque s'élança vers le large, vers l'Ouest.

— Regardez-la voler sur les lames ! criait le vieux Duong, exultant ; regardez comme elle attaque les vagues par le travers, comme elle écrête le flot et comme elle se couche au creux de la houle pour conserver son aplomb. En vérité, c'est la meilleure embarcation qui soit sortie de mes mains... Voyez, voyez ! ils ont hissé la voile et les voici qui fuient devant la brise. La belle barque !

Le sampan filait vers l'île aux Cerfs, inclinant sur tribord son bordage elliptique et la fenêtre carrée de son rouf ; entre les nervures de bambou, la toile rouge de la voile se gonflait en claquant comme un drapeau, et les acclamations du village assemblé sur la plage étroite donnaient la réplique aux saluts de Hoc et de Tao.

Emile NOLLY
(La barque annamite)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

35. La vie à bord du sampan

Yvonne Schultz, après nous avoir décrit la baie d'Along et le labyrinthe de ses rues liquides, nous initie à la vie quotidienne des sampaniers. Vie calme où les jours se suivent et se ressemblent, occupés aux menus travaux. Ils suffisent à remplir la vie d'une femme et tandis que les hommes pêchent, Lien, qui a quitté la boutique de son oncle pour le sampan de son mari, a grande besogne chaque jour.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vie active des sampaniers. Toujours les muscles tendus comme des amarres et les doigts en travail ! En plus de la pêche, c'est l'écopage du bateau avec deux coques de limules liées par des nœuds de jonc ; le calfatage des joints est minutieusement fait avec de la résine ou de l'écorce d'arbre, en guise d'étoupe trop chère. Enfin, ils peignent mutuellement leurs longs cheveux, car beaucoup de pêcheurs portent encore le chignon et Tho est fier du sien.

Lien, seule femme à bord, a grande besogne chaque jour.

Certes un sampan est un bien petit domaine pour une ménagère mais la cuisson du riz est longue et difficile. Lien y excelle. Dès le matin, accroupie entre les deux roufs, dans un espace grand comme une palme où tiennent le fourneau, la jarre d'eau douce et des caisses, Lien accroupie, active son feu avec un éventail. On ne dira pas d'elle, comme de la plupart des jeunes mariées sans expérience, qu'en dépit d'une bonne marmite, la moitié du riz est crue et l'autre brûlée. Il faut aussi rôtir des espèces d'anchois entre deux lattes de bois de bô, faire sécher sur le toit des roufs des poissons plats et blancs qui, de loin, ont l'air d'un vol de mouettes posées.

On lui apprend à fabriquer de la lignette et de fines cordes de soie pour certaines lignes et, comme elle fait tout habilement, le vieux Tho (1) déclare avec attendrissement « qu'elle a la main fleurie ».

Lien aux jolis doigts, jadis de pourpre et toujours un peu dorés par les papiers votifs (2), a maintenant les ongles bruns, car elle coupe souvent en morceaux une espèce de grosse citrouille rosâtre qui sert à teindre les filets en marron. Point lui soucie. A bord, tout l'intéresse. Cette existence maritime et aventureuse lui plaît.

Y. SCHULTZ

(Le sampanier de la baie d'Along)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

36. Le camp des lettrés

Jean Marquet, né en 1883, a vécu en Indochine où il fut fonctionnaire dans l'administration des Douanes. Il obtint le grand prix de littérature et le prix Corrard avec son roman de mœurs annamites : « De la rizière à la montagne ». Il écrivit par la suite : « Du village à la cité », « Lettres de guerre d'un Annamite », « La jaune et le blanc ». Les livres de Jean Marquet abondent en observations pleines de finesse et d'exactitude, en descriptions vivantes et colorées : en notations psychologiques pénétrantes, ainsi qu'il apparaît dans cette évocation des transes d'un candidat qui passe du découragement à l'espoir.

Enfin, après des mois et des mois de labeur, au jour fixé, il arriva à Namdinh et se présenta à l'unique porte de l'immense camp des lettrés. Un se-

(1) Le vieux Tho est le beau-père de Lien.

(2) Avant son mariage, Lien habitait chez son oncle, fabricant d'objets votifs, et l'aidait dans son négoce.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

crétaire prit son nom et lui dit de revenir à minuit, heure de l'ouverture du camp.

Il revint et reçut un numéro d'ordre : « Nguyên-van-Minh, de Phu-my, Hà-dông, trentième place de droite de la division gauche supérieure », et, muni des quatre objets précieux : encre, papier, pinceau, encrier, il franchit la formidable enceinte.

Au jour, il connut enfin l'étendue redoutable du camp, redoutable par le nombre des concurrents et la vigilance des censeurs.

A peine abrités du soleil par de minces nattes, écrasés sur leurs feuillets de papier, des milliers d'êtres humains : vieillards, hommes mûrs, adolescents même, s'acharnaient à résoudre les premières épreuves.

Ils étaient parqués en quatre rectangles entourés de palissades de bambous. Au milieu, juchés dans le mirador, ou circulant dans les allées des quatre enclos, ou bien courant à l'extérieur du camp, veillaient une multitude de satellites.

Dans la ville du « Sud Juste » (Nam-dinh), une foule de parents et d'amis étaient venus accompagner quelqu'un des leurs en ces jours de rudes combats. Mais lui, Minh, se trouvait tout seul, perdu dans la mer des indifférents et des ennemis. Peut-être, pourtant, au fond d'une case enclose de sassafras, à la porte ombragée par un grenadier, une femme pensait-elle à lui... ?

Enfin, après vingt jours de peines et d'anxiété, la journée tant attendue arriva.

En trois épreuves, Minh avait heureusement franchi les étapes de la voie du succès. Il avait composé en poésie et en prose sur les quatre classiques et les cinq canoniques, disserté sur les maximes tirées des vieux moralistes, évité soigneusement de tracer des caractères prohibés.

L'espérance, certes, couvait en lui. Néanmoins, un grand découragement le prenait lorsqu'il portait les yeux sur la foule des concurrents.

Le jour de la proclamation des lauréats fut une journée d'hiver radieuse où le soleil laissa tomber sur la terre de chauds rayons. La lumière, pareille à une poudre impalpable, argentait les feuilles luisantes des arbres, glissait au sol pour rebondir jusqu'au ciel en gerbes éblouissantes, répandant ainsi dans l'âme d'un peuple d'étudiants un peu de joyeuse clarté.

Jean MARQUET
(*Du village à la cité*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

37. La digue menacée

Et voici le même auteur, nous exposant les inquiétudes causées par la menace de l'inondation et les travaux que la réfection de la digue entraîne pour les villageois riverains qui se relayent pour parer au danger et éviter le désastre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tout à coup, le bruit sourd d'un tam-tam violemment heurté retentit du côté de Thuong-cat.

Qu'est-ce donc ? La digue se serait-elle rompue ? Après tant de malheurs causés par le choléra, allait-on encore subir l'atroce ravage d'une inondation ?

Hélas ! il n'y a plus de doute : les coups de tambour redoublent, et un cavalier arrive au galop, annoncer que le Grand Fleuve (1) menace de briser la digue de Thuong-cat. Déjà les terres laissent suinter l'eau ; il n'y a pas de temps à perdre.

Le crieur public, sur l'ordre du maire, parcourut alors le village ; à chaque ruelle, à chaque carrefour, après plusieurs « tac, tac » de son bambou creux, il se mit à crier, de sa voix éraillée de vieux buveur d'alcool : « Oh ! que les Grands Vieillards, les Notables majeurs et mineurs, les Dignitaires et Brevetés se rendent sur-le-champ à la maison commune afin de répartir entre tous le travail de réparation de la digue ! Demain, à la première heure, tous les corvéables de tous les quartiers, munis de pioches et de pelles, devront aller travailler à la digue de Thuong-cat ! »

Tac, tac ... tac.

***

Depuis six jours et six nuits, ils sont là un millier d'êtres bronzés par la pluie et le soleil du pays d'Annam. Une moitié des coolies répare la digue, tandis que l'autre se repose dans des pagodes et des cahutes en branchages. Deux fois par jour ont lieu des distributions de riz. De distance en distance, l'on a disposé des jarres d'eau de thé où les travailleurs puisent avec des noix de coco, pour calmer la soif qui les étreint.

Depuis six jours et six nuits, ils peinent sur cette digue maudite : les hommes bêchant l'argile des rizières, les femmes et les enfants la portant aux endroits désignés. Nguyên et quelques autres sont chargés de planter à grands coups de massue des pieux d'une toise dans le corps même de la digue. Reliés par un clayonnage en bambous mâles, ils formeront une armature inébranlable.

Et en effet, peu à peu, les suintements d'eau rougeâtre cessent, puis s'arrêtent : le danger est écarté. Le sous-préfet, embouchant son porte-voix, annonce alors que les coolies des villages éloignés peuvent rentrer chez eux. La fissure étant obstruée, les habitants du bord du fleuve suffiront désormais pour surveiller et prévenir les dommages de moindre importance.

Nguyên sa pelle sur l'épaule, rentre chez lui avec ses camarades. Ils sont heureux d'avoir échappé au terrible danger, et, le long du sentier, chantent des couplets grivois qui font fuser les rires des filles.

Jean MARQUET
(De la rizière à la montagne)

(1) Le Fleuve Rouge.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

38. La digue, œuvre du paysan

Pierre Gourou évoque à nos yeux la construction de la digue par les paysans tonkinois et la fourmilière humaine qui s'agite autour d'elle. C'est un immense travail collectif, entrepris et mené à bien avec un outillage rudimentaire.

En somme, les digues ont toujours donné beaucoup d'inquiétude au paysan tant pour la menace qu'elles font peser sur lui que par le travail qu'elles lui donnent. Il suffit de suivre le Fleuve Rouge en temps de forte crue pour sentir avec beaucoup d'acuité le terrible danger qui pèse sur les campagnes environnantes. La coupe du Delta met en évidence cette situation : le fleuve coule bien souvent six mètres plus haut que les rizières voisines. Autrefois, les travaux des digues étant gratuits, on réquisitionnait chaque hiver la population pour les réaliser. Ils sont payés aujourd'hui, et les paysans apprennent avec joie la nouvelle que l'on va entreprendre de grands travaux ; ils y gagnent quelques sous par jour, qui sont pour eux une précieuse rentrée d'argent liquide. Spectacle évocateur que celui d'un chantier de digues ; il rappelle ces immenses travaux collectifs que l'on n'a pu mener à bien que grâce à une main-d'œuvre abondante et très bon marché, sinon gratuite : pyramides d'Egypte, temples d'Angkor. Une fourmilière humaine s'agite autour de la digue : les uns extraient à la bêche des mottes de terre, que des femmes transportent sur des paniers pendus au fléau d'épaule ; mais, quand la compacité de l'argile permet de découper celle-ci en gros cubes, ce sont des hommes qui les portent, en les posant directement sur leur épaule ; enfin des ouvriers mettent en place les mottes ; la digue est construite de blocs de terre juxtaposés et non d'une masse de terre menue ; on peut voir parfois cinq ou six mille personnes occupées de la sorte.

Quand la crue devient menaçante, les digues font l'objet de l'attention constante de tous ; si l'eau arrive à se frayer passage et sort à gros bouillons, on cherche à déceler l'origine du mal, qui est souvent une termitière installée dans la digue et dont les tunnels ont permis le cheminement des eaux ; si la digue menace de céder ou si elle est en danger d'être submergée, c'est une mobilisation de tous les éléments disponibles des environs ; à l'appel des autorités, les paysans accourent, encadrés par les ly-truong et les chefs de canton. Tous s'affairent à établir sur le bord de la digue une diguette supplémentaire, qui s'opposera à la submersion de l'ouvrage ; on travaille souvent sous une pluie battante ; dans la nuit, à la lumière des lampes à acétylène, car il faut se hâter. Les mandarins sont là et le tông-dôc, chef annamite de la province, le résident de France viennent dans les cas graves et passent leur nuit à veiller à la rapide exécution des travaux. Dans ces cas d'urgent besoin, les ouvriers ne sont pas payés, ils fournissent une véritable corvée, et bien souvent il faut aller les chercher assez loin des points menacés car il arrive que les villages voisins de ceux-ci n'aient pas de disponibilité de main-d'œuvre. Mais les autorités trouvent toujours un crédit disponible pour distribuer aux travailleurs du riz, de la viande, de l'alcool et stimuler ainsi l'ardeur de ces recrues hâtivement mobilisées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est donc le paysan qui, par un travail acharné, a constitué ses propres défenses ; les digues du Delta sont à lui ; il les a pétries de ses propres mains : l'expression n'est pas trop forte quand on sait avec quel outillage rudimentaire ces immenses travaux ont été accomplis.

Pierre GOUROU
(Les paysans du Delta tonkinois)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

39. La moisson

Tran-van-Tung, dans un style poétique, nous expose rêves et souvenirs dans son livre : « Rêves d'un campagnard annamite ». La moisson se traduit pour lui par une impression de joie intense et rayonnante. Tout est heureux dans ces lignes, moissonneurs et moissonneuses qui chantent, cigales dans les buissons, et la plaine même, ruisselante de soleil.

Allons aux champs ! Allons aux champs voir le riz mûr.
Allons aux champs ! Allons regarder les paysans travailler.
Allons aux champs écouter les chansons des glaneuses...

Grouillement d'hommes dans les rizières frissonnantes d'or. Les chapeaux de latanier tracent des cercles rayonnants qui nimbent la sainte moisson. Les moineaux, par milliers, pépient au-dessus de cette mer jaune en signe de joie. L'herbe humide dépose sur nos pieds des perles d'eau palpitantes de multiples couleurs. Des vaches rousses, sur le versant d'une colline, broutent l'herbe verte.

Nous longions les diguettes des rizières. Les sauterelles, se sentant menacées, voltigeaient, légères, les ailes transparentes.

Les moissonneurs, les moissonneuses, de l'eau jusqu'aux genoux, coupaient les beaux épis, courbés sous le poids des rayons. Le soleil, à leurs pieds, escaladait solennellement le zénith.

Ils chantaient. Les cigales dans les buissons chantaient. Les merles sur les mamelons chantaient aussi. Joie dans les cœurs. Joie dans les chansons. Joie dans l'atmosphère. La plaine s'enivrait de joie. Les êtres se grisaient de joie. La joie s'accrochait aux rayons d'or, montait au ciel, atteignait l'astre, se fondait, tombait en une vaste coulée sur la terre joyeuse.

Les cigales invisibles crissaient. Le soleil montait, regardait, émerveillé, ces buissons, ces plantes chantantes. Nous levions les yeux ; les feuilles molles et mouvantes modulaient longuement une chanson monotone. La brise bruissante lavait notre visage avec la clarté chaude du clair soleil.

Dans les champs coupés, les glaneuses, nombreuses et consciencieuses comme des fourmis, ramassaient les épis oubliés ou foulés. Les sangsues, dans l'eau trouble, dessinaient des taches noires autour de leurs jambes nues. Les jeunes filles agiles couraient, patientes. A leur approche, des aigrettes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blanches voletaient. Les larges ailes dessinaient des ombres sombres dans l'eau boueuse. Le ciel était bleu. Les cigognes, blanches. La moisson, dorée. Le soleil brûlait. Tête nue, pieds nus, nous regagnions le hameau. Le vent chassait les feuilles. La chaleur chauffait nos pas.

TRAN-VAN-TUNG
(*Rêve d'un campagnard annamite*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

40. Chansons paysannes

S. E. Pham-Quynh, lettré annamite, ministre de l'éducation nationale du gouvernement annamite, dirigea la revue : « Nam-Phong ». Il fut l'un des premiers écrivains annamites de langue française. Au cours de l'exposition de 1922, il prononça à Paris plusieurs conférences sur l'Annam qui furent réunies en volume sous le titre : « Quelques conférences à Paris ». Il publia ensuite : « Essais franco-annamites » et : « Nouveaux essais franco-annamites » dans lesquels il aborde les sujets les plus divers : philosophie et morale, éducation, littérature... et en particulier la question des rapports culturels franco-annamites. Ces essais décèlent une pensée vigoureuse et logique ; ils sont écrits dans une langue élégante et précise.

Nous devons, en outre, à S. E. Pham-Quynh, une intéressante brochure : « Le paysan tonkinois à travers le parler populaire » dans laquelle l'auteur nous donne un aperçu savoureux de cette riche littérature produite par le peuple, composée de dictons, de proverbes, de sentences, de locutions et d'expressions qui font allusion aux faits du passé et surtout de chansons, « de ces belles et douces chansons qui s'élèvent les nuits d'été du fond des paillotes ou de l'immensité des rizières et des étangs et semblent se répercuter dans l'espace jusqu'à la cime frisonnante des bambous ». Elles sont pleines de charme, ces chansons, et d'une poésie simple et familière. Elles accompagnent plaisirs et travaux et rythment la vie du paysan tonkinois.

(Le paysan tonkinois)... qui, de l'aube au soir, sous le soleil comme sous le crachin, laboure ou repique dans la boue des rizières. Vie harassante, vie pénible, dont il ne se plaint pas, mais dont il voudrait que les autres se rendent compte quand ils profitent du fruit de son labeur :

O quiconque tient dans sa main un bol plein de riz,
Je voudrais qu'il sache ce qu'un de ces grains tendres et odorants m'a coûté de peines et d'efforts.

Cette vie est aussi pleine d'aléas : la sécheresse, l'inondation, le typhon, les insectes, une pluie trop abondante ou trop rare, autant de soucis, avec

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la perspective de voir un jour tous ses efforts réduits à néant. Mais il ne se décourage pas :

Je prie le Ciel de nous donner la pluie et le soleil à temps.
Ici je herse à sec, et là, je laboure à l'eau.
Je ne ménage ni mon temps, ni ma peine.
Une nappe d'argent couvre aujourd'hui la rizière, mais des épis d'or la remplaceront un jour,
Je prie quiconque de ne pas laisser la rizière en friche,
Chaque pouce de terre, c'est un pouce d'or.

On sent dans ces paroles l'amour profond qui attache le paysan tonkinois à sa rizière, malgré les fatigues et les soucis qu'elle lui donne :

Quand je laboure ma rizière à midi,
Des gouttes de sueur tombent de mon front comme une pluie sur le sillon ;

Il sait que dans ce pays, c'est la rizière qui seule donne la richesse :

Allons, mes amis, labourer et repiquer,
Nous nous donnons de la peine aujourd'hui mais nous serons riches plus tard.
Dans la rizière haute et dans la rizière basse,
Le mari herse, la femme repique, le buffle laboure.

Le mari, la femme, le buffle, voilà les trois éléments de la prospérité paysanne. Si tous les trois travaillent — et ils travaillent avec ardeur — on peut être presque sûr de la récolte prochaine. Presque seulement, car il y a toujours un élément imprévu, qui joue ici un grand rôle et qui au dernier moment peut anéantir tout cet effort. Ce hasard prend toutes les formes et tient continuellement en haleine le pauvre cultivateur :

Il y a des gens qui vont repiquer pour un salaire
Moi, en repiquant, j'ai une foule de soucis :
Je fais attention au ciel, à l'eau, aux nuages,
A la pluie, au vent, au jour, à la nuit,
A mes jambes pour voir si elles sont solides ;
Et mon cœur n'est tranquille que quand tout est calme dans le ciel et sur la mer.

Et toute l'année, sauf le premier mois qui suit le Têt, l'homme et la terre travaillent sans repos. En dehors des deux récoltes de riz, il y a le maïs, les patates, les haricots :

Le premier mois est le mois où l'on se délasse.
Le deuxième mois, on cultive les haricots, les patates, les aubergines.
Au troisième mois, les haricots sont déjà mûrs,
Nous allons les couper, les rentrer à la maison et les faire sécher.
Au quatrième mois, on va acheter des bufffes et des bœufs,
Et on prépare la récolte du cinquième mois.
Le matin, on plonge le paddy dans l'eau ;
Quand les grains poussent, on les en retire,
On les transporte dans la rizière pour les semer.
Quand ils deviennent des ma, on les enlève et les rentre à la maison.
On prélève une somme d'argent pour louer des repiqueuses.
Après avoir repiqué, on se repose quelque temps.
On prépare la rizière pour qu'elle soit nette de toute herbe et de toute ivraie.
Il faut que l'eau qu'elle contient baisse jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un ou deux dixièmes.
Pour irriguer, on se sert d'un seau unique pour les rizières basses,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et de deux seaux pour les rizières hautes.
On attend le moment où les épis se forment déjà dans leurs gaines
Pour payer les ouvriers qui travaillent avec nous,
On n'a plus alors qu'à attendre le dixième mois.
Munis de faucilles, nous irons moissonner dans nos champs ;
Nous rentrerons le paddy à la maison.
On le fera sécher, on l'éventera pour qu'il soit propre et voilà la récolte terminée.

Cette chanson résume le calendrier agricole de l'année. Elle donne l'emploi du temps du paysan depuis le premier mois jusqu'au dernier. Mais s celui-ci travaille toute l'année, il ne manque pas aussi d'occasions de s'amuser ; quand elles se présentent, il s'y donne à cœur joie.

PHAM-QUYNH
(Le paysan tonkinois à travers le parler populaire)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

41. La chanson populaire

Nguyên-van-Tô, secrétaire administratif de l'Ecole française d'Extrême-Orient, président de la Société d'enseignement mutuel au Tonkin, est l'un des fondateurs de l'Association pour la diffusion du quoc-ngu et de l'Institut indochinois pour l'Etude de l'Homme. Il a collaboré au « Courrier d'Haiphong », à « L'Avenir du Tonkin » et à plusieurs journaux annamites. Il a donné en annamite, depuis 1941, *une série d'études d'histoire d'Annam à la revue « Tri-tân ».*

D'aucuns estiment que la poésie littéraire et la poésie populaire sont deux et qu'on se trompe en appliquant à celle-ci les mêmes règles de critique qu'à celle-là.

Une œuvre littéraire sort, à un moment, absolument finie des mains d'un auteur déterminé. Le texte pourra s'en perdre ou se détériorer ; il sera possible, à un moment où à l'autre, de le retrouver ou de le rétablir. Une chanson populaire, une vraie, ne se produit pas ainsi. Elle aussi, sans doute, a un auteur. Mais qui est cet auteur ? C'est là qu'il faut distinguer.

Beaucoup de chansons, le plus grand nombre, sont également l'œuvre d'un poète unique ; mais d'autres, les plus anciennes et non les moins belles, ont été composées par collaboration dans l'enthousiasme d'une fête communale, sinon pour soutenir la marche ou rythmer les efforts d'un groupe d'individus attachés à un même travail. L'auteur collectif, en ce cas, c'est le peuple.

Or, de quelle façon procède le peuple quand il compose ?

Si tel sentiment, telle situation ont déjà trouvé leur expression adéquate dans un ou plusieurs vers, une ou plusieurs strophes d'une chanson antérieure, il n'hésite point à les prendre pour rendre ce sentiment ou cette situation dans la chanson nouvelle qu'il est en train de créer. Est-ce que ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont là des interpolations ? Nullement, puisque ces vers « tout faits » font partie intégrante du sujet. Comment dès lors reconnaître la chanson, dans laquelle ils parurent pour la première fois ? Par des mots, par des expressions qui, dans les autres, trahissent une origine plus récente : sans doute, si l'on était toujours assuré que ces expressions et ces mots n'y eussent eux-mêmes été introduits plus tard encore. Car la tradition orale, en transmettant tout, transforme tout.

La chanson, ainsi composée par collaboration, ne se fixe point du premier coup. Les premiers auditeurs l'ont retenue en gros. Chaque nouveau chanteur, selon sa fantaisie, selon son esprit créateur, en pourra varier les détails. Un jour peut-être l'un d'eux, véritable poète, en fera-t-il un chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre, aurons-nous la chance qu'une mémoire fidèle l'ait justement saisi et nous le conserve intact ? Ce serait le texte idéal, mais non pas le texte original.

La composition collective, sous la conduite d'un chef du chœur, a été attestée de nos jours chez les primitifs et même chez les paysans de France comme chez les paysans d'Annam. Elle explique l'anonymat. Car enfin, si l'on persiste à vouloir que la chanson populaire soit l'œuvre nettement distincte et achevée d'un poète déterminé, n'est-il pas surprenant, vraiment, que de tant de chansons recueillies jusqu'ici, qui sont incontestablement les chefs-d'œuvre de la poésie annamite ancienne, pas un seul auteur ne soit connu, alors qu'un assez grand nombre d'autres écrivains, insignifiants, nous ont laissé leurs noms ? Et n'est-il pas surprenant aussi que le même fait ait pu se produire non seulement dans les pays annamites, mais en France, en Angleterre, en Italie, en Russie, et partout ? Car dans tous les pays, il y a des chansons populaires, et partout elles sont anonymes. Je me trompe. Il y a eu, en Europe, à la fin du moyen âge, au XVI^e siècle, comme au Tonkin, à l'heure actuelle, des chansons dont les auteurs se sont nommés : mais qu'on les compare aux autres et qu'on nous dise, en vérité, si elles leur ressemblent : oui, comme le clinquant à l'or pur.

NGUYÊN-VAN-TO

(Bulletin de la Société d'enseignement Mutuel du Tonkin, t. XV, 1935, p. 34-35*)*

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

42. Ly-dong-Than

Albert Puyoo, marquis de Pouvourville (en littérature, Mat-Gioi) né à Nancy en 1862, mort récemment, fit campagne au Tonkin contre les pirates, de 1890 à 1894, comme officier, inspecteur de la garde indigène. Rentré en France en 1894, il ne cessa de s'occuper de l'Indochine et publia une trentaine de volumes, romans, contes et nouvelles, sonnets, ouvrages de politique coloniale, récits de voyage, ouvrages d'esthétique et de philosophie asiatiques. Les plus célèbres sont : « Rimes d'Asie », recueil de sonnets ; « L'Annam sanglant », « Le maître des sentences », « La Greffe », romans ; « Le cinquième bonheur »,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« L'heure silencieuse », « Le mal d'argent », recueils de contes et de nouvelles ; enfin : « Le Tonkin actuel », « La politique indochinoise », « L'art indochinois », « La Chine des lettrés », « L'empire du milieu », « Ce qui meurt et ce qui demeure » etc...

Ses descriptions sont colorées et vivantes et Alfred Droin a vanté la puissante originalité de « l'Annam sanglant », son chef-d'œuvre. Nous extrayons de « Rimes d'Asie » le sonnet suivant, remarquable par la perfection de la forme et par la puissance d'évocation.

(*Pour Maurice Barrès*)

Pacifique chercheur des plus subtils problèmes,
Ly-Dong-Than est assis au seuil de sa maison,
Dans les senteurs de l'air, parmi les chrysanthèmes,
Qu'à son toit le soleil pend en toute saison.

Son esprit ne connaît, des négateurs extrêmes,
Ni l'orgueilleux plaisir, ni le mortel poison,
Le Livre où Laotseu parle de la raison
Lui tient lieu de vertu, de règle et de systèmes.

Il aime seulement son jardin parfumé

Où le cache aux regards un rideau de platanes.
Il connaît le silence ; il sait que les arcanes
Veulent la solitude ; et quand il a fumé,

Fier d'être sans désirs, heureux d'être sans gloire,
Sa main à l'ongle long, du geste accoutumé,
Prend la tasse de jade, ou le pinceau d'ivoire.

A. de POUVOURVILLE
(*Rimes d'Asie*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

43. Demeures dans la clairière

Quelle simplicité dans ces demeures ! Et quelle paix se dégage de leur description ! On devine la vie calme de leurs habitants, dégagée de toutes nos obligations. Ils ignorent nos exigences et nos besoins et les seuls articles de l'industrie d'Europe qui arrivent jusqu'à eux sont de simples objets domestiques, bien rares...

Bien loin du cantonnement, dans la jungle haute, je sais une clairière. Des paillotes y sont nichées. Charpentes à la cambodgienne ; toits de palmes aux amples rebords, presque horizontaux, au faîte aigu. Entre les gros pilotis d'angle, sous le plancher de chaque case, volailles, buffles et porcs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

logent à l'ombre. Une roide échelle, dont les degrés sont aussi hauts que ceux qui montent aux parvis des temples kmers, parfois munie d'une rampe sommaire, accède au palier qui fait véranda.

Visitez quelques unes de ces cases : pièce unique, partout à peu près la même. Le flexible plancher de bambou, auquel l'Européen ne doit pas infliger sans précaution le talon de sa chaussure, accepte délicatement le pied nu de l'indigène. Si le toit de palmes se montre imperméable à la pluie tropicale et au soleil, les parois de lattis sont à claire-voie : les rayons, perçant au travers, animalisent tout objet, de leurs mouchetures, de leurs zébrures. Que verrez-vous ? Des nattes ; des cubes en bambou tressé qui sont des coussins à tête ; une ou deux petites tables très basses ; des balançoires pour enfants ; et, suspendus dans un angle, quelque pièce de cotonnade, ou quelque sampot, auprès de la courte faucille à couper le paddy. Voici les réserves de la famille : un sac de riz, une jarre de saumure. D'autres jarres, vides. A côté d'une torche trempée dans de l'huile de *yao* et emmaillotée comme un nouveau-né, vous découvrez une lanterne occidentale ; près de nobles vans tressés à la main, une cuvette d'émail. L'industrie d'Europe arrive jusqu'ici... Le foyer : grande caisse à fond garni de terre, garde des braises sous la cendre. L'incendie de ces aériennes demeures fait une flamme si subite que parfois le dormeur, surpris, n'a point le temps de sauter l'étage.

Luc DURTAIN
(*Dieux blancs, hommes jaunes*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

44. Le village des bonzes

Pierre Loti est le pseudonyme d'un officier de marine (Julien Viaud 1850-1923) qui fut l'un des écrivains les plus célèbres de la fin du XIX^e siècle. Il vint plusieurs fois en Indochine au cours de ses voyages et dans « Propos d'exil » a brossé plusieurs paysages d'Annam. Il a, en outre, consacré aux ruines du Cambodge : « Un pèlerin d'Angkor ». De ses descriptions imagées, colorées, se dégage presque toujours une impression de mélancolie indicible.

Une avenue dallée de pierres grises allonge devant nous sa ligne fuyante, s'en va droit jusqu'au sanctuaire, dont la masse gigantesque domine à présent toutes choses : avenue sinistre, passant au milieu d'un petit désert trop mystérieux, et pour mener à des ruines, sous un soleil de mort. Mais, plus nous nous approchons de ce temple, que nous pensions voué au définitif silence, plus il semble qu'une musique douce arrive à nos oreilles, — qui sont un peu troublées, à dire vrai, par la fièvreuse chaleur et le besoin de dormir... C'est bien une musique pourtant, distincte du concert des insectes et du grincement de nos chariots ; c'est quelque chose comme une lente psalmodie humaine, à voix innombrables... Qui donc peut chanter ainsi dans ces ruines ; et malgré les lourdeurs accablantes de midi ?...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand nous sommes au pied même des écrasantes masses de pierres sculptées, des terrasses, des escaliers, des tours qui pointent dans le ciel, nous rencontrons le village d'où montent ces prières chantées : parmi quelques hauts palmiers frêles, des maisonnettes sur pilotis, en bois et en nattes, très légères, avec d'élégantes petites fenêtres festonnées, qui se garnissent aussitôt de têtes curieuses, pour nous voir venir. Ce sont des personnages au crâne rasé, tous uniformément vêtus d'une robe couleur citron et d'une draperie couleur orange. Ils chantent à demi-voix et nous regardent sans interrompre leur litanie tranquille.

Très singulier village, où il n'y a point de femmes, point de bétail, point de culture ; rien que ces chanteurs, jaunes de figure et vêtus en deux nuances de jaune. Environ deux cents bonzes du Cambodge et du Siam, préposés à la garde des ruines sacrées, vivent là dans les continuelles prières, psalmodiant nuit et jour devant l'amas des blocs titanesques accumulés en montagne.

Tout de même l'arrivée de nos charrettes, de nos bœufs, de nos bouviers, interrompt un instant leur monotone rêve. Pour nous faire accueil, deux ou trois d'entre eux descendent des maisonnettes perchées, et, le crâne luisant sous le soleil, s'avancent à notre rencontre, sans hâte et à l'aise, dans cette chaleur qui tombe d'aplomb sur la terre et que la terre renvoie plus malsaine et plus mouillée.

Pierre LOTI
(Un pèlerin d'Angkor)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

45. Les rameurs « Ventres blancs »

Auguste Pavie (1847-1925) *atteignit Luang Prabang en* 1887. *Il abordait ce pays encore ignoré, en qualité de vice-consul, un accord franco-siamois permettant l'installation d'un représentant de la France à Luang Prabang. Son rôle se révélait singulièrement épineux car il avait à déjouer les hostilités dissimulées des Siamois et à faire la conquête des populations prévenues contre lui. Comment il y parvint ? Il le raconte lui-même dans son volume : « A la conquête des cœurs » dont le titre est tout un programme.*

La page qui suit, empruntée à cet ouvrage, nous peint la dextérité invraisemblable des piroguiers du Mékong.

La dextérité avec laquelle les rameurs Ventres Noirs (1) ont remonté nos pirogues à Xieng Sen, méritait, je l'ai cru, avec leur récompense, les compliments flatteurs dont j'ai été prodigue. Ils s'en sont montrés heureux et en même temps confus, et le patron m'a dit :

---

(1) Les Ventres Noirs sont tatoués des mollets au nombril tandis que les Ventres Blancs ne se tatouent que les jambes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Seuls les Ventres Blancs, du Muong Lan-Chan (pays des millions d'éléphants), habitants de Luang Prabang, sont dignes d'être appelés bateliers du grand fleuve. Nous autres du Muong Lan-Na (pays des millions de rizières), nous ne fréquentons que ces parages aisés qui bordent vos cantons. Eux, dès la fin de l'adolescence, pratiquent les rapides. Ils en connaissent le régime à toutes les variations de la hauteur des eaux ; s'en jouer, c'est leur travail ; on se confie à eux en toute tranquillité ; sur le fleuve à n'importe quelle époque de l'année, ils sont à leur affaire. Lorsqu'en marche, nous rencontrons leurs barques montant vendre du sel, ou leurs radeaux descendant les marchandises obtenues en échange, nous faisons halte, si l'endroit le permet, pour jouir de leur manière. Aimablement, nous les saluons de nos souhaits pour la route. Notre façon de faire est, ils savent le comprendre, un encouragement à donner une leçon généreuse aux jeunes d'entre nous, un plaisir aux plus vieux. Alors, il faut voir la perfection dans le jeu du corps tout entier pour rendre leurs longs bambous légers aux mains, pesants au sol ; les adroits changements de posture des pilotes donnant au gouvernail souplesse ou résistance ! L'oreille se complaît, s'ils suivent le courant, à l'exacte cadence des avirons à jour, à leur frémissement habilement prolongé ; ou si, longeant le bord, ils remontent, aux sifflements successifs des perches prestement retournées. Nos exclamations flatteuses les accompagnent tant qu'ils sont proches. Ensuite ils se reposent, ne se laissant ni dépasser ni joindre. Vous les verrez bientôt.

Auguste PAVIE
(A la conquête des cœurs)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III. — LA VIE TRADITIONNELLE — COUTUMES ET CROYANCES

La vie traditionnelle du pays d'Annam est évoquée dans cette troisième partie. Culte de la famille, respect du maître, vénéré à l'égal du père, observation des traditions, croyance aux génies qui interviennent dans la vie des hommes et punissent les manques d'égards sont les bases même de cette vie intérieure qui conditionne l'autre.

Puis ce sont les cérémonies familiales ou rituelles ; les coutumes de jadis vues par le Père Alexandre de Rhodes et par J. B. Tavernier, baron d'Aubonne ; c'est le Têt et sa signification philosophique et symbolique dégagée par Pham-Quynh. C'est le prestigieux sacrifice du Nam-Giao dans lequel l'Empereur d'Annam, mandataire de son peuple, se prosterne, rend grâce et demande.

Quelques légendes sont enfin rapportées. Il faudrait des volumes pour les mentionner toutes et le cadre de cet ouvrage ne nous a permis de retenir que les plus significatives, les plus pittoresques ou les plus courtes.

46. Avec quelles cérémonies le roy de Tunquin célèbre le jour de sa naissance

Le Père Alexandre de Rhodes né le 15 mars 1591, s'embarqua le 4 avril 1619 à bord d'une caravelle portugaise qui commerçait avec les Indes. Ce n'est que quatre ans plus tard, le 29 mai 1623 que le missionnaire débarquait à Macao. En décembre 1624, il s'embarqua pour la Cochinchine où il aborda peu après. De 1627 à 1630, il catéchisa le Tonkin où il fit un nombre considérable de chrétiens.

Il mourut à Ispahan (Perse) en 1660. Ses écrits sont les premiers textes français apportant sur le pays une documentation intéressante, il en a décrit avec bonheur et sans partialité les coutumes, les institutions et les mœurs.

Quelque temps devant qu'arrive le jour natal du Roy, on lui apporte des présents de toutes les provinces de son domaine pour fournir le grand nombre de tables qu'il fait dresser dans son palais, et servir au festin solennel qu'il fait à tel jour à tous les capitaines et soldats de sa milice, qui s'y présentent sans faillir en bel équipage, habillés de casaques neuves, pour prêter selon la coutume le serment de fidélité qu'ils doivent au Roy.

La cérémonie principale qui se pratique au jour de cette naissance, est fondée sur une commune erreur de la philosophie des Tunquinois, qui estiment que chaque homme, outre les trois âmes qu'ils lui donnent, et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'ils appellent *Ba hon*, qui animent en confusion le corps où elles résident, a de plus sept esprits, qu'ils logent dans ce même corps, sans qu'ils leur assignent leurs propres appartements, comme nous faisons aux esprits vitaux et animaux, et sans qu'ils les distinguent de nom, les appelant d'un nom commun à tous *Bai bia*. Tellement que lorsque quelqu'un a été surpris d'une grande frayeur par quelque accident inopiné, ils disent qu'il a perdu un esprit. Et parce que les femmes, comme plus peureuses que les hommes sont aussi sujettes à perdre plus souvent quelqu'un de ces esprits, ils leur en assignent neuf, qu'ils appellent *Chin via* ; encore que pour une autre raison ils donnent aux femmes un plus grand nombre d'esprits qui servent à leur conservation, parce qu'ordinairement elles vivent plus que les hommes, et que les vieilles femmes durent plus que les hommes vieux.

Mais pour le Roy, ils sont dans cette rêverie de croire qu'à chaque année, au jour de sa naissance, il reçoit un nouvel esprit, qui succède à un de ceux qui a été affaibli, ou épuisé par les soins du gouvernement dans le cours de l'année passée. Pour cela, à la pointe du jour, et devant le lever du soleil, l'un des chariots du Roy sort vide hors de la ville en compagnie d'un grand nombre de soldats armés, et de peuple qui le suit ; et étant arrivé en quelque belle campagne, égayée d'arbres et de verdure, il s'arrête au milieu, pendant que les soldats, et le peuple épandu aux environs, s'occupent à l'envi à cueillir des fleurs de la saison, et à couper de beaux rameaux, et des branches verdoyantes, qu'ils agencent après fort proprement tout autour du siège du Roy, ornant tout le chariot de festons, de guirlandes, et de verdure. Ce qu'ayant fait, ils ramènent le chariot en bel ordre, et comme en pompe de triomphe, avec cette imagination que le nouvel esprit du Roy est porté dessus, à qui ils rendent tous ces honneurs. Et comme il entre dedans la ville en cette pompe, le Roy en même temps sort de son palais, monté sur un autre de ses chariots d'honneur, accompagné de tous les seigneurs de la Cour, de ses capitaines et des soldats de garde, pour aller au-devant de l'esprit imaginaire qu'on lui amène de la campagne ; et l'ayant rencontré sur le chariot dont nous avons parlé, ombragé de verdure, il y saute dessus, embrasse et baise le branchage et les rameaux qui le couvrent ; et après avoir fait toute sorte de gracieux accueil à ce fantôme de son imagination, comme s'il était saisi de ce nouvel esprit, se remet tout gai et glorieux sur le chariot qui l'avait amené, pour retourner à son palais, où tout le peuple l'accompagne avec de hautes et joyeuses acclamations ; et où étant arrivé, tous les princes et les capitaines, courbés à genoux devant lui, à l'occasion du nouvel esprit qu'il a reçu, lui renouvellent leurs respects et leur obéissance, pendant que les soldats, et le peuple qui a suivi, font retentir tout le palais de leur : Vive le Roy ! et de leurs cris de réjouissance. La fête se conclut par un festin solennel préparé de magnificence royale, auquel non seulement les princes, les seigneurs principaux et les capitaines, mais encore les soldats ont leur part.

R. P. Alexandre de RHODES

(Histoire du royaume de Tunquin et des grands progrès que la prédication de l'Evangile y a faits, depuis l'année 1627 jusques à l'année 1646)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

47. De la pompe funèbre des rois de Tunquin

J. B. Tavernier, voyageur français, né à Paris en 1605, mort à Copenhague en 1689. A 22 ans, il avait déjà parcouru l'Europe et en savait les langues principales. De 1636 à 1663, il fit des voyages successifs en Palestine, en Perse, en Mongolie, aux Indes, à Sumatra, Batavia. Il fut anobli en 1669 par Louis XIV qui le fit baron d'Aubonne en récompense des services rendus à la géographie et au commerce. On lui doit des relations de voyage contenant une documentation précieuse sur les contrées qu'il a visitées et leur vie à cette époque.

Quand un Roy de Tunquin meurt, il est incontinent embaumé et mis dans un lit de parade, où pendant soixante-cinq jours il est permis à tout le peuple de l'aller voir. Il est servi pendant ce temps là comme s'il était en vie, et quand on ôte le service de devant le corps, la moitié est donnée aux bonzes, et l'autre moitié aux pauvres. Aussitôt que le Roy a rendu le dernier soupir, le Connétable envoie donner avis de sa mort aux gouverneurs des provinces, et ordonne combien de temps on en doit porter le deuil.

Tous les mandarins d'armes et de justice le portent ordinairement trois ans, la maison du Roy neuf lunes, et la noblesse dix, et le menu peuple trois. Pendant ces trois ans tous les divertissements cessent, à la réserve de ceux qui accompagnent la cérémonie de l'élévation du nouveau Roy sur le trône ; toutes les viandes qu'on lui sert sont dans des plats vernissés de noir ; le Roy se fait couper les cheveux et se couvre la tête d'un bonnet de paille, ce que font aussi les princes et les quarante mandarins conseillers d'Etat, et ils ne quittent point cet équipage que le corps du Roy ne soit dans la galère où il est mis pour le porter au lieu où il doit être enterré. Trois cloches qui sont au haut d'une tour du palais, depuis le moment que le Roy expire, ne cessent point de sonner jusqu'à ce que le corps entre dans cette galère. Le troisième jour du décès, tous les mandarins vont à la Cour pour témoigner le regret qu'ils ont de la mort du défunt Roy, et dix jours après seulement il est permis à tout le peuple d'aller voir le corps en son lit de parade, jusques au jour que l'on l'enlève pour l'inhumer.

Pendant les soixante-cinq jours qu'il est ainsi exposé, le Connétable s'occupe à faire de grands appareils pour la pompe funèbre ; car plus elle est belle, plus il en a d'honneur. Des palais jusques au lieu où sont les galères qui attendent le corps, il y a environ deux journées de chemin, et tout ce chemin est couvert d'une grosse toile teinte en violet qui est la couleur du Roy. Mais comme le nouveau Roy et toute la Cour font ce chemin-là à pied en allant et en revenant, ils emploient jusques à seize jours. De quart de lieue en quart de lieue, comme dans tous les autres chemins royaux, il y a de petites huttes où l'on trouve de l'eau pour boire,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et du feu pour allumer la pipe de tabac. Au retour du Roy, quand toute la cérémonie des funérailles est achevée, cette toile qui couvrait le chemin est aussitôt levée et donnée aux bonzes.

J. B. TAVERNIER, baron d'Aubonne
(Relation nouvelle et singulière du Royaume de Tunquin)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

48. La famille annamite

Dans le texte suivant, le Révérend Père Cadière, savant missionnaire français, souligne la grandeur de la conception de la famille en pays d'Annam et son caractère de dignité qui en fait la base et l'essence de la religion.

La famille, au sens large, ne comprend pas seulement les vivants : elle englobe encore les morts. Et ceci est d'importance capitale au point de vue qui nous occupe. En effet, de par sa composition même, la *ho*, la famille au sens large, est essentiellement religieuse, car elle comprend des membres surnaturels. Les Grecs anciens s'enorgueillissaient d'être apparentés aux dieux.

Chez les Annamites, le plus pauvre des paysans, le plus misérable des coolies peut en dire autant. Et de même qu'il considère ses ancêtres comme des personnages élevés au-dessus du monde naturel, de même, il a conscience que lui aussi, un jour, après sa mort, il sera considéré par ses descendants comme doué de pouvoirs surnaturels. La famille est comme un grand temple. Les membres vivants sont dans le portique, dans le pronaos. Les uns après les autres et chacun à son tour, ils franchissent le seuil redoutable, passent par la porte de la mort et pénètrent dans l'autre partie du temple, dans le sanctuaire. Mais les uns comme les autres sont toujours abrités par le même toit. Les liens qui les unissaient pendant la vie ne sont pas dénoués par la mort ; au contraire, ces liens consacrés par la religion, deviennent plus forts, ils sont perpétuels comme le culte des ancêtres. Il faut avouer que la famille ainsi comprise, prend un caractère de dignité, de grandeur vraiment impressionnant...

Cette survivance des ancêtres, leur présence au milieu de la famille, n'est pas un vain mot, une façon de parler, une figure poétique, c'est une réalité profonde, admise par tous... Aux yeux des Annamites, le mort a quitté corporellement la maison familiale, mais son âme y est revenue dans la tablette, et il habite encore là, d'une façon réelle bien que mystérieuse.

Cette présence de l'âme des morts dans la tablette funéraire est pour ainsi dire avivée et rendue plus sensible au moment des sacrifices...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans certaines de ces réunions cultuelles, on n'a qu'une branche de la famille du moins du côté des vivants. Mais dans d'autres, lorsque la cérémonie a lieu dans le temple ancestral commun, la famille entière est représentée. Et quelle assemblée imposante ! Au fond, sur les autels, dans les laques et les ors, au milieu des volutes de l'encens, tous les ancêtres, depuis le dernier mort de l'année dont on porte encore le deuil jusqu'aux générations les plus reculées, celles dont le deuil n'est plus obligatoire, mais dont le culte ne s'éteint pas. En avant et par terre, les vivants, les hommes debout, dans une attitude recueillie, les mains jointes, les femmes accroupies sur des nattes. Toutes les branches de la famille sont représentées, au moins par un délégué, et tous, par l'intermédiaire du « chef de famille, » offrent aux ancêtres l'encens, le vin, les mets, les friandises, les papiers votifs, et tous se prosternent devant les ancêtres car tous les savent réellement présents devant eux, là-bas, au fond, sur les autels.

Les ancêtres sont encore présents, d'une façon plus expresse, plus intense, outre les jours d'anniversaires, dans les premiers jours de l'année civile. Vers le milieu de la dernière nuit de l'année, au milieu des détonations des pétards, « on va au-devant des ancêtres », « on reçoit les ancêtres » suivant l'expression populaire, et les ancêtres s'installent dans la maison où on leur offre force sacrifices. Le troisième ou le septième jour du nouvel an, « on accompagne, on reconduit, on congédie les ancêtres », et les ancêtres rentrent dans l'état de présence assoupie, mais non moins réelle, qui est leur lot ordinaire...

L'éminent missionnaire expose ensuite comment on fait part aux ancêtres des événements familiaux : mariages, naissances et dans la famille royale, des événements nationaux.

Cette présence des ancêtres au milieu de la famille n'est pas un état purement passif. Ils agissent. Ordinairement, leur influence s'exerce pour le bien des membres vivants de la famille : c'est lorsque ces derniers s'acquittent ponctuellement des obligations que leur dicte la piété filiale. Alors, les ancêtres, munis, aux jours rituels, de tout ce dont ils ont besoin, heureux, tranquilles, font sentir leur présence en répandant toutes sortes de bienfaits sur leurs descendants. Mais si ceux-ci ont choisi un emplacement défectueux pour la tombe, s'ils oublient de faire les offrandes obligatoires ou s'ils se montrent chiches, les ancêtres se vengent, ou mieux, ils punissent les coupables, et il faut, suivant les indications du géomancien, ou du sorcier, déplacer les ossements, faire un sacrifice expiatoire en l'honneur de tel ou tel des ancêtres mécontents...

L. CADIÈRE

(Extrait de : « *La Famille et la Religion en pays annamite* »
Dans : « *Bulletin des Amis du Vieux Hué* » — 1930, *pp.* 353-413)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

49. La leçon des ancêtres

Dans cet extrait, empreint de gravité et de sagesse, S. E. Pham-Quynh dégage les deux notions essentielles pour marcher dans la voie qui mène au bonheur. Il ne s'agit pas ici de bonheur individuel et égoïste mais d'un idéal plus haut. La voie qui mène au bonheur, c'est celle qui est conforme aux aspirations de la race et les deux notions essentielles pour y marcher sont : famille et patrie.

Telle est la leçon des ancêtres, telle est la haute leçon que l'essayiste nous donne, dans ces lignes, à lire, à méditer et à mettre en action.

Le Têt est une oraison. Malgré le bruit des pétards tirés tant pour chasser de l'enclos familial les âmes errantes et les mauvais esprits, que pour manifester sa joie à l'arrivée de l'année nouvelle, malgré les congratulations et les visites, le Têt est avant tout une occasion solennelle pour ce peuple de communier avec ses morts en une oraison fervente.

Tous ces préparatifs minutieux qui ont commencé deux semaines avant le grand jour, tous ces soins infinis apportés à arranger l'autel, à décorer la maison, à tapisser les murs de multiples sentences sur papier rose, et à pourvoir les vases de branches de pêcher et de fleurs multicolores, jusqu'à ces mets préparés en conserve plusieurs jours à l'avance, et ces visages épanouis, et ces faces souriantes, tout cela c'est pour recevoir dignement les ancêtres qui, pendant trois jours, viennent en quelque sorte habiter avec leurs descendants.

Des vivants aux morts et des morts aux vivants, il s'établit pendant ces jours un échange de fluides surnaturels qui donnent à ces cérémonies et à ces fêtes familiales une signification auguste. Car c'est la pérennité même de la famille et de la race, c'est la continuité des générations dans l'évolution perpétuelle qui s'exprime dans ces gestes de confiante soumission et d'affectueuse adoration de toute la maisonnée devant les tablettes des ancêtres. Et tant qu'on aura su conserver à ces gestes leur sens substantiel et profond, la leçon des morts ne sera pas perdue.

Quelle est-elle ? Peut-être n'est-il pas inutile de le demander en ces jours solennels qui doivent être pour les meilleurs des Annamites, pour ceux qui n'ont pas voulu renier leur terre et leurs morts, des jours de méditation et de prière, des jours d'oraison.

Chacun peut ainsi interroger ses morts. Moi aussi, j'ai interrogé les miens, et voici ce qu'ils m'ont répondu :

— Nous comprenons tes doutes et tes angoisses. Nous ne serions pas des esprits si nous ne les comprenions pas. Quoi que nous fussions dans notre vie antérieure, nous vivons aujourd'hui dans un monde plus spiritualisé et, par des antennes mystérieuses, nous communiquons toujours avec les êtres que nous laissons après nous et qui nous sont chers. Nous continuons à participer à leur vie. Nous souffrons de ce dont ils souffrent et nous nous réjouissons de tout ce qui les réjouit. Ils vivent beaucoup

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus par nous que souvent ils ne le pensent. Quand ils s'imaginent s'écarter le plus de nous, c'est encore sur nos traces qu'ils marchent. Ils ont raison de se tourner quelquefois vers nous quand ils sont dans la peine, ou dans l'incertitude. S'ils savent nous écouter, ils connaîtront la joie et l'apaisement...

... Les chemins de la vie sont multiples et ils conduisent dans des directions différentes. Il n'est pas indifférent aux hommes de se diriger dans une voie plutôt que dans une autre. Il y a des voies qui mènent vers le bonheur, parce qu'elles sont conformes aux aspirations de la race ; il en est qui conduisent fatalement au malheur parce qu'elle s'y opposent ou les contrarient. Car il y a un impératif de la race contre lequel aucune force humaine ne peut lutter. Il vaut mieux lui obéir que lui résister.

Nous sommes, tu ne l'ignores pas, une race de gens sérieux et opiniâtres, durs au travail et à la peine comme ils le sont pour eux-mêmes et pour les autres. La vie est pour nous une chose sérieuse ; nous ne badinons pas avec elle, et elle ne badine pas avec nous. Elle est dominée par des principes qui ont pour nous une valeur absolue, principes que nos lointains ancêtres nous ont légués et que nous transmettons à notre tour à nos descendants.

Le plus grand de ces principes, c'est le culte de la famille et de la race...

La famille et la patrie, tels doivent être les deux pôles de ton activité, si tu veux agir, et être utile à quelque chose. Car ce sont les deux seules réalités positives et vivantes ; tout le reste n'est que rêverie et nuée.

C'est là la plus grande leçon que puissent te donner tes ancêtres ; elle leur a servi à eux-mêmes, elle te servira à toi et à tes descendants jusqu'à la fin des générations.

PHAM-QUYNH
(Essais franco-annamites)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

50. L'enterrement de M. Premier

Georges Seiler est le pseudonyme d'un fonctionnaire indochinois qui collabora à la revue « Extrême-Asie » et publia un roman fortement documenté: « Co Mai » dont l'action se déroule au Tonkin. On lui doit, en outre, de remarquables études sur la littérature annamite. Georges Seiler pour qui la langue annamite n'avait pas de secrets, se signale par sa profonde connaissance de la psychologie indigène, des coutumes, des gens et des choses d'Annam. Observateur au regard pénétrant, il nous a donné un tableau exact des mœurs annamites d'il y a vingt ans.

Ce fut par un bel après-midi de printemps que M. Premier fut conduit à sa dernière demeure. Tous les détails du cortège, la location des accessoires et des coolies, précédemment réglés avec un entrepreneur, avaient fait l'objet d'un contrat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au moment où l'on sortit la bière, le bonze, armé de son coupe-coupe, menaça les quatre points cardinaux et le zénith en hurlant : « Ouvrez la porte céleste et fermez la barrière terrestre. A ma voix et à mon ordre, sur le champ, que les animaux cruels disparaissent d'ici, que les diables s'éloignent de notre route ».

Dans la cour de la maison grouillaient, tant en hommes de peine qu'en invités, plus de trois cents personnes. Les uns parlaient, les autres riaient ; tous les parents donnaient des ordres à la fois, criant, gesticulant, et il en résultait un vacarme inimaginable. Enfin, l'on put se mettre en route.

Le vénérable bonze, vêtu de la chasuble jaune boutonnée vers l'épaule gauche, ouvrait la marche. Coiffé de la tiare de cérémonie appelée, à cause même de son aspect, « chapeau en forme de feuille de nénuphar », il s'appuyait, majestueux, sur la crosse bouddhique.

Derrière lui venait le Minh-tinh, l'état-civil du défunt. C'était un cadre de bambou, en forme de panneau, recouvert d'un papier portant l'inscription suivante : « Tran-van-Phuoc, né au village de Yên-hoa, âgé de soixante-huit ans, notable de premier rang ».

En troisième place, c'était la maison de l'esprit, faite aussi de bambou recouvert de papier de couleurs ; elle renfermait, à l'intérieur, un ameublement complet qui eût pu convenir à une poupée.

Des gamins portaient les inscriptions laudatives ; longues banderoles de papier ou d'étoffes, couvertes de caractères, célébrant les vertus du défunt...

Sur une table rouge et or, portée par deux coolies, on voyait de larges coupes en bois laqué renfermant des fruits : pommes-cannelles, pastèques, grenades, oranges, citrons et mains de Bouddha.

Voici maintenant la barque Bat-nha, celle qui doit conduire l'âme au mont Mérou, la région des trente-trois cieux, où elle vivra heureuse, nourrie de rosée céleste. Cette barque, en forme de dragon, est conduite par huit esprits de l'air.

Des femmes pieuses et des bonzesses, tenant à la main de petites oriflammes couvertes de mots sanscrits, marchent abritées par une longue pièce d'étoffe : c'est le Pont de soie sur lequel doit passer l'âme en quittant cette vie. Ce pont relie la barque Bat-nha à un pagodon contenant des pains de riz gluant.

On marche très lentement, en causant et en riant ; des groupes se forment qui discutent d'affaires. N'étaient les gémissements et les sanglots que poussent les membres de la famille et les pleureuses louées, on croirait voir une procession de fête.

Comme la cérémonie sera longue et que les invités peuvent avoir faim ou soif, des gens de la maison du défunt transportent deux grandes caisses couvertes, transformées en garde-manger. Il y a là du riz, des victuailles, du thé. De petits domestiques viennent s'approvisionner à ce buffet portatif et courent, le long du cortège, offrant aux uns et aux autres un bol de boisson chaude, de l'arec, du bétel, des cigarettes ou la pipe à eau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tous les deux cents mètres, environ, il y a un arrêt ; chacun s'assied sur ses talons pour se reposer. Les coolies avalent une écuelle de riz ; les dames prennent une chique et l'on repart.

Deux panneaux carrés, en papier, portant seulement deux gros caractères, rappellent à tous que les vertus cardinales du défunt furent la Fidélité et le Mérite. Pour une femme, on aurait dit : Pureté et Soumission.

Inlassablement, une troupe de musiciens, composée de violons à deux cordes et de flûtes, exécute un air guilleret que scande un petit gong de cuivre, un tambourin, des cliquettes de bambou et un tambour demi-sphérique. Cet orchestre précède le char de l'esprit, chaise en bois sculpté et laqué qui contient la tablette du mort, dressée sur un petit trône doré. Elle porte deux lignes de caractères : au milieu : « Tran-van-Phuoc », à gauche : « Tran-van-Qui » (1). Posée sur la tablette même est la pièce de soie qui recueillit l'âme du défunt.

Juste derrière viennent les tambours plats et les musettes. Ces dernières, à intervalles réguliers, lorsque l'autre groupe de musiciens éreinté s'arrête de jouer, « modulent avec force trémolos une phrase lente et triste comme une plainte, toujours la même ».

Voici enfin, le catafalque, dressé sur un énorme brancard en bois, porté par seize hommes ; il affecte la forme d'une maison.

Le fils aîné marche à reculons devant la bière tandis que le maître des cérémonies, armé d'un petit gong de cuivre, règle la marche des coolies et par un, deux, ou trois coups secs, par certains roulements, indique aux porteurs s'ils doivent lever ou abaisser l'épaule à droite ou à gauche, ralentir la marche en avant ou en arrière. Ces signaux sont suivis scrupuleusement car un bol plein d'eau, placé sur le couvercle même du cercueil, témoignera si le mort a été transporté sans secousses ; si ce récipient arrive plein au cimetière, une gratification spéciale est due aux coolies.

En queue du cortège se pressent les parents et les parentes du défunt. Tous ont la tête ceinte d'un turban de coton assujetti, sous le menton, par une cordelette. Ils portent une tunique en rude toile de chanvre, grossièrement ajustée ; les ourlets du pantalon et des vêtements de dessous sont décousus. Leurs cheveux sont dénoués et flottent autour de la tête. Ce désordre des habits et de la coiffure indique une douleur si grande qu'ils ont tout négligé, même les soins les plus élémentaires de toilette...

La théorie multicolore se déroule comme un long serpent à travers les rizières. Il y a des à-coups dans la marche avec des cris de dispute, même, dominés par la musique et les pétards.

Après bien des arrêts et aussi parce que l'on avait pris le chemin qui nécessitait le plus de circonvolutions, on atteint la tombe...

Debout au bord de la fosse, le bonze récita quelques prières puis on y descendit le cercueil ; son orientation fut rectifiée à l'aide de la boussole et l'on plaça dessus le Minh-tinh. A tour de rôle, les assistants jetèrent quelques mottes de terre.

(1) Noms du défunt et de son fils aîné.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Maintenant le fils aîné s'agenouille ; il prend la tablette du défunt et après de multiples salutations, la présente à un cousin bachelier qui, d'un coup de pinceau habile, termine le dernier caractère, laissé à dessein inachevé. Ce seul geste a suffi pour que, désormais, l'âme établisse sa résidence dans la tablette et l'anime. Le bonze, de son côté, continue son office ; ayant tourné sept fois autour de la fosse en récitant des dharanis, il place des amulettes sur le tombeau. Puis on éleva le tertre ; c'est fini.

Georges SEILER
(Co Mai)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

51. Maître et disciples

En pays d'Annam, le maître est révéré à l'égal du père. Dans les lignes qui suivent, A. de Pouvourville nous montre cette vénération pour « le père des esprits » et il nous décrit, de son style coloré et évocateur, la cérémonie d'offrande des présents rituels qui doivent être offerts au maître à la fin de l'enseignement.

Avec de courtoises inclinations du buste, les disciples, sur le chemin capricieux, se hâtent vers Luat : ils ont le chignon lisse et le turban serré correctement aux tempes ; ils portent tous à la ceinture l'encrier de métal, et la gaine pour le pinceau, et le rouleau de papier mince et transparent, au filigrane duquel on voit, en linéaments jaunes, bleus, ou rouges, le dragon à quatre griffes, ou le lotus hiératique à cinq feuilles, ou l'oiseau éternel, dont la queue multicolore a six plumes ocellées. Cet attirail distingue le lettré du pauvre repiqueur de riz de la plaine, et les jeunes hommes en conçoivent généralement de l'orgueil. Mais les élèves de Luat ont dès longtemps, grâce à leur maître, oublié les passions des hommes, et ils s'en vont, les yeux modestes, les pouces croisés pour cacher leurs ongles longs ; et ils appellent indifféremment du nom de frère les coolies qui trottinent avec leur double fardeau aux deux bouts du rotin flexible, les chiens jaunes et hargneux qui aboient derrière les haies épineuses, et les petits cochons noirs qui pataugent dans les mares toutes vertes de pourpiers.

Ils s'approchent avec un grave sourire de l'enceinte de Phu-minh, avec les présents rituels qu'ils doivent offrir au maître à la fin de l'enseignement; et, en passant au seuil de la porte, ils corrigent les plis de leur tunique large et scrupuleusement retenue par de petits boutons de métal ; et les plus jeunes laissent tomber à terre les fleurs de tubéreuse qu'ils ont, dans la gloire de la matinée radieuse, glissées toutes blanches dans les flots serrés de leurs cheveux noirs.

Les voici devant leur maître. Le vieux Luat les attend, de l'autre côté de la cour ombragée, au fond de la maison fraîche, dont l'auvent est relevé du côté du Nord, pour l'entrée de la brise et de l'ombre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et étant entrés en ordre, ils se tiennent sur un rang, et commencent, en élevant d'abord, puis en abaissant leurs mains entre-croisées, les trois génuflexions et les trois prosternements que les enfants doivent à leur père, et que les disciples doivent à leur maître, qui est le père de leurs esprits. Et ainsi ils frappent doucement le sol de leur front et se relèvent ensemble d'un mouvement uniforme, en tenant les yeux baissés en marque de vénération. Ainsi doivent agir les fils respectueux de la race jaune, et, en général, tous les hommes de bon sens qui savent ce qu'on doit aux maîtres, à la Science et à la vieillesse. On ne fait davantage que pour l'Empereur, parce qu'il est petit-fils du Ciel.

Puis les quatre plus jeunes disciples offrent à Luat les présents symboliques, avec les phrases qu'a rythmées la pieuse tradition :

« Nous t'apportons, disent-ils en scandant la mélopée, nous t'apportons avec l'hommage fidèle de nos cœurs, les quatre emblèmes du bonheur quadruple que tu mérites et que nous savons que tu possèdes : la fleur de pêcher, l'arbre qui vit dix mille années, et qui est le signe de ta sage vieillesse ; la grenade dont les dix mille pépins, cachés dans la pulpe rouge, rappellent les innombrables enfants, qui, tout le long du temps, salueront, devant ta tablette noircie des parfums sacrés, ton nom posthume et le souvenir de tes vertus ; le fruit du Bouddha, doré comme la lumière, amer comme la Science, et dont les cinq extrémités recourbées figurent la toute-puissante main qui a saisi et retenu le savoir ; et enfin l'oiseau noir, qui a la plus belle voix du monde, qui se tait dans les campagnes comme dans les villes, qui ne se fait entendre qu'au désert, dont nul homme n'a perçu les accords divins, mais que toi, ô notre Maître, tu as entendu chanter dans la solitude embrasée de ton cœur ».

Et, en se prosternant de nouveau, ils offrirent les quatre dons merveilleux.

A. de POUVOURVILLE
(Le cinquième bonheur)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

52. L'arrivée du maître

Netteté des impressions de l'enfance, style poétique, caractérisent le volume de Tran-van-Tung: « Rêves d'un campagnard annamite ». Il nous conte dans cette page l'arrivée du maître. L'auteur est allé avec ses frères au-devant de celui qui doit être leur précepteur car les rites exigent cette courtoisie et les enfants sont pénétrés de crainte et de respect.

« Le voici qui arrive », s'écrièrent en même temps tous mes frères, les yeux braqués vers le lointain.

A une centaine de mètres de nous, un parapluie noir se mouvait, là-bas, à proximité d'un grand banian. On ne pouvait pas se tromper. Sans aucun doute, c'était lui. Dans mon village, tout le monde se coiffait avec des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chapeaux coniques en latanier. L'homme à parapluie noir s'approcha rapidement, se planta devant nous. A haute voix, nous prononcions distinctement ces mots : « Salut, maître ! ».

Il s'arrêta, nous toisa des pieds à la tête, et d'une voix accentuée, nous demanda :

« Votre père est-il à la maison ?

— Oui, maître ! »

Cette réponse brève, au même instant, jaillit de nos poitrines. Il me regardait. Ses yeux noirs roulaient menaçants derrière des lunettes bleues. Je n'avais jamais vu personne en posséder de pareilles. Je croyais volontiers avec le notable de la légende qu'il existe des lunettes qui aident les ignorants à lire... Celles du maître me paraissaient de cette catégorie-là. Je cessai de m'étonner de ses connaissances sur cette langue étrange : le français. Pas trop jeune, pas trop vieux, il dépassait à peine la quarantaine. Son turban et ses lunettes lui donnaient un air grave. Sur son front bombé, se lisaient des lueurs d'intelligence. Ses moustaches, non rasées, dessinaient un arc de cercle sur sa lèvre supérieure. Il mesurait ses pas en marchant. Son pantalon trop long frôlait légèrement le sol. Marchait derrière lui un garçon de mon âge que je devinais être son jeune frère. Celui-là doit avoir une tête bien pleine, pensai-je, car maman m'a dit : « Près de l'encre, on se noircit, près de la lampe, on s'éclaire ». Et du fond de mon cœur, je les admirais tous les deux.

Il portait sous son bras un coffre en bois laqué en noir qui devait contenir les livres du maître. Le rotin, à mon étonnement, manquait. Ni lui, ni son frère ne l'avait à la main. Je n'étais pourtant pas tranquille. Il l'avait peut-être, enroulé, dans leur coffre.

Verts d'émotion, nous les suivions, pas à pas, gardant un silence de momie.

Les moineaux, au haut des branches, nous regardaient et pépiaient. Des coqs, nous voyant passer, levaient leur tête et ricanaient. Les chiens aboyaient, mais savaient ensuite que c'était « le maître ». Ils s'enfuyaient, les oreilles basses.

TRAN-VAN-TUNG

(Rêves d'un campagnard annamite)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

53. Escorte d'un condamné

Cortège coloré avec ses pavillons de toutes couleurs qu'on croit entendre claquer, le mandarin violet, ses porteurs dont les blouses s'ornent de caractères rouges et le vert brillant des rizières encore jeunes...

La politesse cérémonieuse du condamné nous montre, sans que l'auteur ait besoin de la souligner, son indifférence devant la mort. Tableau admirablement composé et peint où chatoient toutes les couleurs de la vie autour d'un homme qui va mourir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ti-Soi portait d'un pas très doux la tête que le bourreau allait faire sauter. Pourtant, il le voyait très bien, le bourreau, qui marchait tout seul derrière le crieur chargé d'annoncer, dans une trompe mugissante, les crimes et la condamnation de ce nommé Ti-Soi, pirate, rebelle et contrebandier : c'était un homme en souquenille rouge, aux belles jambes nues bien musclées, petit, mais fort, avec un gros cou, et qui appuyait sur son épaule un énorme sabre au large fer ; et la poignée ronde de ce sabre était garnie de cordelettes vertes pour qu'elle fut mieux à la main.

C'est ainsi qu'allait Ti-Soi. L'escorte de tirailleurs annamites était guêtrée de bandes de toile jaune, habillée de kaki ; sous les chignons noirs et les chapeaux pointus, elle avait l'air d'une troupe de femmes costumées pour une pantomime de cirque. Puis c'était le juge mandarin, très beau, très grave, vêtu d'une dalmatique violette comme une espèce d'évêque, assis sous un parasol vert, suivi de ses porteurs de pipes et de ses gardes, dont les blouses carrées proclamaient, en caractères chinois, tout écarlates, le nom et les titres de monseigneur leur maître. Des pavillons claquaient, rouges, bleus et jaunes ; des gongs envoyaient dans l'air des notes profondes, qui rendaient fou. Et à droite et à gauche, de chaque côté de la route plate, gorgées d'une eau invisible, jusqu'à l'horizon brillaient les rizières encore jeunes.

Elles étaient d'un vert tendre, monotone, mais plaisant. Parfois, dans un fossé, des femmes barbotaient, sondant avec des nasses de jonc tressé la boue poissonneuse. Elles y entraient presque jusqu'au col, puis, au son de la trompe terrible, en ressortaient couvertes d'une cuirasse de fange fraîche, couleur d'or. Et elles accouraient pour dévisager le prisonnier. Mais elles gardaient le silence, leur curiosité ne se traduisait que par un empressement un peu indiscret, et Ti-Soi, que l'une d'elles gênait pour marcher droit, dit poliment :

— Excusez le tout petit, vénérable dame !

Pierre MILLE
(Louise et Barnavaux)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

54. La tonte du toupet au Laos

Étienne Aymonier, né en 1844, fut administrateur au Cambodge, après avoir été officier de marine. Il se spécialisa dans l'étude des antiquités cambodgiennes et explora le Cambodge, le Laos méridional et une partie du Siam. Grâce à ses travaux, dit L. Finot « la brume de légendes qui masquait le passé de l'Indochine se dissipa comme par enchantement et dévoila d'un seul coup cinq siècles d'histoire ». Il fut nommé, en 1888, directeur de l'École coloniale. Outre ses travaux linguistiques et épigraphiques, il a publié plusieurs volumes : « Le Cambodge », « Voyage dans le Laos », etc... qui abondent en tableaux de la vie familière et nous renseignent sur les croyances, les coutumes, les mœurs des peuples qu'il observe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La cérémonie de la coupe des cheveux des enfants, ne manque pas d'importance à Sourèn. Les filles la subsissent vers 11 ou 12 ans, les garçons à 13, 14 ou 15 ans. Chez les notables, chez les mandarins ayant fait choix, d'après les traités, d'un jour propice, on convoque les parents et amis. Un tréteau ou échafaudage est élevé aux génies ; on y dispose un petit mât portant quatre ornements en forme de parasols de grandeur décroissante et aussi une pyramide de troncs ou feuilles de bananiers à trois étages entourée d'une étoffe blanche. La veille au soir, les enfants dont la tresse junévile doit être coupée viennent se prosterner devant quatre bonzes invités à prier à la maison. Ces enfants tiennent sur leur épaule ce qu'on appelle la massue de diamant, c'est-à-dire des feuilles de palmier borassus nouées par le bout et sur lesquelles on a tracé quelques formules en pâli. La musique joue jusqu'au matin sous le hangar de la fête. Puis les quatre bonzes reviennent avec leurs marmites ; il y a aussi un achar ou maître des cérémonies. Sur le tréteau, on dispose des plateaux contenant un couteau ou rasoir à manche d'or, un autre à manche d'argent, un troisième à manche de cristal, des ciseaux, des jattes de bronze et une conque marine ; ces objets s'empruntent au besoin. Pendant que les bonzes prient, assis sur le clayonnage du tréteau, l'achar suivi des enfants fait le pradakshina ou triple tour de salutation autour de ce tréteau où il monte ensuite, pour y faire asseoir les enfants, la figure tournée selon le souffle de vie ; telle est l'expression des traités, mais je ne sais au juste quelle est cette direction. Des prières sont adressées aux quatre points cardinaux. Prenant ciseaux et rasoirs, les bonzes coupent quelques tresses à chaque enfant que l'achar rase ensuite complètement. Dans les marmites placées devant chaque bonze, on puise un peu d'eau avec la conque marine pour arroser la tête des enfants que l'on achève de laver en puisant avec les jattes de bronze. Le maître des cérémonies les conduit sous le hangar voisin où il évoque leurs esprits vitaux selon les traités. Les enfants s'asseyent et saluent la pyramide de bananier entourée d'étoffes. On fait ensuite circuler dans toute l'assistance assise en rond le disque de métal appelé popél et on lie les poignets des enfants avec des fils de coton ; on les enduit aussi de curcuma au poignet et tous les membres de la famille ainsi que les invités leur font des cadeaux en argent, cadeaux qui peuvent s'élever jusqu'à une cattie.

Les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de faire tant de frais font passer trois fois leur fillette sous l'échelle d'accès de la case et rompent à coups de bêche la chevelure étendue sur un billot afin d'éviter les influences malignes tout en complétant l'œuvre considérée comme indispensable pour toute jeune fille.

Etienne AYMONIER
(Voyage dans le Laos)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

55. Jeux d'enfants

Nguyen-van-Nho, professeur à Saigon, a écrit un volume : « Souvenirs d'un étudiant » dans lequel, en style simple et poétique, il nous conte des impressions qui ont gardé le charme et la fraîcheur de la jeunesse. Il nous narre, dans les lignes qui suivent, ses divertissements d'enfant. Des jeux, des rêves aussi, d'où les fées ne sont pas absentes. Les uns comme les autres se ressemblent sous toutes les latitudes, comme se ressemblent les bambins qu'ils amusent ou charment.

Je jouais souvent à la sangsue, pendant les nuits d'été, auprès d'un réverbère qui jetait une lueur rouge sur la route. Connaissez-vous ce jeu ? On transforme en mare, par l'imagination, une partie du chemin : un enfant nage à la surface : c'est la sangsue. Malheur au maladroit qui se laisse toucher en traversant la mare. Il est condamné à rester dans l'eau et à remplacer son heureux adversaire dans le rôle de la sangsue. Mes jambes étaient assez longues pour me permettre de jeter des défis à la sangsue. Quelquefois aussi, à la tombée de la nuit, quand il y avait du vent, je lançais des cerfs-volants, et j'éprouvais un vif plaisir en entendant leur chanson aérienne descendre vers la terre noyée dans la lumière bleuâtre de la lune, pour se confondre avec le frisson du vent dans la haie de bambous et le clapotement de l'eau au long des berges du fleuve voisin. J'avais l'impression que les fées planaient en haut, sur les ailes légères de la brise et qu'elles accordaient leurs flûtes pour chanter leurs amours éternelles. J'excellais dans la fabrication de ces petits cerfs-volants, munis d'une longue queue, que nous appelons « lunes ». Quant à fabriquer ces grands cerfs-volants qui ont la forme d'une feuille de badamier et à y fixer des sifflets en bambou, il fallait recourir à l'habileté d'un camarade plus âgé. Pour qu'ils puissent s'élever dans le ciel, un garçon les tient par le milieu, les lance dans l'air de toute sa force, tandis qu'un autre court de toute sa vitesse en tirant sur la corde. Puis, à la tombée de la nuit, on les rapporte à la maison, on les attache à un pieu au milieu de la grande cour, et on les écoute soupirer, en tirant de temps en temps quelques notes harmonieuses d'une vieille guitare. Les cerfs-volants sont la distraction favorite non seulement des enfants mais surtout des hommes, même des vieillards, qui s'oublient dans de longues rêveries, bercés par leur léger murmure. Quant à moi, j'étais surtout adroit à lancer des sapèques dans un trou et je regagnais souvent ma maison, la poche pleine de ces menues pièces de zinc, que je montrais à ma mère avec l'espérance de recevoir des éloges. C'était des reproches que je recevais. Ma mère commençait à me trouver peu sage ; parfois ses yeux s'assombrissaient : mes extravagances l'inquiétaient.

NGUYEN-VAN-NHO
(Souvenirs d'un étudiant)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

56. La mi-automne
Fête du dragon et de la Lune

M. Nguyen-van-Huyen, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, nous renseigne sur cette fête du 15e jour du 8e mois par un article très documenté paru dans la revue « Indochine ». Il nous conte comment l'empereur Minh-Hoàng qui régna en Chine au VIIIe siècle, monta dans la lune, guidé par un vieillard taoïste qui fit un pont avec son bâton et comment, de retour sur la terre, « dans une profonde nostalgie des merveilles lunaires », il fit exécuter dans son palais danse et musique. Depuis, les poètes, les artistes et les enfants n'ont cessé de glorifier, à son exemple, cette lune au Pur palais « vaste et froid ».

Mais ce souvenir de Minh-Hoàng est tout récent par rapport à l'idée de la glorification du dragon qui avait sans doute présidé à la fête d'automne depuis la plus haute antiquité. Car on ne doit pas oublier que toutes les fêtes annamites, comme celles de la Chine, sont saisonnières, c'est-à-dire qu'elles sont en liaison avec la succession des temps.

C'est que, dans cette Asie chinoise où l'agriculture joue un rôle de premier plan, on attache une grande importance aux pluies qui fécondent le sol. Or le dragon est, dans ce pays, le symbole de la pluie et de la fécondité ; il y fait figure de grand bienfaiteur...

Au printemps, on promène parfois le dragon dans les processions de génies. Il doit apporter sa contribution à la réussite des moissons de l'été. Mais sa véritable fête a lieu à la mi-automne. Il doit protéger les importantes récoltes du 10e mois. Dans la nuit du quinzième jour de la huitième lune, on le promène dans les rues en grande pompe, précédé d'étendards aux cinq couleurs, de lanternes figurant des fruits, des animaux aquatiques, ou des objets précieux, de panneaux illuminés aux inscriptions de : « Que le dragon jaune rende la vie prospère ! » : ou de : « Que le monde soit dans la grande paix ! ».

Il est fait en bambou tressé, enveloppé de papier et de toile. On lui donne un corps couvert d'écailles et d'épines bleues ou vertes, une queue hérissée, une tête aux moustaches et à la barbe touffues, aux yeux brillants et mobiles, quatre pattes pendantes aux griffes menaçantes. Il est monté sur des perches de telle façon que ses porteurs qui sont eux-mêmes richement habillés, arrivent par leur ronde à lui imprimer des mouvements serpentins. On le fait jouer et danser au son des gongs et des tambours devant la « perle », entourée de nuages et d'éclairs, portée au bout d'un bâton de bambou par un homme couvert de banderoles multicolores. A son passage, les gens riches et aisés font éclater des paquets de pétards pour le glorifier et s'attirer les bienfaits de sa présence.

Il est accompagné dans sa procession d'un lion qui n'est présenté que par sa tête faite de bambou et de papier à laquelle on attache une longue bande d'étoffe rouge. Cette tête est portée par un homme qui la secoue avec ses deux bras pour simuler une danse de lion. Un autre individu tient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le bout de l'étoffe et suit le mouvement de son partenaire qui se déplace tantôt à droite, tantôt à gauche ou qui tourne en rond de manière à donner à l'animal un corps et une queue.

Par ces danses du dragon et du lion, on provoque pour la nation entière des pluies bienfaisantes. Et par là, on s'assure, comme disent les inscriptions, la vie prospère et la paix excellente.

> *Pendant que les jeunes gens se réjouissent aux danses de dragon et aux concours de chansons alternées, que les enfants promènent leurs lanternes, les sages observent la lune et de sa couleur, ils tirent des présages pour l'avenir du pays. Dans les familles riches, les jeunes filles n'ont pas licence d'aller chanter avec les jeunes gens. Mais c'est fête tout de même.*

Une grande table est dressés au milieu de la maison. Elle est transformée en vaste enclos où il y a palais, jardins, temples, et où sont reconstituées, au moyen d'objets en papier, en farine ou en fruits, des scènes de vie légendaire ou historique. Et tout cela est représenté parmi les multiples œufs teintés aux cinq couleurs, symboles de la fécondité, les noix de coco transformées en lapins doux et craintifs, les lions et licornes au corps hérissé de poils faits de pamplemousses épluchées, les liasses de bâtons de canne à sucre d'une riche couleur foncée, emblêmes de l'indissoluble union conjugale, les traditionnels « gâteaux de la mi-automne » blancs et gluants, ou jaunes et grillés figurant les uns et les autres la lune pleine avec son peuple de lapins, de crapauds, ou les deux dragons qui entourent le grand astre des nuits... La grande salle est éclairée par des lanternes en forme de poisson, ou des lanternes carrées figurant des batailles célèbres, des scènes historiques, l'entrée d'un héros dans une citadelle ou un bonze en train de prier devant l'autel des Bouddhas.

La porte est grande ouverte ; et tous ceux qui sont bien habillés, peuvent entrer dans la maison. La fille qui a le rôle le plus actif dans la préparation de la fête se retire dans une chambre, cachée par un store. Les enfants s'amusent autour de la table sous la direction de leurs frères aînés et de leurs belles-sœurs. Les visiteurs peuvent circuler librement autour de l'estrade. Ils commentent, ils rient. Puis, après avoir félicité et remercié le maître de la maison, ils sortent et vont dans d'autres familles. Les visiteurs de marque sont reçus par les parents. Et les jeunes filles ne sortent que quand ces derniers les appellent pour offrir le thé.

La fête dure ainsi toute la nuit à l'intérieur des grandes familles riches pendant que, dehors, dans les grandes artères de la ville, résonnent sans interruption les tam-tams, les gongs et les cymbales qui accompagnent ces pittoresques évolutions de dragons et de licornes.

NGUYEN-VAN-HUYEN

(« *Indochine* », n° 108 — 24 septembre 1942.)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

57. Le Têt

Dans cet extrait, l'auteur dégage la signification rituelle et symbolique du Têt. Nous retrouvons dans ces lignes la même philosophie, le même idéalisme. S. E. Pham-Quynh ne se borne pas à noter les détails matériels. Sous les apparences, il sait découvrir les ressorts cachés, l'essence des choses et des institutions. Il sait trouver la source profonde d'où jaillissent les manifestations de l'âme et la dévoile à nos yeux.

Qu'est-ce que le Têt ? Mais le Têt, c'est la clameur immense de tous les fils d'Annam qui, à l'occasion du renouveau général de la nature et des êtres, proclament leur foi en la vie et leur soif de bonheur et de bien-être.

Il est autre chose aussi. Il est la sanctification, la glorification, l'exaltation de la religion familiale et du culte des ancêtres. Et à ce titre, il est une institution qui se rattache à la constitution même de la famille et de la cité annamite. C'est pendant le Têt que toute la famille se trouve réunie et vit vraiment d'une vie commune, — la famille annamite qui comprend : père, mère, frères, sœurs, souvent oncles et tantes et grands-parents, tous ensemble sous le même toit. Les familles dont les membres sont dispersés le reste de l'année se retrouvent ce jour là au grand complet sous l'œil des ancêtres dont les tablettes sont découvertes sur l'autel richement décoré, où brûlent jour et nuit cierges et baguettes d'encens, où s'amoncellent en tas imposant des barres d'or et d'argent, présents apportés par les enfants aux mânes des ancêtres pour leurs besoins dans l'autre vie.

Car le Têt n'est pas seulement la fête des vivants ; il est également, il est surtout la fête des morts. C'est pendant les trois jours du Têt que ces derniers participent vraiment à la vie de leur famille et de leurs descendants. La veille, on les invite tous par un sacrifice sommaire à revenir sous le toit familial...passer le Têt avec les leurs. Puis deux fois par jour, on les invoque aux deux principaux repas, sans compter les offrandes de thé, de fruits, de gâteaux. La fin du troisième ou le quatrième jour, c'est le grand sacrifice d'adieu, et les mânes sont censés retourner dans l'autre monde, chargés des vœux et des confidences de leurs proches dont ils viennent de partager la vie pendant quelques jours et qu'ils laissent dans ce monde, mais sur qui ils veillent toujours, étendant sur eux les bienfaits de leur protection occulte.

Durant le Têt, les morts sont tellement mêlés aux vivants que les parents et amis qui viennent rendre visite chez quelqu'un ne manquent jamais de faire les prosternations rituelles devant l'autel des ancêtres, présentant ainsi leurs hommages aux morts avant d'adresser leurs vœux aux vivants. Et s'il est un souvenir peu agréable que le Têt laisse parfois à certains d'entre nous, c'est cette sensation de courbature qu'on éprouve après trois jours consacrés à cet exercice maintes fois répété et plutôt fatigant !

Mais somme toute, cette fête dont je viens de dégager la signification rituelle et symbolique, marque dans la vie de chacun un épisode heureux qui a l'avantage de se renouveler tous les ans. Vivre pendant quelques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jours dans une sorte d'allégresse générale, éprouver soi-même un peu de cette joie impersonnelle, inconsciente, mais singulièrement communicative, se sentir en communion de pensée et de sentiment avec tous les hommes de sa race, ce n'est pas là une mince satisfaction, et c'est le Têt qui nous la donne. Grâces lui en soient rendues !

PHAM-QUYNH
(Essais franco-annamites)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

58. Le sacrifice du Nam-Giao

Le Révérend Père Cadière, dans les lignes suivantes, dégage la signification spirituelle du sacrifice du Nam-Giao, manifestation de la croyance la plus pure des Annamites, celle du pouvoir suprême du Ciel.

Le sentiment de la puissance souveraine du Ciel a fortement imprégné la conscience religieuse des Annamites. Le langage populaire fournit des témoignages innombrables de cette croyance au pouvoir du Ciel : on l'invoque comme un témoin, on l'appelle comme un justicier, on a recours à lui comme à un sauveur. Il voit et il sait, il juge et il punit, il est bon, il aime, il donne la vie, il protège ; il est le maître de la destinée humaine.

Par contre, les manifestations du culte au Ciel sont très rares. Dans certaines régions de l'Annam, on peut même se demander s'il en existe. Dans d'autres, la notion du Ciel immense, omniscient, tout-puissant, se dissimule et se rapetisse sous certaines figures vagues et tremblantes du panthéon taoïque, auxquelles cependant on rend un culte tenace. Parfois, dans les cas désespérés, lorsqu'on est à bout de ressources du côté humain aussi bien que du côté divin, l'âme annamite s'élance vers le Ciel, celui qui peut tout, dans un geste religieux qui est d'une grande beauté, parce qu'il est très simple.

Le culte rendu au ciel paraît s'être concentré dans le sacrifice du Nam-Giao. Dans cette cérémonie, le culte revêt une pompe, une majesté qui correspondent à la grandeur de l'Etre que l'on vénère, à la pureté des croyances dont cet être est l'objet, à la profondeur des sentiments qu'il fait naître dans l'âme annamite. L'empereur semble s'être constitué le représentant et le mandataire de son peuple : au nom de tous, il se prosterne, il offre, il rend grâce, il demande. De même que la croyance au pouvoir suprême du Ciel est la partie la plus noble, la plus pure de l'ensemble des croyances religieuses des Annamites, de même, le sacrifice du Nam-Giao, manifestation solennelle de cette croyance, est l'acte le plus grand du culte annamite.

Tous les trois ans, au mois, au jour et à l'heure marqués par les rites, Sa Majesté l'Empereur d'Annam sacrifie au Nam-Giao.

L. CADIERE
(Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1936)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

59. La fête des eaux et de la lune

Dans « Saramani, danseuse cambodgienne », Roland Meyer nous dépeint paysages lumineux et mœurs du Cambodge. La fête des eaux se célèbre à Phnom Penh lorsque, la saison des pluies terminée, la décrue du Mékong permet aux eaux du Grand Lac de reprendre leur cours normal vers le Grand Fleuve et la mer. C'est la plus populaire des fêtes cambodgiennes et l'auteur nous en fait une description imagée et séduisante.

Comme chaque année, le moment vint de descendre à la maison flottante pour célébrer la fête des eaux et de la lune.

Toute la Cour quitta le palais pour s'installer sur le ponton royal amarré à la berge de Kompong Phê... L'appartement du roi, fermé par des cloisons de bois de *béng*, occupait tout le centre du ponton ; un balcon circulaire l'entourait. Le grand salon s'ouvrait largement à l'Est sur la nappe grise des quatre fleuves tourmentés par de formidables remous.

La fête nautique dura trois jours et trois nuits, pour se terminer à la pleine lune de Kadék. Ce jour-là, les régates de l'après-midi attirèrent sur la rive des quatre fleuves une foule immense accourue de toutes les provinces environnantes, les Français y assistèrent à bord de la jonque du grand dragon amarrée en dessous du *Phé* royal et l'orchestre joua sans relâche jusqu'au soir.

Les pirogues s'avançaient à force de rames contre le courant et longeaient le front des *tinéang* royales, pour aller prendre leur position de départ en amont et s'élancer deux par deux au fil de l'eau. Elles passaient tout près de nous, se suivant l'une l'autre en un défilé prodigieux de monstres laqués de noir et d'or et montés par de robustes garçons de tous les villages riverains. Les uns maniaient leurs longues rames debout, les autres assis se servaient de courtes pagaies ; chaque embarcation chargée à couler comportait cinquante ou soixante rameurs, quelques-unes davantage. Leur proue relevée servait de siège à un entraîneur, véritable centaure marin, assis au-dessus des flots et gesticulant de ses bras pour exciter l'équipage....

La dernière course fut une charge grandiose de toute la flotte. Sur le passage de cette trombe, le fleuve était soulevé comme par une tempête, les coques disparaissaient dans le creux des lames, les hurlements de ces milliers d'hommes se propageaient sur les vagues sonores ; le soir tombait, les joutes prirent fin avec la section, par un brahme, de la corde symbolique tendue au milieu du courant, qui rouvrait ainsi aux eaux retenues dans les lacs leur exutoire normal vers la mer.....

La chaloupe de Sa Majesté, mouillée en face du *Phé*, la maison flottante et toutes les jonques s'illuminèrent, ainsi que le mât de signaux jusqu'à son sommet. Les embarcations appartenant aux grands dignitaires de la capitale se formèrent en cortège dans l'ordre des préséances et chacune d'elle portait un autel illuminé, surmonté de l'image d'un animal en papier éclairé intérieurement. L'obscurité de la nuit se peupla de ce troupeau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fantastique de bêtes lumineuses, de pagodes flottantes embrasées, réfléchies, dans les profondeurs du fleuve impétueux, jusqu'aux abîmes du Piphopnéat, à la gloire de la quatrième dent du Bouddha.

De partout, les feux d'artifice éclatèrent ; fusées, bombes et soleils tombèrent à l'eau en mugissant ; la flottille évolua comme une apparence de rêve entre la nuit piquetée d'étoiles et les vagues pailletées d'écume et de feu.....

Alors, très loin vers l'Est, se leva la pleine lune de Kadék, la lune froide et blanche sur le fleuve sombre, dans le ciel noir de l'hiver...

Roland MEYER
(Saramani, danseuse cambodgienne)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

60. Le couronnement du roi d'Oubôn

Cortège d'autrefois où figuraient encore des éléphants. Il fut donné à Francis Garnier et à ses compagnons de le contempler au cours de leur voyage d'exploration du Mékong.

Le 13 janvier eut lieu le couronnement du roi d'Oubôn. On avait convoqué à la cérémonie toutes les notabilités de la province. Le roi avait choisi ce jour solennel pour prendre possession d'un nouveau palais qu'il faisait construire. Une musique assourdissante précédait le cortège royal. Le roi, vêtu d'une tunique en velours vert, était monté sur un éléphant de haute taille et accompagné des dignitaires du royaume et des dames de sa cour. On portait au-dessus de sa tête un parasol en filigrane d'argent. Derrière les vingt-deux éléphants qui suivaient celui du roi, venait une escorte de cavaliers et de fantassins avec des lances ou des bannières. Des bonzes étaient réunis dans la grande salle du palais. Après s'être reposé quelque temps dans l'un des appartements, le roi, suivi des prêtres qui psalmodiaient des prières, s'avança sur la plate-forme élevée en avant de la façade. Il se dépouilla de ses vêtements, que l'on remplaça par une étoffe blanche, et il alla se placer au-dessous d'un dragon en bois sculpté, rempli d'une eau consacrée, qu'on lui fit couler sur le corps ; à ce moment on mit en liberté deux colombes captives. Le roi se rhabilla et vint présider un banquet auquel étaient conviés les membres de la Commission française.

Le soir, les réjouissances ordinaires, feu d'artifice, tours de force, furent servies à la foule, et le calme de la nuit fut longtemps troublé par les chants et les concerts d'instruments.

Francis GARNIER
(Voyage d'exploration en Indochine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

61. Cortège royal

Défilé coloré dont J. Ajalbert nous fait dans « Sao-van-Di » une description éblouissante. Les couleurs rutilent sous le soleil, sur le fleuve « laqué de lumière » et les personnages ont le relief même de la vie : le vieux Satouk que ses jambes ne peuvent plus porter et le roi semblable à une statue de métal et de joyaux....

Sao van Di revenait du défilé royal, les yeux ébouis encore.....

Sao van Di avait tout vu !

Dès le matin, dans le brouillard humide et chaud qui mouillait les épaules, elle était sur le bord élevé de la berge, quand remontaient, lentes, les embarcations chargées de princes, de dignitaires, de serviteurs, vers le banc de sable...

Elle avait vu, quand les porteurs enlevaient, sur un hamac, le Satouk (1), que ses jambes ne pouvaient plus soutenir.

Il ne paraissait en public qu'à de longs intervalles, de plus en plus mince et faible, les paupières aplaties sur ses yeux usés, lui dont les regards miraculeux d'ascète, autrefois, avaient fait bouillir une marmite d'huile...; et il semblait n'y avoir plus de place, pour laisser couler des paroles, entre ses lèvres resserrées....

Cependant, à la trouée embrasante du soleil dans la brume, sur le fleuve laqué de lumière, était partie, comme une flèche, une longue pirogue, arrêtée net, au milieu du courant, et, d'un coude brusque, lancée de nouveau, comme un trait, au banc de sable....., une longue pirogue noire à filets d'or, à l'avant et à l'arrière relevée en tât (2) d'or, avec trente rameurs vêtus de rouge, aux rames noires timbrées d'or, portant les musiciens....

Et une autre, déjà, volait, pareillement barbelée de rames, comme une flèche noire et rouge, qui piquait aussi juste au but....

Et d'autres encore....

Et puis enfin, comme l'éléphant majestueux après les cerfs rapides, ou comme un cygne au milieu des canards, le radeau royal, une maison flottante.

Il en sortit une statue de pierreries, de soie et d'or, une apparition tout de suite éteinte : le Somdet (3) n'avait fait que traverser du bateau à la sala (4) où il devait prier, seul, avec les bonzes, et se purifier par l'eau consacrée, avant d'aborder au rivage...

---

(1) *Satouk*, — Titre honorifique, souvent porté par le chef de la pagode royale, conseiller du roi.

(2) *Tât.* — Edicules de formes et de dimensions variées, procédant de la pyramide ou du cône, très effilés, terminés en pointe ou par des parasols étagés. Il y a des tâts monumentaux, près des grandes pagodes, des tâts plus simples, un peu partout, jouant le rôle de nos croix, reposoirs, calvaires. Les boîtes et les bijoux laotiens affectent fréquemment des formes de tât.

(3) *Somdet.* — Roi.

(4) *Sala.* — Maison de repos pour les voyageurs ; maison improvisée pour une halte, une cérémonie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sur la rive, une arche monumentale de verdure avait été édifiée. Le cortège s'organisait. La chaise d'or stationnait entre des porteurs, coiffés de pourpre, et des suivants dressant les hampes des hauts éventails et des parasols étagés. Des hérauts, des musiciens, des soldats, des coureurs s'échelonnaient... Une escorte de pages faisait la haie, avec des lances garnies d'argent ciselé, des piques anciennes et les sabres royaux qui, tous, ont une histoire, avec leurs dragons d'or, ou des cornes de rhinocéros, ou des chimères, ou des monstres aux yeux de rubis, à la poignée....

Non, Sao van Di n'avait songé à personne, dans la surprise de tant de merveilles sous ses yeux qui, jusqu'alors n'avaient rien vu de tel : ces plateaux d'or, cette théière d'or, ce service à bétel en or, des vases, des étuis à cigarettes, des coffrets d'or, tous les objets personnels dont le Somdet ne se sépare jamais... Et lui-même, les prières terminées, du banc de sable, son radeau l'amenait à terre, et cela fulgurait pendant qu'il passait dans sa chaise que douze porteurs enlevaient et qui montait dans une rutilation d'or...

Et ce n'était rien encore. Ce qu'il fallait voir, c'est quand tout le cortège traverse l'esplanade de Wat Xieng Thong (1) dont les tâts et les murailles de chaux vive éblouissaient comme du soleil. La chaise royale semblait une gigantesque fleur d'or sur un lac d'argent, au-dessus de quoi les éventails balançaient leur vol d'aigrettes et d'ailes de toutes les couleurs...

Mais la statue de métal et de joyaux s'anime. D'une main, le roi soulève le chapeau de velours bleu et de passementeries d'or, pour reposer son front fatigué. Puis, il prend une cigarette. Maintenant, il se penche et puise dans une corbeille, à ses pieds, des noix d'arec qu'il jette à la foule ! Des noix d'arec farcies de cadeaux ! Quelques-unes doivent contenir un grain d'or, de l'argent, une pierre rare ! Aussi, quelle bousculade de tous les petits ventres-nus (2) laotiens ! Un bon sourire erre sur la face du vieux souverain, devant la joie du gagnant, le désarroi des concurrents. A un moment, il se penche pour laisser tomber une noix dans les mains d'un tout petit, à cheval sur la hanche de sa mère, et qui pleure de ne pouvoir s'élancer dans le pêle-mêle où roulent ses aînés... Il en jette tout le long du trajet, par dessus ses porteurs rouges, par delà l'escorte chargée des sabres légendaires, tout le long de l'avenue jalonnée de claies de bambou entre des pieux dont la pointe est entourée de papier d'argent ; tout le long de l'avenue où, des arbres, pendent des banderolles de pagodes ; où, devant les habitations, sont installés des autels, des tables, parés de fleurs, de fruits, d'ustensiles, de bibelots ; tout le long de l'avenue, entre les cocotiers et les lilas, où s'étire le cortège précédé de tam-tams et de khènes (3), jusqu'à l'arc de feuillage qui fait l'entrée du Palais, entre des rangées de bonzes, de soldats, de joueurs de gongs, prosternés...

Jean AJALBERT
(Sao-van-Di)

(1) *Wat.* — Pagode.
(2) *Ventres-nus.* — Enfants.
(3) *Khène.* — Instrument de musique formé de quatorze tuyaux de bambou juxtaposés du diamètre uniforme d'un centimètre environ, mais chaque couple de hauteur différente ; les derniers atteignant jusqu'à deux mètres cinquante. Chaque tuyau est percé d'un trou pour les doigts, permettant un jeu varié, assez étendu. Le son est plaintif et mélancolique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

62. Le pays des routes contraires

Extrait du roman: « De la rizière à la montagne » le morceau suivant nous présente les génies de la Haute-Région tonkinoise qui, selon les croyances des Annamites, tourmentent et persécutent les habitants des plaines lorsqu'ils se hasardent dans ces régions inhospitalières où tout leur est hostile, l'eau, l'air, la forêt....

... Les malheureux enfants du « Sud Tranquille » y subissent sans trêve les attaques des Mauvais Esprits.

Il y a d'abord le génie de l'Eau, qui vous donne la fièvre. Malgré toute sa vaillance, l'homme ne tarde pas à succomber.

Regardez un individu mort de la fièvre des bois. Tout ne vous dit-il pas que le génie a arraché son âme violemment, pour l'emporter dans les enfers ? Les yeux sont blancs, les membres convulsés, la bouche tordue. L'être entier a un aspect horrible, comme s'il avait été frappé de terreur à la vue d'un animal extraordinaire.

Puis, il y a le génie des Cavernes. Il apparaît ordinairement à l'imprudent qui a osé troubler son repos, sous la forme d'un dragon noir. Son corps est noir, tacheté de plaques jaunes, ses yeux fascinent l'homme, comme ceux du serpent attirent la grenouille. De sa gueule sortent à volonté de la fumée et des flammes brûlantes. Malheur au voyageur égaré dans la sombre forêt ! Quant vient la nuit, désemparé, il cherche un abri dans un trou de rocher, plein de lianes et de ronces, et n'y trouve que la mort.

Il y a aussi les génies des Rapides. Ceux-là sont les plus mauvais, parce qu'ils s'attaquent aux insensés qui, pour échapper aux autres génies, ont tenté de fuir sur un radeau ou sur une barque.

Lorsque vous descendez les fleuves et les torrents des montagnes, vous devez franchir des rapides en nombre infini. C'est là qu'habitent les génies, dans les tourbillons aux ondes froides et vertes.

Si le pilote, avant de quitter la rive, a omis de jeter dans l'eau les offrandes qui calment ces génies, c'est-à-dire une poignée de riz, une pincée de sel, un pétard éclatant, trois bâtons d'encens enflammés ; si dans la barque il se trouve un passager impie, alors votre sort est fixé : ou le mugissement des eaux du rapide empêche les matelots d'entendre les commandements du pilote, ou bien les perches à bout d'acier glissent sur les roches pointues, ou encore une grande tortue, de ses dents acérées, crève le fond de la barque : quelle que soit la cause du naufrage, tout, hommes et choses, disparaît dans le gouffre.

Jean MARQUET
(De la rizière à la montagne)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

63. Le génie tutélaire

Mais tous les génies ne sont pas aussi malfaisants ; il en est qui ne demandent qu'une offrande de riz, de volailles et d'encens pour se transformer en bienfaiteurs et pour aider les pauvres humains en toutes les circonstances difficiles de leur vie.

Maintenant, le génie ne nous regardait plus avec cet œil austère. Il avait l'air content, sympathique. C'était pour moi une vérité évidente que si l'on avait accepté les offrandes du père, on ne désirait pas nuire aux enfants. Je croyais naïvement que les génies étaient comme les humains. Il vous pardonneront même si vous les avez offensés, ils mettront leur pouvoir à votre service, dès que vous leur ferez un riche cadeau. Nos braves paysans le croient encore fermement au moment où j'écris ces lignes. Il suffit de quelques plateaux de riz gluant, de quelques coqs tués : les génies guériront la maladie de vos enfants ; ils écarteront l'ennui, la tristesse, la mort même de votre case. Il suffit de déposer sur leur autel quelques bouteilles d'alcool, des régimes de bananes ou de noix d'arec : ils vous aideront dans vos entreprises.

Allez-vous à la chasse ? Vous n'avez pas à craindre les tigres et les panthères. Les cerfs, les chevreuils, conduits par des mains invisibles, se jetteront dans vos trappes.

Faites-vous un long voyage ? Vous n'avez pas à vous inquiéter des accidents de route. Les yeux vigilants et puissants du génie ne vous quitteront pas.

Avez-vous un garçon, qui se présente à l'examen ! Il a mille chances d'être reçu. Les génies s'incarneront dans l'âme du candidat : il tracera des merveilles dans ses copies.

Si la sécheresse ou l'inondation menace votre région, brûlez des baguettes d'encens, allumez des bougies, récitez des prières. Les génies se chargent de transporter vos demandes au ciel : la pluie tombera ; l'eau se retira.

Ah ! qu'on a avantage à adorer les génies ! Ils sont, braves paysans qui l'ignorez, vos bienfaiteurs, vos serviteurs, vos instruments ! Et moi, à cette heure, hélas, déjà lointaine, où les notables se préparaient à s'attabler sous le toit communal, j'entrevoyais vaguement, très vaguement, ces multiples intérêts que peuvent nous rapporter ces cultes et ces fêtes. Je croyais aux génies ; je les craignais, car ma mère m'avait souvent dit qu'ils étranglaient les enfants incrédules, les femmes cruelles et les hommes brutaux.

TRAN-VAN-TUNG
(Rêve d'un campagnard annamite)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

64. La légende de la baie d'Along

Jean Marquet nous conte de façon saisissante la légende de la baie d'Along ; il nous dit comment ces formes si diverses, autrefois vivantes, ont été figées dans l'immobilité et la rigidité. Monde étrange, aujourd'hui pétrifié. De la légende se dégage l'impression même qui se dégage de la baie par temps gris, une impression de puissance, d'étrangeté et de mélancolie.

Frappé de la tranquillité majestueuse du passage, les hommes contemplent ces murailles de pierre, d'où la mort peut fondre sur eux. Tantôt les blocs sont rouges sang, tantôt noirs, tantôt verts. Et si chaque roche a sa couleur, chacune aussi a sa forme particulière.

L'une, comme un animal antédiluvien, s'élève vers les cieux, en descend et plonge sa tête difforme dans l'eau ; l'autre semblable à une arche, n'a que ses deux pieds baignés, tandis que son front est couvert d'une forêt de pins ; une autre encore, élancée et fine comme une urne, jaillit du sein de la mer et projette dans l'air son corps élégant, que l'on dirait sculpté par un artiste ; d'autres roches enfin, qui semblent être d'un seul bloc, renferment, paraît-il, des cavernes mystérieuses où, d'après les pêcheurs, vivent des dragons et des serpents monstrueux.

En traversant les mers d'Along et de Faï-tsi-long, Ba avait déjà vu pareil spectacle, et en était demeuré étonné. Il y avait vu des milliers d'îles, aux formes bizarres. Il en avait demandé explication aux marins, et eux lui avaient répondu que ces pierres étaient autrefois un monde vivant.

Jadis, habitait dans les eaux d'Along et de Faï-tsi-long (et sans doute y vivait-il encore), un dragon énorme, « grand comme le monde et haut comme le ciel ». Il parcourait invaincu la vaste mer, et au retour de ses expéditions pleines de désastres pour les autres habitants des eaux, il aimait à se reposer dans une longue caverne qui, du rivage, va dans l'intérieur des terres, et que les Occidentaux appellent le tunnel de Cam-pha.

Les esprits des eaux, jaloux de sa toute-puissance, complotèrent un jour de le tuer. Ils s'allièrent à des hommes, à des poissons, à des esprits de l'air, à de vils animaux même, et, par centaines, essayèrent d'exterminer le dragon. Mais ils avaient compté sans le pouvoir surnaturel de leur ennemi.

Lui, dédaigneux, les laissa approcher de son antre, et, quand ils furent réunis, près de l'assaillir, il lança vers eux un jet de flamme, et tous demeurèrent pétrifiés.

Depuis des milliers d'années, ils n'avaient pas bougé ; Ba les voyait tels qu'autrefois la puissance du dragon les avait faits.

Celui-ci, à la masse énorme, c'est Tinh, le génie des eaux contraires. Seule sa tête émerge, et l'on distingue très bien sa longue barbe, son grand nez et son chapeau pointu. A côté, sa jonque surmontée d'une voile, paraît naviguer encore, mais comment le pourrait-elle ?

Plus loin, c'est le crapaud qui, accroupi au bord d'une crique, s'apprêtait à jeter son venin sur l'ennemi commun. Mais lui aussi a ses pieds enracinés au fond de l'eau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce fin visage, c'est Nich, l'épouse du Vent Mauvais. Elle suivait son mari à l'assaut et fut tuée, à ses côtés. Lui, semblable à un monstre, est recouvert d'une épaisse toison faite d'algues et de varechs. Il n'apparaît qu'aux basses eaux. Mais elle, par faveur spéciale sans doute, put conserver à l'air son profil de femme de génie.

Voici le sabre d'un guerrier. Il jaillit, menaçant, et sa lame, maintenant inoffensive, est encore teintée de sang. Là-bas, une tortue laisse émerger son dos couvert de forêts. Elle en est toute verte, et c'est pourquoi on l'appelle la Verte. Voilà un cheval qui projette vers le ciel son chanfrein hardi. Ses sabots et sa crinière sortent aussi de l'eau.

Et ces autres, épars jusqu'à l'horizon gris, Ba pouvait les reconnaître à leurs formes : les Chiens, le Rat, les Lionceaux, le Singe-Homme, le Chapeau du Guerrier, le Cerf, la Palourde, « Monsieur Trente », et la foule des obscurs.

Tous sont immobiles, largement postés, comme au jour funeste où ils marchaient à l'assaut de l'antre du Dragon. Et lui, éternellement invincible, doit, en contemplant son œuvre terrible, se réjouir du néant des infimes qui osèrent le défier.

Jean MARQUET
(De la rizière à la montagne)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

65. Le départ de Ong-Tao

L'année s'achève ; comme tous les ans, Ong-Tao va partir rendre compte à l'Empereur de Jade de la conduite des habitants de la maison. Aussi, ceux-ci, pour l'amadouer, le comblent-ils de prévenances. Naïveté transparente mais Ong-Tao est incapable de rancune et il n'en veut pas aux hommes de l'avoir négligé toute l'année.

Le Têt, le jour de l'an annamite, était proche, le douzième mois touchant à sa fin.

Le vingt-cinquième jour de ce mois, après le repas du matin, Neua dit à ses enfants :

— Cette après-midi, nous célébrons en famille le départ d'Ong-Tao : c'est pourquoi chacun de nous doit se recueillir et méditer sur les suppliques qu'il veut adresser aux Puissances supérieures par l'intermédiaire d'Ong-Tao.... Sais-tu, mon petit-fils, qui est cet Ong-Tao ?

— Comment le saurai-je, vieux père ? Tu ne m'en as jamais soufflé mot.

— De son vivant, Ong-Tao était un magistrat intègre et scrupuleux : nos pères en ont fait, depuis des siècles, un génie particulièrement chargé de rendre compte, chaque année, aux divinités d'En-Haut de la façon, bonne ou mauvaise, dont se conduisent les mortels. Il est présent sous tous les toits, et révéré par chaque famille ; mais on ne se soucie guère de l'honorer,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sinon au bout de l'an, quand il va s'acquitter de sa mission. Alors on l'accable de prévenances, on murmure à voix basse toutes les sortes de vœux et de prières dont il consent à se charger, et le pauvre Ong-Tao s'en va, sans rancune : car c'est un génie qui n'a point de méchanceté.

Pour aider au voyage du messager divin, Thi-Teu, sur les conseils de son beau-père, disposa sur un plateau de cuivre une boîte de thé, des bananes, des rectangles de papier doré et argenté : pendant la route, qui ne pouvait manquer d'être fort longue, Ong-Tao mangerait les bananes, boirait le thé, et, s'il se présentait sur son chemin quelque bac ou pont à péage, il acquitterait les droits de passage avec les monnaies de papier desquelles on le munissait. Devant l'autel des ancêtres, Neua brûla solennellement de petits dessins dont Van-Chéong lui avait fait cadeau et qui figuraient un cheval et une cigogne.

— Tantôt sur les ailes de la cigogne, tantôt sur le dos du cheval, dit-il, Ong-Tao accomplira sa mission.....

Emille NOLLY
(La barque annamite)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

66. Légende du génie du Lac et de la fondation de Hanoi

G. Dumoutier, né en 1850, sinologue, annamitisant et administrateur français. Attaché à la mission Paul-Bert, organisa l'enseignement au Tonkin et préconisa l'emploi du quoc-ngu dans les écoles indigènes. On lui doit de nombreux ouvrages destinés à l'enseignement. Il a publié, en outre, de curieuses études d'histoire, d'archéologie et d'épigraphie annamites, notamment : « Les légendes historiques de l'Annam et du Tonkin », « Les pagodes de Hanoi », « L'enfer des Bouddhistes tonkinois» et une traduction des chansons populaires annamites.

Il y a bien longtemps de cela, au commencement de la dynastie des Ly, le roi, se promenant en barque sur le fleuve Nhi-hà, deux dragons vinrent soulever la barque royale sur leur dos et la transportèrent sur le territoire de Long-biên qui était alors inculte et désert.

Le roi, voyant dans ce prodige une intervention céleste, construisit au même endroit une ville à laquelle il donna le nom de Thanh-long (ville du dragon) ; c'est aujourd'hui la ville de Hanoi.

A l'Ouest de la ville nouvelle se trouvait alors une petite montagne rocheuse et à l'Est coulait le Sông-lô.

Dans une caverne de cette montagne vivait un renard blanc à neuf queues, ce renard était sorcier, il pouvait tous les mille ans prendre la forme des animaux les plus extraordinaires et même la forme humaine ; il était la terreur de la contrée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A cette époque, le mont Tan-vien était habité par des *Man*, qui avaient construit là quelques villages ; ils vivaient entre eux, avaient des habitudes paisibles, cultivaient le riz et tissaient des étoffes blanches dont ils confectionnaient des vêtements pour leur usage, ce qui les faisait appeler *les Man aux habits blancs*.

Ils adoraient le génie du Tan-vien qui habite le sommet le plus élevé du mont.

Un jour, le renard à neuf queues prit la figure d'un homme, se vêtit d'habits blancs et s'en fut au milieu des Man, se mêlant à leurs réunions, à leurs chants et cherchant à les attirer hors du village pour les saisir et les transporter dans sa caverne.

Les Man ne tardèrent pas à s'apercevoir des artifices de cet étranger et ils invoquèrent leur génie tout-puissant.

C'était l'époque de l'année où Lac-long-quân a coutume de lancer les monstres des fleuves (Thuy-toc) contre le Tan-vien.

Les Thuy-toc arrivèrent en foule, se répandirent dans la campagne, pénétrèrent dans la caverne qui s'écroula et lorsque le renard revint, ils se saisirent de lui et le dévorèrent.

Alors le génie du Tan-vien étendit la main et à la place de la caverne apparût un lac profond qui prit le nom de Ho-thê-dam ; c'est le Ho-tay (1).

On construisit sur ses bords un temple à l'effet de conjurer les maléfices des diables, c'est la pagode de Kim-nguu.

A l'Ouest de ce lac, le terrain est vaste et plat, on le cultive en rizières. Les habitants bâtirent un village sur un endroit plus élevé ; on l'appelle aujourd'hui le village du Lac (Hang-ho). L'emplacement exact de la caverne du renard à neuf queues est occupé aujourd'hui par le village de Lô-khuoc*t*

G. DUMOUTIER.

(Légendes historiques de l'Annam et du Tonkin)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

67. La légende du lac de l'épée

La légende de Lê-Loi, le pêcheur qui vit surgir des eaux du petit lac de Hanoi, le dragon qui lui apportait « l'épée de la délivrance . et la mission de chasser du pays d'Annam les Chinois oppresseurs es» l'une des plus connues et des plus populaires parmi les légendes tonkinoises. A. de Pouvourville nous la conte dans son volume: « Le cinquième bonheur ».

C'était dans ce même paysage que, quatre cents ans auparavant, des eaux tumultueuses du petit Lac, le dragon (Long) avait surgi, dans sa gloire et sa colère, aux yeux épouvantés du pêcheur Lê-Loi, et lui avait apporté,

(1) Le *Ho-tay* est le lac de Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans sa gueule pavée de dents d'or, au lieu du caractère de longévité que représentent les livres, la grande épée de la délivrance.

Lê-Loi tremblant avait reçu l'épée. Et dès qu'il en eut saisi la garde, la volonté et la tranquillité des dieux étaient descendues dans son cœur. Il avait salué, suivant les rites traditionnels, le dragon, père de la race, qui tendait vers lui ses oreilles aux pointes bleues ; il avait abandonné ses filets sur la rive ; et il était parti seul, à la conquête de l'empire. Et derrière lui, en signe de la protection d'en haut, son ombre se déroulait sur les herbes comme les anneaux ailés du dragon.

Ainsi Lê-Loi, armé de l'épée, chassa les hommes du Nord, les « oncles à queue de rat », qui gardaient la cité et les provinces, et fonda, dans le royaume rendu à l'indépendance, la glorieuse dynastie des Lê qui vécut trois cent soixante et quinze ans (1) parmi les louanges d'un peuple heureux.

Quand il mourut dans son palais de Ke-cho (2), dont aujourd'hui il ne reste pas une pierre, une tempête d'éclairs et de pluie s'abattit sur la ville ; et, des nuages jusqu'à terre abaissés, le dragon surgit, entra dans le palais par la muraille, reprit dans sa gueule l'épée de la délivrance, et s'abîma avec elle dans les eaux courroucées du petit lac. De ce jour, le peuple le nomma le lac de l'épée (3). Et l'épée n'en sortira qu'au jour marqué pour la suprême victoire des enfants d'Annam.

A. de POUVOURVILLE
(*Le cinquième bonheur*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

68. Les poissons métamorphosés

Hoang-xuan-Nhi dans un livre plein de sincérité: « Les cahiers intimes de Heou Tâm, étudiant d'Extrême-Orient », conte son enfance. On sent que maints épisodes en sont vécus. L'auteur nous fait part de ses rêves, nous devinons sa sensibilité, repliée par suite de l'incompréhension de son entourage. Nous empruntons à ce livre la légende des poissons métamorphosés en dragons.

Il est une croyance très populaire en Orient. C'est que certains poissons peuvent se transformer en dragons à certaines périodes de l'année. La pluie tombe à verse. Les fleuves grossissent. Alors ces poissons bienheureux — qui font presque l'objet d'un culte chez nous — remontent le courant à vive

(1) D'après le P. CADIÈRE (tableau chronologique des dynasties annamites), la dynastie des Lê postérieurs régna pendant deux périodes. La 1re va de l'an 1418 jusqu'à l'an 1526, soit 109 années. Après cette première période vient un interrègne occupé par les Mac. La seconde période va de l'an 1533 jusqu'à l'an 1789 et comprend 16 empereurs ayant régné pendant 257 années. En tenant compte de l'interrègne, les deux périodes réunies embrassent 372 années.

(2) Ke-cho « le marché » désigne Thanh-long (Hanoï).

(3) Ou « Lac de l'épée restituée » (Hô hoan kiêm).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

allure. On dit qu'ils se dirigent vers un mur de nuages et d'eau, un mur immense et sombre dont le haut frôle le ciel. Ils sautent enfin. Au fur et à mesure de leur ascension, leurs écailles se colorent, leurs yeux rubiconds deviennent étincelants et énormes, leur corps s'allonge, leur queue se multiplie et leurs nageoires s'élargissent en forme d'ailes ou deviennent des pattes aux griffes menaçantes. Puis ils ont un visage avec un nez escarpé et une gueule vermeille ornée d'une longue paire de moustaches semblables à des tentacules. La grande famille des dragons, réunie là-haut, les accueille avec des contorsions d'allégresse. Il arrive aussi que de misérables poissons dépourvus de noblesse et d'habileté, osent escalader le mur vertigineux. Ils montent avec force battements de nageoires et de queue. Mais ils retomberont vite, ils s'enfonceront dans la vase, métamorphosés à moitié, c'est-à-dire presque monstrueux.

Eh bien, les joueurs, les pervers, les volages sont comme ces poissons misérables. Ils sombrent dans le désespoir.

HOANG-XUAN-NHI
(*Les cahiers intimes de Heou-Tâm, étudiant d'Extrême-Orient*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

69. La fille de l'Empereur de Jade

M. Pham-duy-Khiêm, professeur au Lycée Albert Sarraut, a publié plusieurs livres. Dans : « De Hanoi à la Courtine », il narre avec sensibilité et intelligence ses souvenirs de guerre (1939-1940) *à laquelle il prit part comme engagé volontaire : Son volume : « Légendes des terres sereines », recueil de légendes du pays d'Annam a obtenu le premier prix de littérature d'Indochine.*

L'Empereur de Jade avait convié à sa table les génies de sa cour, et ses filles servaient d'échansons. Au milieu du festin, la plus jeune d'entre elles laissa tomber le vase précieux d'où elle versait à boire, et le vase se brisa.

Pour la punir, son père l'exila sur la terre.

C'était le temps où la dynastie des Lê régnait sur l'Annam tranquille. La fille du Ciel vint au monde dans la famille royale ; le matin de sa naissance, tous les boutons de roses s'épanouirent dans chaque jardin.

La princesse grandit en grâce et en beauté et surpassa toutes les jeunes filles du royaume par ses qualités. Elle épousa un jeune mandarin. Trois ans après, elle mourut subitement.

Son mari fut inconsolable et ne la remplaça point. Des années passèrent.

Quand vint le jour du transfert des restes, on trouva le cercueil vide. La tristesse du mandarin devint plus vive et sa douleur mal endormie se ranima. Il demanda à résigner ses fonctions et se retira dans la province de Nghê-an.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un jour, il errait seul dans les bois, quand il arriva au bord d'un ruisseau. Il regarda la transparence de l'eau en suivant le fil de ses songes. Un bruit de feuilles le fit se retourner : une jeune femme s'éloignait, et disparut derrière un banian.

Le lendemain, il retourna au même endroit et attendit. Au bout d'un moment, le vent lui apporta un parfum connu et il vit venir à lui celle qu'il croyait avoir perdue à jamais.

Elle lui révéla son origine, sa maladresse et son exil, ajoutant :

« J'avais fini mon temps sur la terre quand je vous ai quitté. Mais le souvenir de nos heures communes me poursuivit là-haut ; j'ai su aussi votre peine et j'ai obtenu de redescendre ... Malheureusement ce printemps finira et je crains qu'il n'y en ait plus d'autre ».

Le mandarin fut trop comblé par ce retour inespéré pour ne pas se résigner d'avance à la fragilité de son bonheur. Il finit même par ne plus y penser et quand il devint père, sa félicité fut sans mélange.

Un soir, le couple était assis dans la cour intérieure, devant une tasse de thé, et contemplait ensemble le clair de lune. Soudain un souffle de brise passa, avec un peu de musique lointaine. La femme frissonna et, se levant, elle dit à son mari :

« L'Empereur de Jade me rappelle. Il faut nous séparer ».

Longuement il la regarda sans rien dire. Sur sa prière, il ferma les yeux et quand il les rouvrit, elle avait disparu.

Il se consacra entièrement à l'éducation de leur fils, qui devint plus tard un grand mandarin.

PHAM-DUY-KHIÊM
(*Légendes des terres sereines*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV. — L'HISTOIRE — LES GRANDS HOMMES LES MONUMENTS ET LES PAGODES

Quelques pages d'histoire, l'esquisse de quelques unes des grandes figures qui œuvrèrent dans ce pays ; enfin quelques descriptions des monuments et des pagodes qui composent son patrimoine artistique, telle est la matière de cette quatrième partie.

Ces monuments, legs du passé, contribuent largement à la splendeur du pays ; ils participent à sa physionomie. On ne peut prononcer le nom de l'Egypte sans que le profil triangulaire des Pyramides ne se dresse dans la pensée. De même, on ne peut prononcer le nom du Cambodge sans que la quintuple tiare qui couronne Angkor Vat et le sourire mystérieux qui tombe des tours du Bayon ne surgisse à l'esprit de ceux qui connaissent l'Indochine.

Au même titre que la baie d'Along, œuvre de la nature, Angkor, œuvre des hommes est un trait essentiel du visage de ce pays et plus encore peut-être est-il digne de notre étude et de notre souci puisqu'il nous initie aux croyances, à l'idéal et aux travaux des peuples qui nous ont précédés, c'est-à-dire aux manifestations les plus élevées de la vie humaine.

70. L'empire des Khmers

En ces lignes, évocatrices des somptuosités de l'empire khmer, Pierre Loti retrace l'arrivée du peuple conquérant et, après son rayonnement magnifique, son déclin mystérieux. La prose imagée et colorée du célèbre romancier retrace les splendeurs de cette merveilleuse civilisation qui fit surgir du sol « des temples gigantesques, ciselés de mille figures ».

A des époques imprécises, cette ville, depuis des siècles ensevelie, fut une des splendeurs du monde. De même que le vieux Nil, avec son limon seul, avait fait éclore dans sa vallée une civilisation merveilleuse, ici le Mékong, épandant chaque année ses eaux, avait déposé de la richesse et préparé l'empire fastueux des Khmers. C'est vraisemblablement à l'époque d'Alexandre le Macédonien qu'un peuple émigré de l'Inde vint s'implanter sur les bords de ce grand fleuve, après avoir subjugué les indigènes craintifs (des hommes à petits yeux, adorateurs du serpent). Les conquérants amenaient à leur suite les dieux du brahmanisme, les belles légendes du Ramayana, et, à mesure que croissait leur opulence sur ce sol fertile, ils élevaient partout des temples gigantesques, ciselés de milles figures.

Plus tard — quelques siècles plus tard, on ne savait trop, car l'existence de ce peuple s'est beaucoup effacée de la mémoire des hommes — les puissants souverains d'Angkor virent arriver, de l'Occident, des missionnaires en robe jaune, porteurs de la lumière nouvelle dont s'émerveillait le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monde asiatique : le Bouddha, devancier de son frère Jésus, venait d'éclairer l'Inde, et ses envoyés se répandaient vers l'Extrême-Asie, pour y prêcher cette même morale de pitié et d'amour que les disciples du Christ avaient récemment donnée à l'Europe. Alors les farouches temples de Brahma devinrent des temples bouddhiques ; les statues de leurs autels changèrent d'attitude et baissèrent les yeux avec des sourires plus doux.

Il semble que, sous le bouddhisme, la ville d'Angkor connut l'apogée de sa gloire. Mais l'histoire de son rapide et mystérieux déclin n'a pas été écrite, et la forêt envahissante en garde le secret. Le petit Cambodge actuel, conservateur de rites compliqués au sens perdu, est un dernier débris de ce vaste empire des Khmers, qui, depuis plus de cinq cents ans, a fini de s'éteindre sous le silence des arbres et des mousses.

Pierre LOTI
(*Un pèlerin d'Angkor*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

71. L'expansion du peuple annamite

Paul Boudet, archiviste-paléographe, créa et organisa en 1917 *les archives et bibliothèques de l'Indochine, service qu'il dirige depuis lors. Son activité scientifique est représentée par un certain nombre d'ouvrages consacrés à l'histoire de la Lorraine ou de l'Indochine, de travaux bibliographiques ou d'archives, d'articles de revues et de conférences.*

Chargé du cours de l'histoire d'Annam à la Faculté de Droit de l'Indochine, Paul Boudet est membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, président de la Société de Géographie de Hanoi et des Amis du Vieux Hué, membre de plusieurs sociétés savantes de l'Indochine et de France ; il dirigea, en outre, jusqu'à leur disparition, la « Revue Indochinoise » et « Extrême-Asie ».

Son œuvre en Indochine fait le plus grand honneur non seulement à lui-même, mais encore à l'Indochine et à l'Ecole nationale des Chartes qui s'était jusque là consacrée surtout aux études du Moyen-Age et à l'érudition pure.

Un flot de pauvres gens, d'indisciplinés, de bannis, de vagabonds, de déserteurs fuyant les contraintes des pays organisés ou les malheurs de la guerre et la famine qui souvent l'accompagne, déferlait sur les rivages du Sud et du Sud-Ouest. Les causes de cet exode, on les trouve dans les institutions même du peuple annamite, basées sur la famille et la commune.

L'individu n'y est qu'un rouage indispensable, et si par malheur, il ne trouve plus sa place dans le mécanisme, s'il ne peut participer à la distribution des terres communales, s'il est un non-inscrit, si le village ne peut ou ne veut plus lui fournir des ressources suffisantes, il se trouve fatalement entraîné, soit à chercher ailleurs sa subsistance, soit à accepter la charge du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

service militaire. Celle-ci était particulièrement redoutée, elle enlevait l'homme adulte à son champ et à sa famille et, sans parler des dangers du métier, la condition du soldat était très mauvaise. Le voyageur français Poivre dit avoir rencontré deux cents jeunes gens, la cangue au cou: c'étaient des recrues. Il ajoute que les troupes désertent et fuient vers le Donnai (1), qu'elles ne sont pas payées et meurent de faim et que la désertion n'est d'ailleurs pas sérieusement punie.

A tous ces malheureux, pauvres gens, indisciplinés, non-inscrits, déserteurs, se joignaient ceux qui avaient été condamnés au bannissement, ceux aussi qui étaient en butte aux mauvais procédés des mandarins ou qui voulaient échapper à la lourdeur excessive des impôts. Toute cette armée de hors-la-loi était une avant-garde solide pour l'occupation d'un pays neuf. Ils s'en allaient pleins d'espoir d'une vie meilleure et insoucieux des dangers, chercher des terres nouvelles. La plupart devait fuir sur de frêles sampans plutôt que d'emprunter la route terrestre, trop longue et pleine de périls.

On peut imaginer ces hordes d'aventuriers arrivant, poussés par la mousson d'hiver, dans les fertiles plaines de la Basse-Cochinchine. Ceux qui, après un pareil exode, réussissaient à s'y installer, trouvaient bientôt de nombreux imitateurs et ainsi, le trop-plein de la population annamite se déversait sur les régions qui avoisinaient le Donnai.

Cette première vague d'envahisseurs devançait la conquête. La deuxième avait un caractère plus officiel, plus organisé : le Gouvernement annamite, dès qu'il avait pris pied dans une région, envoyait des colons plus ou moins volontaires, venus surtout du Quang-binh, ou même des provinces plus septentrionales, les plus pauvres.

Une troisième catégorie de colons était représentée par les soldats libérés, à qui on distribuait des terrains dans le pays conquis, à charge pour eux de les défendre contre l'envahisseur.

Tels étaient les divers éléments de cette colonisation à qui l'admirable organisation de la commune annamite donnait bientôt son cadre stable et définitif.

Dès le XVII^{e} siècle, des colonies agricoles, que nous appellerons libres, s'étaient implantées dans les régions de Dong-nai et de Moxui, c'est-à-dire celles de Biên-hoà et de Baria.

Elles étaient là sur les terres des Cambodgiens mais ceux-ci, sans grande résistance les leur abandonnaient. Les émigrants n'étaient pas livrés sans appui à leurs seules ressources, les souverains annamites restaient toujours prêts à leur apporter l'aide des garnisons du Khanh-hoà et de Binh-thuân, et l'anarchie perpétuelle où se trouvait le Cambodge leur donnait des occasions fréquentes d'intervenir.

En 1658, les Annamites, sous prétexte de violation de frontière et de vols de bétail s'emparent de Moxui (Baria), et l'un des deux rois cambodgiens, enfermé dans une cage, est envoyé à la cour de Hiên-Vuong (2) qui lui rend

(1) La Basse-Cochinchine.
(2) Hiên-Vuong (Thai-Tôn), seigneur de Cochinchine (Annam actuel), 1648-1687.

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONÉSIEN BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la liberté, moyennant qu'il se reconnût vassal et payât tribut. Mais la fragile royauté de Ang Chan, le roi vaincu, est bientôt attaquée par ses frères. D'où guerre civile, assassinat, usurpation, où les Annamites trouvent de nouvelles occasions, sous prétexte d'aider l'un des compétiteurs, d'envahir le Cambodge et de s'emparer de Saigon, de Nam-vang (Phnom Penh), de Kampot et de pousser jusqu'à Oudong. Le Cambodge est divisé en deux royaumes : l'un, celui de l'Ouest avec pour capitale Oudong, l'autre, le Cambodge d'eau dont Saigon fut le centre, mais tous deux doivent payer tribut au seigneur de Hué.

Paul BOUDET

(Extrait du *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, 1942, tome XLII, fasc. I)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

72. La révolte des deux sœurs Trung

G. Dumoutier, dans son recueil de «Légendes historiques de l'Annam et du Tonkin», nous conte celle des sœurs Trung. Il n'en est pas de plus populaire en Indochine que celle de ces héroïnes dont l'appel galvanisa les troupes tonkinoises et les fit triompher de l'armée chinoise.

...A cette époque (1) vivaient deux sœurs également douées de qualités rares, habiles, savantes et vertueuses. l'aînée se nommait Trung-Trac, la cadette Trung-Nhi, elles descendaient de la famille royale des Hung, du pays des Giao-nhi, et habitaient toutes deux le huyen de Mi-linh, du phu de Phong-chau (2).

Trung-Trac avait épousé un homme du huyen de Chu-duyen nommé Chi-Sach, cet homme déplut à To-Dinh (3) qui, sans autre motif, le fit décapiter.

L'assassinat de Chi-Sach porta à son comble la fureur populaire, il y eut spontanément un soulèvement général, Trung-Trac dépouilla ses vêtements de femme, revêtit la cuirasse et se mit à la tête des révoltés ; sa sœur se joignit à elle ainsi que plusieurs mandarins. De tous les côtés, les insurgés se ruèrent sur les Chinois, l'armée de Trung-Trac, fit des prodiges, soixante-cinq villes se soumirent à l'héroïne et tous les Chinois furent rejetés au delà des frontières. Le féroce To-Dinh ne dut son salut qu'à une fuite précipitée ; mais l'empereur chinois Quang-Vu le fit poursuivre, arrêter, et il fut incarcéré à Thiêm-nhi.

---

(1) Sous un des empereurs de la dynastie chinoise des Han.

(2) C'est aujourd'hui le huyen de Yen-lang, du phu de Vinh-tuong, province de Son-tay.

(3) Le Gouverneur chinois qui administrait l'Annam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Trung-Trac, proclamée reine, établit sa capitale dans la province de O-duyen (1) et régna avec la plus grande sagesse.

Trois ans après ces événements, l'empereur Quang-Vu voulut prendre sa revanche ; il réunit une armée puissante et la lança contre l'Annam ; il en avait confié le commandement au plus brave de ses généraux, Ma-Viên, et lui avait adjoint un vaillant officier.

L'armée chinoise rencontra les Annamites, à la tête desquels étaient les deux sœurs Trung, dans les montagnes de Lang-son, et l'attaque commença aussitôt : on se battit avec acharnement de part et d'autre et lorsque la nuit vint, aucun parti n'avait eu l'avantage sur l'autre. Alors commença une guerre d'embuscades et d'escarmouches au cours de laquelle Trung-Trac déploya les plus grandes qualités militaires. Mais l'armée annamite s'épuisait en hommes tandis que le l'autre côté, les Chinois arrivaient toujours plus nombreux.

Trung-Trac dut abandonner le terrain et battre en retraite ; elle ne le fit qu'en guerroyant et tint ainsi pendant plus d'un an l'ennemi en échec. Lorsque, après avoir défendu sa patrie pied à pied contre l'envahisseur, elle arriva au ruisseau de Cam-khê (2), elle voulut tenter un dernier effort avec ce qui lui restait de soldats.

La lutte fut sanglante et désespérée, mais l'avantage resta aux Chinois et les deux sœurs furent tuées dans la mêlée.

Afin de perpétuer le souvenir de sa victoire, Ma-Viên fit élever dans plusieurs endroits des colonnes de cuivre (3) sur lesquelles furent gravés ces mots : « Le jour où cette colonne disparaîtra, il en sera fait de la race annamite. »

Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur la fin des deux héroïnes ; d'aucuns prétendent que Trung-Nhi seule périt sur le champ de bataille et que Trung-Trac, le désespoir dans le cœur, se retira sur le mont Hi (Hison) d'où les génies la transportèrent au ciel.

Quoi qu'il en soit, les deux sœurs Trung sont demeurées pour l'Annam la personnification du patriotisme, et les habitants du chau qui les a vu naître ont élevé, à l'embouchure du song Hat (4), une pagode où elles sont adorées.

G. DUMOUTIER

(*Légendes historiques de l'Annam et du Tonkin*)

(1) Aujourd'hui partie de la province de Son-tây.

(2) Ce ruisseau passe au village de Duong-lay, près de Yên-lay, province de Son-tây.

(3) Ces colonnes furent élevées dans trois endroits différents ; près de la ville de Kouang-nam dans le Tonkin, près du mont Feun-meo qui sépare la province de Canton du Tonkin, près du Sseu-lin-tchéou, ville du Kouang-Si appartenant alors au Tonkin (Histoire de Chine, de Mailla).

(4) Le Day.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

73. Un grand roi cambodgien

G. Cœdès, directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, correspondant de l'Institut, universellement connu comme l'un des plus distingués indianistes de notre temps, s'est spécialisé dans l'épigraphie cambodgienne et l'histoire khmère. Il nous brosse du roi Jayavarman VII un portrait d'un relief saisissant.

Une jeunesse passée à l'étranger, loin des siens, le retour au pays en pleine révolution, de longues années d'attente et d'épreuves, l'accession au pouvoir au seuil de la vieillesse, la fondation d'une nouvelle capitale, la répression d'une révolte locale, l'annexion du Champa et l'extension du Cambodge jusqu'à ses extrêmes limites, la perte d'une compagne aimante, profondément religieuse à qui succéda une femme hautement cultivée, tels sont les épisodes principaux de la carrière de JAYAVARMAN VII ...

A travers ces notes biographiques apparaît la figure d'un homme énergique, et ambitieux, mais doué d'un certain sens politique, qui sauva son pays de la ruine et l'éleva à l'apogée de sa puissance. Les inscriptions le représentent, d'autre part, comme un bouddhiste fervent « honorant, dit la stèle de Ta-Prohm, le suprême chemin qui mène à l'illumination supérieure, l'unique doctrine qui soit sans obstacle pour atteindre la compréhension de la réalité, la Loi que, dans les trois mondes, les immortels doivent honorer, l'épée qui détruit le bosquet des passions ».

Il tenait cette foi de son père qui, rompant avec la tradition de ses prédécesseurs hindouistes « trouvait, dit la même stèle, sa satisfaction dans ce nectar qu'est la religion de Çakyamuni ». Bouddhisme du Grand Véhicule, au sein duquel fleurissait la dévotion à Lokeçvara, à qui les vieilles pratiques de l'apothéose permettaient d'associer le culte des personnages défunts, et même vivants, déifiés sous les traits du Bodhisattva compatissant.

La personnalité de JAYAVARMAN VII, qui ne fait que transparaître à travers les inscriptions, trouve sa pleine expression dans l'œuvre extraordinaire qu'il a laissée et qui, mieux que les textes, va nous renseigner sur son caractère.

Cette œuvre, c'est Angkor Thom, avec ses douze kilomètres de murailles, ses larges fossés, ses cinq portes, et le Bayon au centre, c'est Ta-Prohm, Bantay-Kdei, Prah-Khan, Nak-Pan, Ta-Som, Kroi-Ko, Ta-Nei, c'est l'énorme Bantay-Chmar, dans le Nord-Ouest, Va-Nokor à Kompong Cham, Ta-Prohm à Bahi, ce sont tous ces pavillons de repos destinés aux pèlerins et jalonnant de longues routes en remblai dont plusieurs ont peut-être été tracées par lui, ce sont cent deux hôpitaux répartis aux quatre coins du royaume. Quel pharaon, quel César peut se vanter d'avoir remué autant de pierre ?

G. CŒDÈS

(Un grand roi du Cambodge, Jayavarman VII)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

74. La première enceinte de la ville de Hué

Michel Duc-Chaigneau (1803-1894), *fils d'un des officiers français amenés à Gia-Long par l'évêque d'Adran, a rassemblé en un volume: « Souvenirs de Hué », une quantité de documents intéressants. Il exprime son attachement pour Hué où il est né, nous dépeint la ville et la cour, le roi et le peuple, les mandarins, les boutiques... Son livre ressuscite la vie de cette époque dans la capitale de l'Annam.*

L'enceinte fortifiée de Hué, construite d'après le système de VAUBAN, et dont les travaux ont été dirigés par des Français, ressemble extérieurement à une ville de guerre européenne, moins ses larges portes surmontées d'un pavillon chinois, qui ôtent toute illusion aux étrangers lorsqu'ils s'en approchent. Cette enceinte que les Annamites appelèrent Phu-Xuon (Riche printemps), nom que portait un ancien village sur l'emplacement duquel se trouvent assises les fortifications actuelles, a environ six kilomètres de tour, et des murailles de briques fort élevées, avec fossés, glacis et bastions, et l'on y pénètre par dix ouvertures, en traversant les fossés sur de larges ponts massifs de pierre. La façade principale, devant laquelle est une immense place qu'on pourrait appeler *Grand Champ* de Mars, est située du côté méridional, où coule le grand fleuve Truong-Tien, et a deux portes ; la façade du Nord en a également deux, et chacune des deux autres, trois. Toutes ces portes sont solidement bâties à la base, et sont surmontées d'un pavillon carré, de briques rouges encadrées de mastic blanc, ayant une ouverture de chaque côté et une galerie tout autour. Le toit, dont la partie supérieure est couronnée d'une boule en maçonnerie dorée, terminée par une petite flèche, est couvert de tuiles rouges, et, aux quatre angles, s'élèvent quatre clochers en maçonnerie, garnis d'un certain nombre de clochettes qui sont agitées au gré des vents, et font entendre un sourd carillon, assez monotone. Ces pavillons servent de guérites aux factionnaires pendant la nuit, depuis la fermeture des portes de la ville, qui a lieu à neuf heures du soir, jusqu'à leur ouverture, à cinq heures du matin. Matin et soir, un coup de canon annonce l'ouverture et la fermeture de ces portes. Phu-Xuon est isolé des autres parties de la ville par une rivière creusée de main d'homme, qui s'abouche au grand fleuve, et qui limite l'enceinte en un carré parfait.

Michel DUC-CHAIGNEAU
(Souvenirs de Hué)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

75. Victoire de Gia-Long sur les Tay-son

C. E. Bouillevaux, dans son ouvrage: « L'Annam et le Cambodge », nous fait l'historique de cette journée qui assura la victoire de Gia-Long sur les Tay-son. Il nous montre l'attitude énergique de l'évêque d'Adran et narre comment fut emportée la décision.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le roi, pour fermer tous les passages, avait établi une ligne de fortifications, qui commençait au bord de la mer, et s'étendait par dessus une chaîne de montagnes, jusqu'à une journée et demie de chemin... Certains forts qui devaient protéger les lignes de défense, n'étaient point encore achevés. L'ennemi en ayant eu connaissance, attaque brusquement avec cinq ou six mille hommes, disperse les travailleurs et s'empare d'un passage important. Cette surprise déconcerte Gia-Long ; il se croit sur les bras toutes les forces de l'ennemi, et songe à battre en retraite. L'évêque d'Adran était au fort voisin ; il fit tous ses efforts pour rassurer le roi, lui disant qu'il ne fallait pas donner trop d'importance à cette attaque ; qu'il n'était pas certain que toute l'armée des rebelles fût là ; du reste, il fallait en tous cas se battre vigoureusement, et vaincre ou mourir : car la retraite serait désastreuse pour ses troupes, qui y périraient en grande partie, aussi bien que le corps d'armée assiégeant actuellement Qui-phu.

Gia-Long effrayé, ne voulait rien entendre ; il faisait porter à bord de sa flotte son artillerie de campagne, et ordonnait la retraite... Quand soudain, on apprend que l'ennemi s'est retiré. Voici ce qui était arrivé : les rebelles après avoir pris les forts avaient marché en avant ; quand tout à coup, ils rencontrent un des officiers généraux de Gia-Long à la tête de cinq cents hommes, qui les attaque vigoureusement avec sa petite troupe et se bat avec acharnement. Les Tây-son s'arrêtent, hésitent et puis se retirent dans les forts qu'ils avaient enlevés. Pendant la nuit, les soldats fidèles se rallient autour de leur brave chef. Les rebelles voyant ce mouvement de troupes, s'imaginent que les forces qui leur sont opposées, sont beaucoup plus considérables qu'elles ne l'étaient en réalité ; ils abandonnent leurs positions, le désordre se met parmi eux. Saisis d'une terreur panique, ils se hâtent de descendre par des sentiers difficiles, au milieu de la nuit. Ayant rencontré au bas de la montagne un corps d'armée de leur parti, par une méprise inexplicable, ils s'attaquent les uns les autres, jettent leurs armes et repassent les défilés après avoir perdu plus de mille hommes.

C. E. Bouillevaux
(L'Annam et le Cambodge)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

76. L'empereur Tu-Duc

Une image précise de l'empereur Tu-Duc se dégage de ces lignes, extraites de : « Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861 *» de L. Pallu. L'empereur Tu-Duc, né le* 22 *septembre* 1829, *fut couronné le* 29 *octobre* 1848 *et régna* 36 *ans sur l'Annam. Il mourut le* 19 *juillet* 1883.

L'empereur Tu-Duc est d'une taille un peu plus élevée que la taille ordinaire des Annamites. Il est légèrement voûté. Ses épaules tombent suivant l'expression des gens du pays. Son teint est pâle et uni : son regard tranquille, d'une expression égale, n'est pas agité par cette inquiétude féline

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui trouble le regard des Annamites. Il porte d'ailleurs tous les caractères de sa race, et les Français qui ont vu des mandarins annamites d'un rang élevé, peuvent se faire une idée des gestes, de l'air, du visage de l'empereur TU-DUC. Ses dents sont laquées ; ses cheveux sont réunis en un chignon que retient une aiguille d'or passée en travers. On l'a représenté, on le représente encore comme une sorte de brute féroce et sanguinaire : car c'est une méthode que les petits esprits emploient et que les complaisants imitent, que celle d'amoindrir un ennemi. Mais chez le peuple de l'Annam, il ne passe pas pour un prince dur et inhumain. Il paraît, au contraire, qu'un caractère doux et conciliant attira sur lui de bonne heure l'attention de son père l'empereur THIÊU-TRI, et l'engagea à écarter un fils aîné qui ne s'était fait connaître jusque là que par des actes de colère et d'autorité. L'Annamite, qui a vécu à la cour de Hué et qui a fourni ces détails, les racontait en latin, qui, à cette époque, était la langue commune, et il caractérisait ainsi l'opinion des Annamites sur leur empereur : pertinax et tenax, clairvoyant et opiniâtre.

Léopold PALLU
(Histoire de l'expédition de la Cochinchine en 1861)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

77. Gia-Long et Mgr Pigneau de Béhaine

Le volume de Dutreuil de Rhins: « Le royaume d'Annam et les Annamites » nous décrit l'Indochine de 1876-1877 ; il nous présente les officiers français qui suivirent l'évêque d'Adran en Annam ; il évoque l'image de Gia-Long et son amitié pour Mgr Pigneau de Béhaine qui fit tant pour l'influence française en Indochine.

Fugitif, errant en Basse-Cochinchine, sans gîte pour se reposer et se dérober aux recherches de ses ennemis, GIA-LONG y reçut une première fois l'hospitalité d'un Français, Mgr Pigneau de BÉHAINE, évêque d'ADRAN, qu'il rencontra de nouveau quelque temps après dans une île du golfe de Siam. Battu, non découragé, GIA-LONG rêvait alors d'appeler à son aide les Hollandais ou les Espagnols ; Mgr d'ADRAN le décida à lui confier son jeune fils, et partit avec lui pour la France. L'année suivante, LOUIS XVI signait un traité d'alliance offensive et défensive avec GIA-LONG ; mais ce traité, fort avantageux pour nous, ne fut pas ratifié, et l'expédition qui devait être envoyée au secours de notre allié ne partit pas. Mgr d'ADRAN put cependant réunir quelques volontaires et arriva en Cochinchine avec deux navires de commerce chargés de munitions. Parmi les officiers qui le suivirent, l'histoire a conservé les noms du colonel OLIVIER et de quelques officiers de la Compagnie des Indes : DAYOT qui fut chef de la flotte annamite et laissa de remarquables travaux hydrographiques sur la Cochinchine ; de FORSANZ, BARISY, VANNIER, Le BRUN et CHAIGNEAU, ancien officier de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

marine royale, qui n'arriva en Annam qu'un an plus tard. L'armée et la marine cochinchinoise furent organisées à l'européenne, et douze ans après (1802) GIA-LONG, maître de la péninsule, des frontières de la Chine à la pointe du Cambodge, était proclamé *Hoàng Dê* ou empereur d'Annam.

La mort de Mgr d'ADRAN, l'ami, le conseiller de GIA-LONG, la mort de ce prince et l'avènement de MINH-MANG laissèrent les Français sans défense contre la jalousie, les intrigues et les mauvais procédés des mandarins. De tous nos compatriotes, il ne resta bientôt plus à Hué que M. CHAIGNEAu, devenu consul de France, et M. VANNIER, dont la situation devint tellement difficile qu'ils durent abandonner l'Annam en 1824. Alors le roi MINH-MANG, qui sous l'influence de son entourage s'était reconnu vassal de la Chine, donna libre cours à sa haine contre les étrangers : les relations avec les Européens furent rompues, et les persécutions commencèrent contre les chrétiens.

J. L. Dutreuil de RHINS
(Le royaume d'Annam et les Annamites)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

78. Le roi Gia-Long

Michel Duc-Chaigneau trace dans ses « Souvenirs de Hué » un portrait vivant de Gia-Long. Son père était l'un des familiers du roi et lui-même eut souvent l'occasion d'approcher le monarque et de s'entretenir avec lui. Quelques traits de caractère achèvent la silhouette.

Le roi GIA-LONG était d'une taille au-dessus de la moyenne, et paraissait d'une forte constitution physique ; sa vénérable tête de vieillard était bien proportionnée à sa taille, et sa figure, pleine de dignité et d'expression, annonçait une grande bonté d'âme ; il avait de fort bonnes manières et beaucoup d'aménité dans le caractère, surtout dans les entretiens familiers ; mais sa vivacité naturelle le faisait souvent passer de la bienveillance à des colères excessives, quand ses ordres étaient mal exécutés. Son teint était clair, ses yeux vifs, et sa barbe, entièrement blanche, était plus fournie que celle de la généralité des hommes du pays. Chacune de ses joues était ornée d'une verrue noire, entourée de barbe, formant de chaque côté une petite touffe qui venait se joindre à la touffe principale, sans s'y mêler entièrement. GIA-LONG était un homme de beaucoup d'esprit et de grandes conceptions. Eprouvé par le malheur, il avait appris à juger les hommes et les choses à leur juste valeur, et il connaissait les rouages administratifs du royaume mieux qu'aucun de ses ministres, qu'il prenait souvent en défaut. Mais, en dehors de ses discussions sérieuses, il était l'homme le plus gai, le plus affable de son royaume.

Michel DUC-CHAIGNEAU
(Souvenirs de Hué)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

79. Mgr Pigneau de Béhaine et son œuvre

Henri Gourdon séjourna en Indochine où il fut directeur de l'Instruction publique. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels: « Indochine », volume fortement documenté et bien écrit auquel nous empruntons ces pages sur le célèbre évêque et son œuvre.

Les relations entre la France et l'Indochine devaient prendre, à la fin du XVIII^e siècle, une importance prépondérante et un caractère nettement politique. Ce fut l'œuvre de PIGNEAU DE BÉHAINE dont nous avons déjà parlé. Il était né le 2 novembre 1741 à Origny-en-Thiérache. Ordonné prêtre en 1765, il partit aussitôt pour la Cochinchine. La persécution qui sévissait alors l'obligea à séjourner quatre ans à Pondichéry. Il y fut sacré évêque d'ADRAN en 1874 et revint en Cochinchine où il installa un séminaire près de Hà-tiên, sous la protection du gouverneur chinois. C'est là qu'il cacha dans sa maison le roi de Cochinchine, NGUYÊN-ANH, qui fuyait devant la révolte des Tây-Son. A partir de ce moment, il suit la fortune de NGUYÊN-ANH, rentrant en Cochinchine quand le roi reprend l'avantage sur les rebelles, s'enfuyant au Cambodge ou à Phu-Quôc, ou errant d'île en île avec ses catéchumènes, lorsque les rebelles victorieux obligent le roi à s'enfuir. En 1784 les deux fugitifs se rencontrèrent à Phu-Quôc ; l'évêque d'ADRAN proposa au roi de faire appel à la France, mais le roi préféra demander assistance aux Siamois ; ceux-ci furent battus et, à la fin de la même année, le roi revint sur les propositions de l'évêque. Après une délibération du Conseil royal de Cochinchine, l'évêque fut chargé par le roi d'une ambassade auprès de LOUIS XVI. Il lui remettait le sceau du royaume et lui confiait le prince héritier CANH, son fils aîné. Il demandait à la France de conclure une alliance offensive et défensive, de lui fournir des vaisseaux, de l'artillerie et des soldats. Il offrait en échange l'île de Poulo Condor et le port de Tourane, avec le privilège exclusif du commerce dans ses Etats. Il « remettait son sort et celui de tous ses sujets entre les mains du roi de France ».

L'évêque d'ADRAN, après avoir relaché à Pondichéry, arriva en 1787 à Lorient. Le moment était peu favorable au succès de son ambassade ; on abandonnait le Canada ; DUPLEIX se mourait dans la misère ; LALLY-TOLENDAL était condammé à mort. L'opinion se désintéressait des entreprises lointaines. Le maréchal de CASTRIES, ministre de la Marine, était défavorable au projet. Mais la cour et la ville s'intéressaient au missionnaire et au prince ; ils furent reçus à Versailles et le dauphin joua avec le jeune Annamite ; on faisait des vaudevilles sur cet infortuné qui venait implorer l'appui de la France ; MIGNARD peignit, dit-on, son portrait ; les Parisiennes se coiffaient « au prince royal de Cochinchine » ; un mouvement d'opinion se dessinait en faveur de l'entreprise. Le ministre des Affaires étrangères, le comte de MONTMORIN, entrevoyait dans une telle alliance la possibilité de compenser la perte de l'Inde et d'établir en Extrême-Orient une station navale qui nous donnerait la maîtrise des mers et du commerce dans cette région.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le premier traité entre la France et le pays d'Annam fut enfin signé le 28 novembre 1787 à Versailles. La France accordait à la Cochinchine un secours militaire représenté par quatre frégates et 1.650 soldats. Une somme d'un million était affectée à l'expédition. La Cochinchine donnait en retour Poulo Condor, Tourane et l'exclusivité du commerce. Le traité plaçait les deux pays sur le pied d'une complète égalité.

L'évêque d'ADRAN, accompagné du prince CANH, repartit le 27 décembre 1787, plein d'espoir. Mais à son arrivée à Pondichéry, il eut une grande déconvenue : des instructions secrètes, envoyées de Paris, autorisaient CONWAY, le gouverneur, à donner l'ordre de surseoir à l'expédition s'il la jugeait hasardeuse et sans profit pour la France. Adversaire résolu de toute expansion en Extrême-Orient, et même partisan de l'évacuation de l'Inde, il se refusa à exécuter le traité. L'évêque eut beau protester auprès de MONTMORIN, le Conseil royal, à Versailles, se rangeant à l'avis de CONWAY abandonna le projet.

Mais l'évêque était tenace : « Au besoin, disait-il, je ferai l'expédition à moi seul ». Il organise l'expédition. Il recueille des souscriptions chez les colons de Pondichéry et ceux de l'île de France. Sa famille lui envoie 15.000 livres. Sa confiance décide des officiers français à le suivre ; des marins, comme DAYOT, VANNIER, de FORSAN, CHAIGNEAU ; des officiers d'artillerie et du génie : OLIVIER, LEBRUN, BARISI ; le médecin DESPIAUX, etc ... ; il engage trois cents cinquante matelots, achète cent canons, des milliers de fusils, des navires de commerce, et s'embarque en 1789 pour la Cochinchine.

La situation y était favorable. NGUYÊN-ANH avait repris Saigon et les provinces de la Basse-Cochinchine. Les officiers français construisirent une flotte, installèrent l'arsenal à Saigon fortifiée par OLIVIER, organisèrent une armée. La flotte des Tây-Son est détruite ; Qui-nhon, Huê, Hanoï tombent aux mains de NGUYÊN-ANH qui se fait proclamer empereur, prend le nom de GIA-LONG et fonde une nouvelle dynastie qui remplace celle des Lê et règne encore en Annam.

L'évêque d'ADRAN n'assista pas au triomphe ; il était mort le 9 octobre 1799. GIA-LONG fit des obsèques magnifiques à celui qu'il appelait « le père du royaume » et à qui il avait décerné sa plus haute dignité, le titre de Précepteur du prince héritier, Le tombeau qu'il lui édifia à Gia-dinh, près de Saigon, est propriété nationale de la France.

Henri GOURDON
(L'Indochine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

80. Monseigneur de Béhaine, évêque d'Adran

C'est encore aux « Souvenirs de Hué » que nous avons recours. Michel Duc-Chaigneau y retrace la carrière de l'évêque qui fut l'un des artisans de l'établissement de la France en Indochine. Il nous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

montre le rôle joué par l'illustre prélat, sa ténacité qui arriva à surmonter tous les obstacles, sa vue lucide des choses qui l'incita à soutenir Gia-Long et l'intimité qui s'établit entre le roi et l'énergique évêque.

Pierre-Joseph-Georges PIGNEAU DE BÉHAINE, évêque d'ADRAN, naquit en 1741, au bourg d'Origny, diocèse de LAON. Après ses premières études, qui eurent lieu au collège de cette ville, sa vocation pour la carrière ecclésiastique et pour les missions orientales l'appela à Paris, où il étudia la théologie et où il fut ordonné prêtre. Il se rendit ensuite à Cadix et, en 1766, s'y embarqua pour la Cochinchine. Mais, ayant appris à Pondichéry les graves événements qui bouleversaient alors la Cochinchine et le Tonquin, il prit la route de Macao. De là, en 1767, il passa dans une île de la Basse-Cochinchine, pour diriger le collège général des missions, qui venait d'y être transporté de Siam. Il eut, l'année suivante, à y souffrir des mauvais traitements de la part du gouverneur de la province, qui le fit emprisonner et lui fit infliger même le supplice de la cangue ; mais, ayant été mis en liberté quelques mois après, il reprit la direction du collège, qui fut alors transféré à Pondichéry.

Nommé évêque d'ADRAN en 1770, il succéda, l'année suivante, au vicaire apostolique de la Cochinchine, dont il était coadjuteur.

Mgr PIGNEAU revint en Cochinchine en 1774, partit au Cambodge, au moment où NGUYÊN-ANH était dans la plus grande détresse. Ce fut dans la province de Saigon, devenue aujourd'hui province française, qu'il donna généreusement l'hospitalité à GIA-LONG (1) fuyant ses ennemis, et n'ayant plus autour de lui que sa mère et quelques serviteurs fidèles qui le suivaient. A dater de cette époque, s'établit, entre le roi et cet illustre prélat, une intimité qui ne cessa qu'à la mort de ce dernier.

GIA-LONG, ainsi poursuivi, et ne pouvant, sans danger, rester auprès de Mgr PIGNEAU, se réfugia dans une petite île du golfe de Siam, et il eut l'idée, comme dernière ressource, de se rendre à Batavia ou à Goa pour demander du secours aux Hollandais ou aux Portugais, ou de s'adresser à la France, dont il avait entendu parler comme d'une nation généreuse et puissante. Pendant que le roi se livrait à des combinaisons, l'évêque conçut, de son côté, le projet d'implorer le secours de la France, et, en décembre 1784, il alla rejoindre le prince fugitif pour lui exposer son plan et pour le déterminer à l'adopter : c'est ce que fit GIA-LONG avec enthousiasme. Il chargea donc Mgr d'ADRAN de cette importante mission, seul espoir qui lui restât ; il le nomma son ministre plénipotentiaire pour traiter avec la France, et lui confia son fils, âgé de six à sept ans, comme garantie de sa résolution.

---

(1) NGUYÊN-ANH, second fils légitime du précédent monarque, reste unique de sa malheureuse famille, avait été reconnu roi sous le nom de GIA-LONG, par un faible parti qui lui était resté fidèle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'évêque s'embarqua pour l'Europe avec son royal pupille, et, aussitôt après son départ, GIA-LONG quitta les îles pour aller chercher un refuge à Siam.

Le navire qui transportait l'ambassade cochinchinoise arriva à Lorient en février 1787, et le jeune prince livré à la foi de d'évêque d'ADRAN parut à la cour de Versailles. Son âge, les malheurs de sa famille, les discours de l'illustre prélat, excitèrent la plus vive sympathie de toute la cour, et particulièrement celle du roi LOUIS XVI, qui lui accorda des secours plus que suffisants pour rétablir NGUYÊN-ANH sur le trône. Un traité, en date du 28 novembre 1787 fut, à cette occasion, conclu entre la France et la Cochinchine. Une des stipulations les plus importantes de ce traité porte qu'aussitôt qu'ils auront pu s'en rendre maîtres par les armes, les Français possèderont en propre la rade, le village et le territoire de Tourane, et pourront faire sur le continent tous les établissements qu'ils jugeront utiles à leur marine et à leur commerce ...

GIA-LONG reconquit son trône grâce à l'appui de l'évêque et à la valeur des officiers qui l'avaient suivi. En 1798 eut lieu la dernière bataille contre les Tây-Son.

L'influence de Mgr d'ADRAN à la cour était devenue immense après cette éclatante victoire ; malheureusement il ne jouit pas longtemps de son triomphe. Une dysenterie, qui lui avait causé d'horribles douleurs depuis trois mois, l'enleva le 9 octobre 1799. Cette perte occasionna un regret universel, qui fut ressenti aussi bien à la Cour que parmi le peuple, et particulièrement par les officiers français, par le roi, par sa mère, et par le jeune prince qui étaient inconsolables.

Michel DUC-CHAIGNEAU
(Souvenirs de Hué)

✣ ✣ ✣ ✣ ✣

81. L'expédition du Mékong

Dans la brochure qu'il a consacrée à Francis Garnier, M. Farchi, professeur au lycée A. Sarraut, retrace la vie de son héros. Il relate l'exploration du Mékong, sous la direction de Doudart de Lagrée. Une poignée de jeunes hommes audacieux, endurants, déterminés, qu'anime l'amour de leur patrie et le désir de lui être utile. Rien ne les arrête. Difficultés matérielles, fatigues, maladie... Ils n'ont plus de chaussures ? Ils marchent nu-pieds. Francis Garnier « explorateur du Mékong, conquérant du Delta » revit en ces quelques pages, avec son héroïsme, son caractère profondément humain qui devait permettre à la population tonkinoise de « connaître et d'apprécier la bienveillance et l'esprit d'équité de l'administration française ». « Principal artisan du traité de 1874, il est le premier de ceux à qui la France doit le Tonkin, et comme tel, il a droit d'être rangé dans la glorieuse phalange de ceux qui ont porté le drapeau français dans toutes les parties du globe et qui ont donné à la France son empire colonial : les Brazza, les Marchand, les Gallieni, les Mangin, les Lyautey ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La page que nous empruntons à cette brochure se situe au cours de l'expédition du Mékong. Au prix de fatigues extrêmes, les explorateurs sont parvenus à Luang Prabang où ils séjournent un mois et qu'ils quittent le 25 mai 1867.

Cependant les pluies avaient commencé ; malgré la crue des eaux, le Mékong devait bientôt cesser d'être navigable ; la marche allait présenter de grandes difficultés. Il fallut, en prévision de ces obstacles, s'alléger et se débarrasser d'une grande partie des bagages. Les caisses de collections, avec les documents et les plans du voyage, furent confiés à la garde du roi, qui s'engagea à les faire acheminer vers le Sud ; les membres de l'expédition distribuèrent aux habitants les effets personnels qui ne leur étaient pas indispensables et abandonnèrent jusqu'à leurs livres.

Le lit du fleuve, resserré entre des rives montagneuses était semé de roches qui rendaient la navigation de plus en plus difficile : il fallut quatre ours pour franchir les rapides de Keng Bé et le Paktha et arriver dans la plaine de Xieng-Khong. L'expédition resta neuf jours à Xieng-Khong, et après quatre jours d'une lente navigation se heurta au rapide infranchissable de Hang Ho, près de Muong Lim ; il fallut renvoyer les embarcations et renoncer définitivement à continuer le voyage par eau.

La voie de terre ne présentait pas moins d'obstacles que le fleuve et n'exigeait pas moins d'endurance et de volonté. Les hommes marchaient à pied, tandis que les bagages étaient chargés sur le dos des bœufs ou les épaules des porteurs ; DELAPORTE malade doit se faire porter dans un hamac ; le docteur JOUBERT est atteint du typhus, et le commandant de LAGRÉE à son tour est arrêté par un gonflement dû aux sangsues. Pour diminuer le poids du matériel, on brûla la plus grande partie des munitions et les membres de l'expédition, abandonnant même leurs petits matelas, réduisirent leurs effets de campement à une couverture. Les porteurs se montraient de plus en plus exigeants et les ressources de la caisse étaient à ce point réduites qu'on devait se refuser l'achat d'un bœuf de soixante francs.

Jean FARCHI
(Francis Garnier)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

82. Pavie, paysa de France

Bernard Bourotte ressuscite en des pages puissamment évocatrices, sous le titre de « Pavie », la figure si attachante de celui qui fut le premier mandataire de la France à Luang Prabang. Sans armes et sans argent, Pavie entreprit seul cette « conquête des cœurs » qui assura le Laos à la France. L'auteur a su montrer l'héroïsme quotidien déployé par cet obstiné que ne rebutent ni maladie, ni fatigues, ni difficultés ; il a mis en relief son patriotisme, son étonnante clairvoyance, et aussi son grand cœur. Il nous le montre, se penchant avec

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sollicitude sur ces populations opprimées, soignant malades et blessés et inspirant au roi, par son dévouement inlassable, le désir de s'offrir à la France.

Son but, « faire du Laos un pays français avec l'assentiment de ses habitants », il le poursuit à travers toutes les difficultés naturelles ou suscitées, ne disposant comme armes que de cette inépuisable tendresse qui éveillait en retour l'amour de la France et de cet esprit d'abnégation, base de tous les héroïsmes.

Nous empruntons la page qui suit à la conclusion de cette brochure dont l'auteur a si bien pénétré ce qui fait la grandeur de la figure de Pavie et a su le faire revivre en des pages pathétiques.

La vie d'un tel homme se passerait bien de commentaires. Lui-même s'abstient d'épiloguer sur son compte ; sans théories ni discours, il s'est contenté de donner un Empire à la France. Il s'est imposé par le bien qu'il a fait, par les calamités qu'il a conjurées.

On ne voudrait pourtant pas en finir sans mettre en évidence les qualités paysannes du personnage. Sa dureté pour soi, l'austérité de son existence, de sa nourriture ; sa résistance à la fatigue, à la fièvre, ce sont là des qualités des hommes de chez nous. Elles l'ont servi. Les travailleurs de la rizière comme ceux des montagnes le reconnaissaient pour un des leurs. La vie de la terre et les habitudes qu'elle impose créent de ces fraternités.

On a vue PAVIE se confier sans rameurs aux rapides du Mékong, on l'a vu continuer sa marche sous la fusillade, mais c'est surtout le côté quotidien de son courage, sa constance dans l'obstination qu'on doit souligner. La peine à prendre ne l'arrête jamais. L'idée ne lui en vient pas plus qu'à un cultivateur d'interrompre sa moisson. Il devait par là dérouter les Siamois. Se tenir à l'abri durant la saison des pluies c'était bon pour eux. Lui, jamais la maladie ne l'a dispensé de lever des itinéraires, on sait par quels chemins. Elle ne l'a même pas distrait de la beauté des sentiers méos. Les plantes, les animaux, les gens de la campagne, leurs croyances, leurs coutumes, tout ce qui tient à la terre, suscite son intérêt et son amour.... PAVIE s'est penché sur les hommes de ce pays comme un frère. S'il ignore les étonnements et la sensiblerie d'un touriste, il s'est mêlé aux habitants, travaillant pour eux et les faisant travailler....

Le succès d'une œuvre accomplie sur une plate-forme aussi mouvante, la lutte contre l'isolement, contre les dérobades et les éternelles remises en question, la victoire sur les déconvenues, qu'elles eussent pour cause les manœuvres des adversaires ou l'incurie des gens qu'il servait, conçoit-on quel moral, quel sentiment du devoir, quel équilibre admirable cela put exiger de PAVIE ? Etayé sur des convictions très simples, sur les qualités des hommes de la terre de chez nous, PAVIE rayonne dans le cœur des Asiatiques la confiance qui l'affermit lui-même en ses tribulations. Les gens s'attachent à lui ; de la France, ils n'ont d'abord connu que lui, sa parole surpassait en valeur n'importe quel traité....

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sa modestie n'exclut point une clairvoyance étonnante. Dès le premier mois de son séjour, quelle lucidité à propos du Mékong ! A son imagination constructive et raisonnable, la France a dû le Laos, et le Laos, la paix. Un individu moins simple, une intelligence à systèmes, aurait probablement rebuté les populations que le passage de PAVIE devait marquer d'une si noble empreinte.

PAVIE, paysan de France, atteint la grandeur d'un colonial exemplaire. Que les jeunes, à son école, se pénètrent des leçons de leurs aînés. PAVIE n'ignorait pas les précurseurs, la pensée de MOUHOT, de DOUDART DE LAGRÉE, de NEIS, du Dr HARMAND, l'assistait dans ses difficultés. On sait à quelles hauteurs ces leçons l'ont porté, mais dans l'histoire de PAVIE c'est surtout l'efficacité de l'action, de la présence *d'un seul homme* qui mérite réflexion. Ici tous ont un rôle à jouer ; le simple passage d'un individu peut laisser des traces profondes au fond des campagnes. Il y faut seulement la conscience de sa mission, l'absence de toute présomption et cette sollicitude à l'égard des populations dont PAVIE nous a laissé le plus inoubliable exemple.

Bernard BOUROTTE
(Pavie)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

83. Le colonel Galliéni — Sa méthode — Son œuvre

C'est alors qu'il servait au Tonkin sous les ordres de Galliéni, que le maréchal Lyautey, alors commandant, écrivit à sa sœur, de Langson, cette lettre datée du 9 février 1895. *On y décèle toute son admiration pour « le colonel » qui construisait et pacifiait à la fois, pour sa méthode prompte, son empoignante activité. C'est à bonne école que fut formé le bâtisseur de villes qui créa notre Maroc et fit surgir comme d'un coup de baguettes, tant de cités françaises.*

Sensations d'Amérique : — une ville naît, — sur le sol nu ; les avenues sont tracées, sur un vaste plan ; les premiers travaux datent de quatre mois, du début de la bonne saison, seule favorable aux travaux ; et une cinquantaine de maisons s'élèvent déjà, à mi-étage, suivant un tracé rectiligne, américain. Au milieu, la future résidence du colonel, presque un palais, conçue pour affirmer la puissance française ; le quartier indigène bordait le fleuve, quartier de paillotes et de torchis ; le colonel, dans son souci de sécurité, de police et d'aspect, ne veut plus que des briques et des tuiles. Le moyen est simple : il fait éventrer ce ramassis, y trace des rues, puis il jette par terre tout un secteur, en laissant bien le terrain aux propriétaires, mais sous la réserve qu'avant quinze jours, ils auront commencé, sur l'emplacement de leur paillote de la veille, une construction définitive en briques, charpentes et tuiles. Dame ! le colonel veut faire surgir en deux ans de la brousse une ville de pierre, de fer, avec lumière électrique, quais, promenades ; il l'aura.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'ai assisté hier à une de ces opérations ; c'est au moins pittoresque. Déjà les secteurs A et B sont à l'ordonnance, les anciens propriétaires ont trouvé le nécessaire pour faire les maisons exigées, et une fois leur parti pris, ils y ont mis de l'entrain et leur goût personnel ; et c'est resté très indigène et amusant tout en devenant maçonnerie. Cette fois, c'était le tour du secteur C, les habitants prévenus depuis huit jours avaient déménagé et ont installé des campements sur le terrain vague d'en face. Voici un tailleur avec sa machine à coudre, installé sous un abri de paillassons et de boîtes de farine à côté d'un gargotier qui a refait en plein vent tout son étalage. La pioche a été mise ce matin et les deux tiers du secteur sont par terre ; et déjà aujourd'hui, sur le terrain à peine déblayé, on voit les indigènes commencer leurs fondations en briques.....

Et vraiment, ça surgit de terre ; il y a une intensité de création et d'activité empoignante. On entend le sifflet du chemin de fer, il vient déjà deux trains par jour ; entre les tracés des avenues, ce ne sont que charpentes métalliques, fours à chaux, fosses à pisé, briqueteries ; et rien n'était intéressant comme d'accompagner ce soir le colonel dans sa tournée de propriétaire, suivi de deux ou trois agents, garde d'artillerie, officier chancelier, commissaire de police, qui sont ses ministres, comptant les briques de la journée, plantant sa canne dans le pisé, harcelant l'un, complimentant l'autre, voyant tout, notant tout, puis achevant sa tournée par la ronde des blockhaus de protection à deux kilomètres de la ville, interrogeant le linh-co de garde, comptant les hommes et, chemin faisant, m'entretenant de ses projets : une jumenterie qu'il veut faire dans ces anciennes rizières, le maréchal Sou lui a promis des poulinières ; plus loin, un jardin botanique pour acclimater et essayer des essences de France ; ici une chute d'eau de deux mètres qui donnera l'électricité l'an prochain, etc..., etc... Son cerveau est en constante genèse, et vraiment, à regarder simplement ce qui, en un an, est sorti de son coup de baguette, on croit tout possible.

LYAUTEY
(Lettres du Tonkin et de Madagascar)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

84. Louis Finot, fondateur de l'Ecole française d'Extrême-Orient

Ce n'est pas seulement par l'épée que l'on peut servir sa patrie mais encore par la pensée et par la plume. Après avoir évoqué l'homme d'action que fut Galliéni, il nous plaît d'offrir en parallèle le portrait si vivant et si vrai que G. Cœdès, de son style sans défaillance, trace de Louis Finot, grand serviteur, lui aussi, de la France et de l'Indochine.

De la famille, de la jeunesse de Louis FINOT, ses amis les plus intimes ne surent jamais grand'chose, et s'il avait tendu une espèce de voile devant sa vie privée, ce n'est pas qu'il eût quelque raison de la cacher — car il y

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

a tout lieu de croire qu'elle fut exemplaire — mais plutôt par une pudeur instinctive, par un sentiment très fin que tout ce qui, en lui, n'appartenait pas à la science était sans valeur et sans intérêt aux yeux d'autrui. Le soin avec lequel il avait réglé une existence, que le célibat et une modeste aisance exemptaient de soucis matériels, n'était entaché d'aucun égoïsme : il fut l'ami le plus sûr et le plus fidèle, toujours prêt à obliger avec délicatesse et avec discrétion.

Louis FINOT était le type accompli du sage. Il goûtait dans l'ordre, le silence et la solitude de son cabinet de travail, des joies qu'il n'eût pas trouvées dans l'agitation du monde et de la place publique. Cependant, ce goût du recueillement studieux et méditatif ne l'empêcha pas d'être, à ses heures, homme d'action : les talents d'organisateur dont il fit preuve lors de la fondation de l'Ecole Française, et la fermeté avec laquelle il la dirigea pendant de longues années, en sont un éclatant témoignage.

Il vit venir sans effroi ni rancœur, la retraite qui, dans son ermitage de Santaram, devait après sa vie coloniale ouvrir définitivement pour lui l'ère du calme et du repos. A l'invitation que je lui avais faite de venir assister à l'inauguration du Musée de Hanoi, au fronton duquel est inscrit son nom, il répondit : « Je serai de cœur avec vous le jour de l'inauguration ; mais quant à y être en personne, décidément non. Ce n'est pas que je craigne que vous m'enterriez vivant dans les fondations pour assurer au Musée un génie protecteur fidèle à son poste ; mais je ne me sens plus le ressort nécessaire pour un tel voyage. Je ne songe plus qu'à lire paisiblement le *De senectute* à l'ombre des cyprès de mon jardin ».

Cette sérénité de philosophe stoïcien en face de la « mort civile » ne se démentit pas aux approches de l'autre. « Il m'arrive une fâcheuse mésaventure », m'écrivait-il en m'annonçant l'opération chirurgicale qui devait l'emporter quinze jours plus tard ; et c'est de la même écriture, parfaitement ferme et nette, que je lui connaissais depuis 30 ans, qu'il me faisait part des dispositions testamentaires prises en faveur de l'Ecole. Puis, sa pudeur et sa crainte de causer de l'inquiétude à un ami lui faisaient ajouter : « Ne prenez pas au tragique ce que je vous dis là. Il est probable que je m'en tirerai. Mais il vaut mieux tout prévoir ».

La prudence guidait ses actions et fut une des caractéristiques de sa science. Doué d'une érudition moins étendue que son maître Sylvain LÉVI, d'une imagination moins riche et moins portée à ces brillants rapprochements qui frayent les voies nouvelles, il avait à un degré supérieur le souci de l'ordre dans la composition, de la mesure dans les développements, de la clarté dans l'exposition. Ennemi des hypothèses en l'air, du verbiage et de la platitude, il possédait toutes les vertus du parfait philologue : l'exactitude, la précision, la probité.

Une grande partie de son œuvre, et non la moins utile, est constituée par des rapports, des chroniques, des exposés d'une haute tenue scientifique — tels sa leçon d'ouverture au Collège de France, le dernier chapitre de ses *Notes d'épigraphie*, le résumé dans le tome XXI du *Bulletin* du travail accompli par l'Ecole pendant ses vingt premières années — dans lesquels, avec l'industrieuse patience d'une abeille qui fait son miel, son esprit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

critique condensait, clarifiait et rendait assimilable le labeur dispersé de ses confrères et de ses collaborateurs.

Sa science était servie par un style d'une rare perfection, et il n'est pas douteux que, si sa plume s'était appliquée à des sujets accessibles à un plus grand public, il n'eût été rangé au nombre de nos grands écrivains. Ce style, dont les qualités se retrouvent jusque dans sa correspondance administrative et dans ses moindres billets, se distingue par une lumineuse clarté, la parfaite propriété des termes, une souriante ironie, une saveur particulière due à l'emploi spontané et dénué de pédantisme de mots légèrement archaïsants ou teintés de provincialisme, un rythme souple et varié, allant de la concision impériale au souffle de la grande éloquence...

Fréquemment absent de Paris où il n'enseigna de façon continue que de 1905 à 1913, attirant peu de monde à ses cours, au demeurant peu doué pour la parole, Louis FINOT ne fit jamais figure de chef d'école, comme Sylvain LÉVI, mais il lui était nettement supérieur comme pédagogue. Son enseignement consistait moins dans l'exposé didactique d'une question que dans la transmission d'une méthode, au moyen d'une espèce de maïeutique qui donnait à l'élève l'impression d'avoir trouvé lui-même ce que le maître avait bien voulu lui faire dire. Au lieu de chercher à imposer sa personnalité et de modeler l'esprit de ses disciples à l'image du sien, il s'efforçait plutôt de diriger, de régler, et d'amener à leur plein épanouissement les qualités qu'il avait discernées en eux. Exempt de tout dogmatisme, avouant loyalement son embarras ou son impuissance devant un passage difficile ou obscur, il donnait à ses auditeurs le plus bel exemple de cette probité philologique dont témoignent tous ses travaux.

Bien qu'il ait formé assez peu d'élèves, parmi lesquels je m'honore de compter, son empreinte restera profonde dans le domaine des études indochinoises par l'action qu'il a exercée sur les recherches et sur les publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Parmi les membres de l'Ecole, passés ou présents, bien peu ont échappé à son influence, — influence plutôt modératrice et régulatrice que créatrice. Avec cet esprit critique dont il a donné la mesure dans maint compte rendu du *Bulletin*, il savait, d'un trait ironique accompagné d'un éclair du regard derrière son lorgnon, arrêter net l'envol d'une erreur ou d'une hypothèse hasardeuse. Pendant tout le temps qu'il dirigea l'Ecole, il n'y a pas une ligne du *Bulletin* ou des *Publications* qu'il n'ait lue en manuscrit et relue en épreuves, la plume à la main.

Après avoir abandonné définitivement la direction en 1930, il continua, de sa retraite, à jouer envers l'Ecole son rôle de conseiller et de guide. Sa sollicitude pour sa « chère Ecole » se manifesta jusque dans la mort par le legs qu'il lui fit de sa précieuse bibliothèque, patiemment constituée au cours de quarante années. C'est que cette maison dont la fondation restera son plus beau titre à la reconnaissance de l'orientalisme et de la colonie, il l'aimait comme une fille, la fille de son génie d'ordre et de clarté.

G. CŒDÈS. — In memoriam — Sylvain LÉVI et Louis FINOT —
(Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, XXXV, 1936, pp. 511-514*)*

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

85. Les ruines de Mi-son

J. Y. Claeys, membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et conservateur des monuments historiques de l'Annam-Champa explora les vestiges d'une capitale chame décrite dans le Chouei king tchou et située dans le Quang-nam. Il y fit des campagnes de fouilles fructueuses.

Archéologue doublé d'un artiste à la sensibilité affinée, J.Y. Claeys nous a donné, entre autres travaux, une « Introduction à l'étude de l'Annam et du Champa » qui nous permet de nous faire « une idée aussi précise que possible, de ce que fut, au temps de sa gloire et de sa floraison artistique, le royaume de Champa ».

Le groupe le plus considérable de monuments chams est situé dans le cirque de Mi-son (Quang-nam), au milieu de montagnes qui l'isolent et le rendent difficilement accessible. Grâce sans doute à sa situation au centre du Champa et à l'abri de toute incursion imprévue, ce site a connu successivement la faveur de presque tous les souverains importants du pays. Il semble qu'une obligation mystique ait imposé à tous l'édification d'un temple au moins dans cette cité sainte. Alors que les autres groupes archéologiques (le Pô Nagar de Nha-trang mis à part) ont reçu chacun la faveur d'un ou deux souverains au plus, Mi-son a vu défiler, en cortèges somptueux, les rois du Champa venant consacrer les temples dont ils avaient ordonné l'édification pieuse.

On doit également à la situation écartée du site le fait qu'il n'a pas été saccagé par les ennemis victorieux. Malheureusement les inondations et la végétation y ont poursuivi leur œuvre destructrice en toute quiétude.

M. H. Parmentier et Ch. Carpeaux ont relevé les traces de soixante-sept monuments, au cours de la campagne de treize mois consécutifs qu'ils y firent en 1903-1904. Le monument principal du groupe est considéré comme le plus bel exemple architectural de l'art cham. Il date du VI^e^ siècle et les inscriptions nous apprennent qu'il a été élevé à la place d'un monument en bois détruit par un incendie. C'est une haute tour classique avec vestibule à l'image plus petite de l'édifice entier. Des templions l'entourent, des monuments en réduction couronnent ses angles au retrait de chaque corps supérieur. Le soubassement porte des lions et des éléphants, des rinceaux sculptés dans la brique montent au long des hauts pilastres. Colonnettes et arceaux encadrent des figures en prière, des garudas et des apsaras accrochent les angles de leur silhouette accentuée. La salle intérieure, aux parements nus, simplement creusés de niches à luminaires, s'ouvre à l'Est, selon le rite, et à l'Ouest vers le centre du cirque montagneux.

Autour de ce monument capital se voient des tours secondaires, de groupes de monuments moins importants entourés d'enceintes, de salles couvertes de toitures en forme de carène retournée et même un édifice à colonnes de pierres malheureusement écroulé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les inscriptions trouvées à Mi-son sont nombreuses, leur traduction a fourni les grandes lignes de l'histoire chame. Malheureusement, si les Annamites n'ont pas démoli les monuments pour en utiliser les matériaux, faute de pouvoir les transporter, ils n'ont pas négligé de détruire une grande quantité de stèles inscrites afin d'effacer les traces du peuple qui les a précédés dans ce pays.

Jean-Yves CLAEYS
(Introduction à l'étude de l'Annam et du Champa)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

86. Une pagode en Cochinchine

Henri Daguerches (commandant Valat), né en 1875, participa à la campagne de Chine, en 1900. Il séjourna ensuite en Cochinchine, puis au Tonkin. On lui doit des poèmes, des contes, des nouvelles et trois beaux romans : « Consolata, fille du soleil », « Monde, vaste monde », et « Le kilomètre 83 ». Le prix des Français d'Asie lui a été décerné en 1930 pour l'ensemble de son œuvre.

Ce jour-là, j'étais monté moi-même dans une victoria de louage de la rue Catinat, et, m'écartant des itinéraires encombrés, m'étais fait véhiculer assez loin, dans le Nord-Ouest. Par là, le sol se relève et s'affermit. Il y a des vergers à manguiers, des landes bossuées et semées de bouquets d'arbres semblables à des chênes, et aussi des champs de tabac blanc, que l'on arrose en hâte, à l'heure propice et brève des crépuscules, avec l'eau des puits sans margelle, dont les innombrables bambous lève-seaux se profilent, au-dessus des plants assombris, comme un peuple de vergues et de mâts.

Le hasard de ma promenade me conduisit à l'entrée d'une pagode qui séduisait, à distance, par la jolie teinte rose ambrée de l'enduit de ses murailles. Dans l'ombre du vaisseau, en arrière des énormes poutres sculptées du porche, on discernait vaguement une assemblée de Sages gigantesques, impassibles et dorés sur ventre, tandis qu'à l'extérieur, sous une façon d'auvent en tuiles jaunes, folâtraient de minuscules dieux de faïence, rieurs et couleur d'oiseaux.... Un jardin méticuleusement composé comme une broderie, et entièrement épilé d'herbes pour donner plus de ton aux fleurs. Un seul arbre l'ornait, mais avec quel instinct d'art, ou quelle science de la symbolique, planté juste en face de la porte, en symétrique de l'autel par rapport au seuil! Je reconnus un frangipanier de la variété rose, tout couvert et tout embaumé de sa floraison. Il était très beau ainsi, sans l'altération de la moindre feuille, tout en corolles délicates, d'un rose idéalement charnel, poussées à miracles sur les rameaux ligneux... Et la route qui menait à la pagode était très belle aussi, étant macadamisée

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de cette pierre de Bien-hoa, qui revêt de si glorieuses parures les paysages de Cochinchine. Assez exactement, on peut y voir de larges touches de cette pourpre à fresque que les peintres appellent le rouge de Pouzzoles.

Henry DAGUERCHES
(Le kilomètre 83)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

87. L'art de la décoration chez les Khmers

Mme de Coral-Rémusat, historien de l'art, spécialisée dans l'étude de l'art cambodgien et, en particulier, dans celle des temples d'Angkor, fut chargée de mission archéologique en 1936. Nous extrayons ces lignes de son volume : « Les arts de l'Indochine ».

Les Khmers étaient des décorateurs nés ; ils passèrent maîtres dans l'art de styliser les bêtes et les plantes pour les réduire en motifs purement ornementaux, parfois, même, en figures géométriques. La plus étonnante de leurs interprétations de la nature est celle du nâga, le cobra polycéphale, utilisé en haut-relief dans les décors des linteaux et des frontons et en ronde-bosse sous la forme de balustrades bordant les chaussées. Au début du XIIe siècle, le motif du *nâga-balustrade* atteint à une splendeur décorative qui fait de lui l'une des plus belles créations des sculpteurs khmers.

Prisonniers d'un art conventionnel et discipliné, les artistes cachaient parfois leurs inspirations individuelles en de minuscules détails ornementaux. Pour être discrets, ces détails n'en ont que plus de charme. Ainsi, en dépit des poncifs trop souvent répétés, telle fleur sculptée est directement copiée sur une fleur véritable ; tel personnage, affranchi des attitudes stéréotypées de la chorégraphie cambodgienne classique, bondit en une danse libre de toute contrainte ; tel autre, par son mouvement dynamique, semble projeter jusqu'aux nues la théorie de rinceaux à laquelle il sert de point de départ.

Les bas-reliefs à scènes, illustrant des épisodes de la mythologie ou de l'histoire prenne un grand développement à partir de la seconde moitié du Xe siècle. Ils s'inscrivent, tout d'abord, dans les tympans des frontons ; au milieu du XIe siècle, ils constituent de petits tableaux, déposés sur les murs mêmes des monuments. Dans la première moitié du XIIe siècle, à Angkor Vat, à côté des tableaux de dimensions réduites, les scènes, sculptées dans la galerie extérieure du temple, forment d'immenses panneaux qui atteignent soixante et quatre-vingts mètres de long. Ces vastes compositions décoratives sont admirablement ordonnées mais toujours pleines de mouvement. Au Bayon, où déjà la décadence se fait sentir, les scènes moins nobles, mais savoureusement réalistes, ne sont pas aussi bien ordonnées ; d'étranges effets de perspective cavalière altèrent parfois leur composition, si bien que dans une scène nautique, par exemple, les poissons de la rivière paraissent nager parmi les arbres du rivage....

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Avec le XIIIe siècle, la force khmère s'épuise. Au XVe siècle, les invasions siamoises, de plus en plus nombreuses, obligent les rois à abandonner Angkor ; ils se retirent vers l'Est. Aujourd'hui, la cour réside à Phnom Penh, capitale du Cambodge moderne.

Les traditions khmères, bien que fortement mêlées d'éléments siamois, ont survécu quelques siècles encore au Cambodge et au Laos, où l'on rencontre de nombreux vestiges d'un art intéressant, bien que nettement inférieur à l'art khmer.

G. de CORAL-RÉMUSAT
(Les arts de l'Indochine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

88. Ongkor

Henri Mouhot (1826-1861) explora le Siam, le Cambodge et le Laos, de 1858 à 1861. Il demeura trois semaines à Angkor (Ongkor) dont il leva les plans. On lui doit la première description détaillée et précise des ruines. Il mourut de la fièvre des bois, au Laos, en remontant la vallée du Nam-Kam. Après sa mort, la relation de son voyage, abondante en détails intéressants, a été publiée sous le titre : « Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine ».

Enfin, après trois heures de marche dans un sentier couvert d'un lit profond de poussière et de sable fin qui traverse une forêt touffue, nous débouchâmes tout à coup sur une belle esplanade pavée d'immenses pierres bien jointes les unes aux autres, bordée de beaux escaliers qui en occupent toute la largeur et ayant à chacun de ses quatre angles deux lions sculptés dans le granit.

Quatre larges escaliers donnent accès sur cette plate-forme.

De l'escalier Nord, qui fait face à l'entrée principale, on longe pour se rendre à cette dernière une chaussée longue de deux cent trente mètres, large de neuf, couverte ou pavée de larges pierres de grès et soutenue par des murailles excessivement épaisses.

Cette chaussée traverse un fossé d'une grande largeur qui entoure le bâtiment, et dont le revêtement, qui a trois mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur, est aussi formé de blocs de concrétions ferrugineuses, à l'exception du dernier rang, qui est en grès et dont chaque pierre a l'épaisseur de la muraille.

Epuisés par la chaleur et une marche pénible dans un sable mouvant, nous nous disposions à nous reposer à l'ombre des grands arbres qui ombragent l'esplanade, lorsque, jetant les yeux du côté de l'Est, je restai frappé de surprise et d'admiration.

Au delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière s'élève, s'étend une immense colonnade surmontée d'un faîte voûté et couronnée de cinq hautes tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les angles de l'édifice ; mais toutes sont percées, à leur base, en manière d'arcs triomphaux. Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte !

Les ruines de la province de Battambang, quoique splendides, ne peuvent donner une idée de celles-ci, ni même laisser supposer rien qui en approche.

En effet, peut-on s'imaginer tout ce que l'art architectural a peut-être jamais édifié de plus beau, transporté dans la profondeur de ces forêts, dans un des pays les plus reculés du monde, sauvage, inconnu, désert, où les traces des animaux sauvages ont effacé celles de l'homme, où ne retentissent guère que le rugissement des tigres, le cri rauque des éléphants et le brame des cerfs.

Nous mîmes une journée entière à parcourir ces lieux, et nous marchions de merveille en merveille, dans un état d'extase toujours croissant.

Ah ! que n'ai-je été doué de la plume d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine, ou du pinceau d'un Claude Lorrain, pour faire connaître aux amis des arts combien sont belles et grandioses ces ruines peut-être incomparables, seuls vestiges d'un peuple qui n'est plus et dont le nom même, comme celui des grands hommes, artistes et souverains qui l'ont illustré, restera probablement toujours enfoui sous la poussière et les décombres.

J'ai déjà dit qu'une chaussée traversant un large fossé revêtu d'un mur de soutènement très épais conduit à la colonnade, qui n'est qu'une entrée, mais une entrée digne du grand temple. De près, la beauté, le fini et la grandeur des détails l'emportent de beaucoup encore sur l'effet gracieux du tableau vu de loin et sur celui de ses lignes imposantes.

Au lieu d'une déception, à mesure que l'on approche, on éprouve une admiration et un plaisir plus profonds. Ce sont tout d'abord de belles et hautes colonnes carrées ; tout d'une seule pièce ; des portiques, des chapiteaux, des toits arrondis en coupoles ; le tout construit en gros blocs admirablement polis, taillés et sculptés.

A la vue de ce temple, l'esprit se sent écrasé, l'imagination surpassée ; on regarde, on admire, et, saisi de respect, on reste silencieux ; car où trouver des paroles pour louer une œuvre architecturale qui n'a peut-être pas, qui n'a peut-être jamais eu son équivalent sur le globe ?

L'or, les couleurs ont presque totalement disparu de l'édifice, il est vrai ; il n'y reste que des pierres ; mais que ces pierres parlent éloquemment ! Comme elles proclament haut le génie, la force et la patience, le talent, la richesse et la puissance des « Kmerdom » ou Cambodgiens d'autrefois !

Qui nous dira le nom de ce Michel-Ange de l'Orient qui a conçu une pareille œuvre, en a coordonné toutes les parties avec l'art le plus admirable, en a surveillé l'exécution de la base au faîte, harmonisant l'infini et la variété des détails avec la grandeur de l'ensemble et qui, non content encore, a semblé chercher partout des difficultés pour avoir la gloire de les surmonter et de confondre l'entendement des générations à venir ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Par quelle force mécanique a-t-il soulevé ce nombre prodigieux de blocs énormes jusqu'aux parties les plus élevées de l'édifice, après les avoir tirés de montagnes éloignées, les avoir polis et sculptés ?

Lorsqu'au soleil couchant mon ami et moi nous parcourions lentement la superbe chaussée qui joint la colonnade au temple, ou qu'assis en face du superbe monument principal, nous considérions, sans nous lasser jamais ni de les voir ni d'en parler, ces glorieux restes d'une civilisation qui n'est plus, nous éprouvions au plus haut degré cette sorte de vénération, de saint respect que l'on ressent auprès des hommes de grand génie ou en présence de leurs créations.

H. MOUHOT

(Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

89. Devant Angkor

Peu de temps après Mouhot, l'expédition du Mékong, dirigée par Doudart de Lagrée, s'arrêtait à Angkor. Francis Garnier nous traduit l'impression profonde que lui a causée la vue de l'immense édifice.

Ce fut donc sous l'un des péristyles de l'édifice central d'Angkor Wat que j'établis ma station d'observation. A l'heure où la chaleur du jour retenait immobiles tous les habitants du temple, j'aimais à parcourir ces longues et silencieuses galeries que troublaient seuls les battements d'ailes des innombrables chauves-souris qui y ont élu domicile. La vie active et bruyante que je venais de quitter me faisait trouver un charme infini à cet isolement. La contemplation de ces bas-reliefs, de ces sculptures, l'étude de cette décoration savante, qui s'étend jusqu'aux toits et à la surface extérieure des tours, et dont je découvrais à chaque instant un nouveau détail, suffisait à faire couler rapidement les heures. Je ne suis ni assez savant, ni assez artiste pour reprendre ici, au point de vue descriptif, les différentes particularités de cette architecture si complète dans toutes ses parties, et dont tous les effets sont si soigneusement étudiés. A d'autres que moi d'interpréter au point de vue historique et mythologique ces longues pages de pierre qui retracent dans la galerie des bas-reliefs les combats du roi des singes contre le roi des anges, les délices du paradis et les supplices de l'enfer bouddhique ; à d'autres encore d'essayer de formuler les lois d'une architecture arrivée là à son apogée. Je me contente de rendre l'impression profonde que produisait sur moi l'examen de cet immense édifice. Jamais nulle part peut-être une masse plus imposante de pierres n'a été disposée avec plus d'art et de science. Si l'on admire les pyramides comme une œuvre gigantesque de la force et de la patience humaines, à une force et à une patience égale, il faut ajouter ici le génie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelle grandeur et en même temps, quelle unité ! La conception première se poursuit et s'achève jusque dans les détails les plus infimes. Cette symétrie, qui semble devoir n'engendrer à la longue que monotonie et fatigue, n'est qu'apparente ; il n'en existe que ce qui est nécessaire pour arrêter et satisfaire le regard. Par une singularité étonnante, les axes du monument n'en partagent pas les côtés en portions égales ; les espaces vides compris entre les rectangles s'allongent vers l'Ouest, et c'est dans cette partie ainsi agrandie que viennent se placer les sanctuaires et les édicules dont j'ai parlé dans la description du temple et qui servaient sans doute à la garde des objets destinés au culte. L'entrée même des étages successifs n'est pas au milieu, et, comme la partie Ouest, la partie Sud de l'édifice est agrandie au détriment de la partie Nord.

Les différences s'accentuent davantage encore entre les trois étages du monument, et les deux premiers ne sont là que pour faire valoir l'étage central, qui forme à lui seul un tout merveilleux. Son énorme soubassement, sorte de piédestal qui le détache aux regards, se couvre de moulures horizontales d'un énorme relief et du plus remarquable effet. En approchant du sanctuaire, la décoration redouble de richesse : le ciseau fouille plus profondément la pierre, les colonnades se multiplient, des merveilles de sculptures éclatent partout. Quelles admirables arabesques se dessinent sur ces pilastres qui encadrent les portes mêmes du sanctuaire ! Des deux côtés, le dessin général paraît symétrique ; mais l'on s'approche et l'on aperçoit les différences les plus inattendues, la variété la plus agréable dans les détails : la curiosité et l'intérêt en redoublent d'autant. Chacun de ces gracieux entrelacements, de ces capricieux dessins paraît être l'ouvrage d'un artiste unique qui, en composant son œuvre, n'a voulu rien imiter, rien emprunter à l'œuvre voisine : chacune de ces pages de pierre est le fruit d'une inspiration originale et spontanée et non l'habile reproduction d'un modèle uniforme. Parfois la page commencée reste interrompue et la pierre fruste attend encore le ciseau. L'artiste est-il mort au milieu de son travail, et ne s'est-il trouvé personne pour lui succéder ? Il semble que ce soit là le sort de tous les grands monuments : Angkor Wat est tombé en ruine avant d'avoir été achevé !

Il se mêle à l'admiration que l'on éprouve pour ces richesses artistiques, répandues avec tant de profusion, un profond sentiment de tristesse. Est-ce la vue de ces tours découronnées et croulantes, qui semblent n'attendre qu'un effort du temps pour ensevelir le monument sous leurs ruines ? Est-ce le regret de ne pouvoir pénétrer cette énigme grandiose qui se dresse subitement devant vous en évoquant toute une civilisation, tout un peuple, tout un passé disparus ? Est-ce la crainte que ce merveilleux chef-d'œuvre du génie humain ne puisse livrer le secret qu'il renferme avant sa destruction complète ? Presque partout en effet les voûtes s'entr'ouvrent, les péristyles chancellent, les colonnes s'inclinent et plusieurs gisent brisées sur le sol ; d'interminables traînées de mousse indiquent, le long des murailles intérieures, le travail destructeur de la pluie : bas-reliefs, sculptures, inscriptions, s'effacent et disparaissent sous cette rouille qui les ronge. Dans les cours, sur les parois des soubassements, sur les toits et jusqu'à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la surface des tours, une végétation vigoureuse se fait jour à travers les fissures de la pierre ; la plante devient peu à peu arbre gigantesque ; ses racines puissantes comme un coin qui pénètre toujours plus avant, disjoignent, ébranlent et renversent d'énormes blocs qui semblaient défier tous les efforts humains. C'est en vain que les quelques bonzes consacrés au sanctuaire essayent de lutter contre cet envahissement de l'œuvre de l'homme par la nature : celle-ci les gagne de vitesse.

En travaillant dans la pagode, j'étais souvent surpris par un de ces grains journaliers pendant la saison des pluies, et auxquels il ne manque que la durée pour devenir un ouragan. A peine abrité par un angle de la galerie la plus proche, j'écoutais le vent s'engouffrer avec le bruit du tonnerre dans le monument et tous les échos du vieil édifice, réveillés soudain, sourdement gronder et gémir. Les éclairs illuminaient d'une immense et sinistre lueur le temple tout entier et montraient ses tours bravant fièrement encore la rage des éléments. Mais chaque jour cet assaut, que pendant des siècles il avait supporté sans sourciller, semblait lui devenir plus pénible : son épais manteau de pierre, déchiré par les ans, livrait passage à la tempête, et d'impétueuses ondées de pluie pénétraient jusque dans les coins les plus reculés des galeries. Peu à peu le vent tombait, la pluie continuait seule son œuvre lente de destruction et, à travers les ouvertures des voûtes, coulait en ruisseaux pressés le long des colonnes moussues. Tous les bruits du dehors étaient alors absorbés par l'immense murmure que formaient les chutes d'eau, qui, de voûte en voûte, de galerie en galerie, de terrasse en terrasse, se précipitaient en cascades dans les cours inférieures.

La pluie a cessé, le bruissement des eaux diminue, s'apaise et meurt. On n'entend plus par intervalles que la chute argentine de larges gouttes d'eau qui fait résonner la galerie sonore. Quelques chauves-souris se heurtent, effarées, sous les voûtes. Le silence se rétablit enfin complètement. Le soleil reparaît, les chants des oiseaux un instant interrompus reprennent, les ramiers s'appellent en roucoulant du haut des tours ; mais le touriste, attristé constate, en quittant son abri, quelque dégradation nouvelle, quelque injure plus profonde que le climat vient d'infliger à la pagode. Combien de temps résistera-t-elle encore à l'influence destructrice vraiment effrayante que la végétation et les pluies exercent sous cette latitude ?

Francis GARNIER
(Voyage d'exploration en Indochine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

90. Première visite à Angkor Wat

Pierre Loti nous conte sa première visite au temple, visite interrompue par les chauves-souris qui logent dans les galeries.

C'est à nuit close, précédé d'un Siamois porteur de torche, que je franchis enfin le seuil de ce temple colossal d'Angkor-Vat. J'avais cependant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pris mon parti de n'y commencer mon pélerinage que demain au lever du jour ; mais il est là, si voisin, surplombant presque de sa masse terrible mon logis frêle.

Quelques marches de granit à monter et m'y voici, dans une première galerie infiniment longue qui a l'intimidante sonorité des cavernes et qui en avait d'abord le silence, mais qui tout de suite s'emplit de bruissements.

C'est la galerie extérieure, celle qui forme un carré de deux cent cinquante mètres de côté et qui entoure, comme un somptueux chemin de ronde, tout l'enchevêtrement étagé des constructions centrales... Les dalles y sont feutrées d'on ne sait quoi de mou qui s'écrase sous les pas en répandant une odeur de musc et de fiente. Et, aux bruissements de l'arrivée, s'ajoutent à présent des petits cris aigus qui se propagent devant nous dans ces lointains si obscurs.

La torche en passant me révèle, sur les parois d'un gris sombre, une mêlée inextricable de guerriers qui gesticulent avec fureur ; tout le long du chemin, un bas-relief ininterrompu déroule à perte de vue, des batailles, des combattants par milliers, des éléphants caparaçonnés, des monstres, des chars de guerre... Je ne prétends pas m'aventurer cette nuit dans le dangereux dédale du milieu, dans le temple proprement dit, mais au moins voudrais-je en faire le tour, par ces galeries si droites, qui semblent si faciles, et continuer de suivre jusqu'au bout le déroulement du bas-relief... Cependant ils me troublent ces petits cris aigus qui se multiplient en concert, comme poussés par des milliers de rats, au-dessus de ma tête ?... Et puis, là-haut, en guise de pierres de voûte, ne dirait-on pas un tremblottement d'étoffes noires ?... Oh ! les adorables créatures inscrites ça et là aux parois, sans doute pour reposer les yeux de la longue bataille : un lotus à la main, elles se tiennent deux par deux, ou trois par trois, calmes et souriantes sous leurs tiares archaïques. Et ce sont les Apsâras divines des théogonies hindoues. Avec amour, les artistes d'autrefois ont ciselé et poli leurs gorges de vierges... Qui dira ce qu'est devenue la cendre des belles sur qui furent copiés ces torses parfaits ?... Horreur ! voici que les voûtes s'abaissent vers nous, ou du moins les tremblotantes étoffes noires qui y paraissaient suspendues !... Elles descendent à toucher nos cheveux, on sent le vent qu'elles font comme à grands coups d'éventail... Des corps poilus agitant très vite de longues membranes chauves... Et c'était cela qui criait là-haut comme des rats... Nous sommes frôlés de toutes parts... D'énormes chauves-souris, en nuages, en avalanche, affolées, agressives !... Elles vont éteindre notre pauvre lumière falote. Sauve qui peut ! Courons vers les portes... Ce temple, évidemment, ne veut pas qu'on le profane aux heures solennelles de la nuit.

Pierre LOTI
(Un pèlerin d'Angkor)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

91. Les sculptures d'Angkor

Le « Pélerin d'Angkor » nous fait ensuite partager son admiration pour la grâce souriante des Apsaras qui revivent sur les bas-reliefs du temple. Malgré l'ignorance des lois de la perspective et du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

raccourci, les artistes khmers ont su parer leurs déesses de l'adorable et énigmatique sourire dont la libre floraison échappe à tout essai de codification.

Sans me presser cette fois, puisque aucun nuage ne menace, je monte les degrés ardus qui conduisent en haut chez les dieux. Oh ! les gracieuses et exquises ciselures jetées à profusion partout ! Ces enroulements, ces feuillages, ces rinceaux — comment s'expliquer cela ? — ils ressemblent à ceux qui apparurent chez nous à l'époque de FRANÇOIS I^er^ et des Médicis ; pour un peu l'on serait tenté de croire, s'il n'y avait impossibilité, que les artistes de notre Renaissance seraient venus chercher leurs modèles sur ces murailles, — qui, de leurs jours cependant, dormaient déjà depuis trois ou quatre centenaires au milieu de forêts tout à fait insoupçonnées de l'Europe.

Je monte sans hâte, éclairé par un soleil d'ébouissement et de mort. Oh ! combien de symboles effroyables, échelonnés sur cette pénible route ascendante ! Partout des monstres, des combats de monstres ; partout le Naga sacré, traînant sur les rampes son long corps onduleux, et puis dressant en épouvantail ses sept têtes vipérines ! Les Apsâras, qu'elles sont jolies et souriantes sous leurs coiffures de déesses, avec pourtant toujours cette expression de sous-entendu et de mystère qui ne rassure pas ... Très parées ayant des bracelets, des colliers, des bandeaux de pierreries, de hautes tiares pointues ou des touffes de plumes, elles tiennent entre leurs doigts délicats, tantôt une fleur de lotus, tantôt d'énigmatiques emblêmes ; toutes celles que l'on peut atteindre en passant ont été si souvent caressées, au cours des siècles, que leurs belles gorges nues luisent comme sous un vernis, — et ce sont les femmes qui, pendant les pélerinages, les touchent passionnément pour obtenir d'elles la grâce de devenir mères. Dans leurs niches brodées de ciselures, elles demeurent adorables. Quel dommage que leurs pieds les déparent, toujours énormes, comme aux bas-reliefs de l'Egypte, et toujours inscrits de profil quand les jambes sont de face ; mais aussi ils commandent la méditation recueillie, ces pieds si maladroits, en attestant que les belles déesses furent l'œuvre d'une humanité très primitive dont l'art se débattait encore contre les difficultés du dessin, contre l'incompréhension du raccourci.

Ce qu'en outre ils ignoraient, les fastueux architectes d'Angkor-Vat, c'est la grande voûte développée ; les ancêtres ne leur avaient appris que celle qui se fait en encorbellement et qui, par suite, reste étroite et lourde. Aussi n'ont-ils pu construire que des galeries étouffantes, superposer des cloîtres et des cloîtres, étager des gradins massifs, amonceler des blocs par-dessus des blocs. Et ce temple est sans doute, avec celui du Bayon effrondé dans la forêt proche, la plus pesante montagne de pierres que les hommes aient osé entreprendre, depuis les pyramides de Memphis.

Pierre LOTI
(Un pélerin d'Angkor)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

92. Les ruines d'Angkor

Charles Carpeaux, fils de l'illustre sculpteur, vint en Indochine comme attaché de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Il a collaboré aux premiers dégagements méthodiques d'Angkor ainsi qu'à celui des temples de Mi-son. Il mourut à la peine, après un séjour de trois ans. Les lettres qu'il écrivit à sa famille au cours de cette période ont été publiées par sa mère sous le titre : « Les ruines d'Angkor, de Dong-Duong et de My-son ».

---

28 *décembre (1901)*, — Ruines d'Angkor. Nous sommes, mon camarade DUFOUR et moi, logés à la sala d'Angkor-Vat, dépendance d'Angkor-Thom, l'ancienne capitale de rois kmers, située à cinq kilomètres l'une de l'autre. Nous avons chacun notre voiture au mois, une charrette à buffles qui fait trois kilomètres à l'heure (grand train) et qui passe partout, Dieu sait au prix de quelles cabrioles ! Nous allons tous les jours travailler au temple du Baïon, dans Angkor-Thom.

Angkor-Vat, que nous habitons, en compagnie de deux cents bonzes, est une immense pagode surmontée d'un dôme en forme de mitre ronde, très richement décorée ; elle renfermait autrefois les livres sacrés et elle est demeurée un pélerinage entouré de prestige. Aussi, ce monument est-il merveilleusement conservé,

Angkor-Thom, au contraire, est envahi par une végétation formidable ; le temple lui-même (Baïon) est couvert de banians énormes, dont les racines monstrueuses crèvent les murs les plus épais, effondrent les tours de 25 mètres, éventrent les galeries··· tels des poulpes géants, dévorant ces ruines grandioses. C'est la réalisation des dessins les plus fantastiques de Gustave DORÉ.

L'édifice est entièrement revêtu de sculptures intéressantes : elles ont la naïveté, le caractère original et charmant de notre moyen âge. Les cinquante-deux tours du Baïon sont surmontées chacune de quatre faces de Brahma, de trois à quatre mètres de hauteur ; malgré l'énormité de leur masse, ces monuments sont élégants ; d'origine brahmanique, ils sont construits par des apports de pierre posées les unes sur les autres sans aucun ciment et sculptées une fois en place ···

29 *décembre*. — Nos travaux sur le Baïon avancent lentement, à cause de grandes difficultés à vaincre. Je suis obligé de faire laver les bas-reliefs, et couper les arbres trop gênants pour les moulages, les plans et les photos ; cela donne au temple un aspect tout différent. Il gagnera en majesté, mais il perdra de son charme mystérieux ; on est frappé de l'hostilité qui émane de ces ruines superbes. Il semble qu'elles veulent garder leur mystère, que les pierres défendent le secret des choses, et que la nature leur vient en aide, en les couvrant d'un voile presque impénétrable. Et puis, toujours l'on rencontre le regard d'une de ces gigantesques tête de Brahma, répé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tées quatre fois sur chacune des cinquante-deux tours du Baïon ; et cette tête ne vous quitte pas des yeux, son regard glauque vous suit, et semble vous reprocher d'avoir franchi l'enceinte sacrée.

Charles CARPEAUX
(Les ruines d'Angkor, de Dông-Duong et de My-son)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

93. Retour à Angkor

Fortement documenté sur l'art khmer, Georges Groslier est l'auteur de plusieurs ouvrages dont l'autorité est incontestée : « Danseuses cambodgiennes », « Recherches sur les Cambodgiens », « La sculpture khmère ancienne », « Angkor ». Il a écrit, en outre, un livre d'impressions de voyage : « A l'ombre d'Angkor » et des romans : « La route du plus fort », « Le retour à l'argile », « Les donneurs de sang ». Le grand prix de littérature coloniale lui fut décerné en 1929.

Je viens de revoir Angkor-Vat, temple de la ville royale. J'avais attendu l'heure propice, lorsque le soleil est bas et va disparaître. L'air était d'une limpidité extraordinaire, le ciel ouaté de petits nuages blancs. Tout d'abord, de loin, les cinq tours m'ont semblé plus près qu'autrefois et leurs assises plus marquées. La masse devenait d'un gris vert si fin que la pierre avait de vagues transparences. Les grands bambous des côtés se doublaient dans l'eau immobile des douves.

Toute la chaussée était déjà plongée dans l'ombre. Et puis ce fut l'esplanade, au delà de l'entrée monumentale, unie, verte, dominant les deux bassins sacrés aux bords imprécis ; le puits où des bonzes, leurs robes jaunes étendues sur l'herbe, s'ablutionnaient d'eau claire qui semblait violette. Des bœufs passèrent. Et au-dessus de tout cela, au centre de l'immense ligne horizontale des galeries de la première assise, au-dessus des palmiers immobiles, de l'ombre montante, l'hallucinant massif et ses cinq tours coniques — couvert de soleil.

Aucune ombre ne soulignait les pierres en saillie, les milles Nagas des tympans, les scènes fabuleuses des frontons. Les antéfixes des tours en pierres plus claires, brillaient comme des topazes. Les profils ronds des grandes fleurs de lotus terminales s'inscrivaient dans le ciel avec une douceur incomparable. Et le ciel ardent, semblant tout proche, s'y appuyait doucement. Dans l'air, un parfum de fruit flottait.

J'ai voulu me trouver au sanctuaire pour les derniers éclats du couchant. J'ai couru. Mais quand je fus dans la cour du premier étage, parmi les colonnes de la noble galerie cruciale dont l'antique vermillon mêlé au vert des mousses, monte s'éteindre dans la nuit des voûtes ; lorsque l'eau figée des quatre bassins reflétant les assises m'apparut et que le mystère, l'ombre, le souvenir réveillés à mon pas s'agitèrent confusément au creux de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chaque sculpture — j'ai suspendu ma marche, oubliant les pourpres vespérales pour l'âme du temple.

Devant les centaines de bouddhas amassées au Sud, devant ces pauvres intrus pourris, vermoulus, mais nobles quand même, brûlaient encore les baguettes propitiatoires des pélerins journaliers. Quelques lotus se fanaient. Au-dessus de ma tête, je savais que le long des frises ondulait la théorie dansante des Tevadas, couvertes de bijoux et le front ceint de tiares.

Je reconnaissais toutes les pierres. J'en retrouvais tous les tons : les gris de perle, les gris d'argent, les gris de plomb et les gris verdâtres, roux, mauves. Sous les galeries, c'était toujours la belle ombre ardente dans laquelle tout va se perdre : l'immobile grouillement des sculptures, les monstres et les fleurs, les murs de dentelle et les pensées.

Haut dans l'air qui se violaçait, des cigognes passaient dans un vol lent. Par moments, on percevait vaguement la litanie des bonzes lointains. Et, à espaces réguliers, le cri tremblé et prolongé d'un oiseau retentissait.

Tout d'un coup, l'ombre s'est faite et j'ai quitté le temple. De son vaste perron cruciforme, j'ai vu le couchant où se dressaient des nuages sombres avec des trous encore sanglants. Dans le creux de quelques dalles, de l'eau miroitait. Dans les douves, les grenouilles-bœufs commençaient leur chant métallique. Au delà, le village de Trapéang Sé s'endormait sous ses fumées.

Georges GROSLIER
(A l'ombre d'Angkor)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

94. Le Bayon

Après les impressions devant Angkor qu'il revoit, voici celles que l'auteur de : « A l'ombre d'Angkor » doit au Bayon. Les mystères du passé se joignent là à ceux de la nature pour créer une atmosphère de charme captivant où l'homme sent s'établir un lien entre lui et les puissances spirituelles qui le dominent.

Mais le Bayon, plus prenant, plus étrange, est le temple du charme et de la sérénité. Si, en général, les monuments khmers ne retiennent pas l'homme par eux-mêmes, le Bayon, au contraire, avec le sourire paisible de ses tours vous emprisonne et son charme vous pénètre, sans qu'il soit possible, ensuite, de s'en dégager.

Il élève, dans le centre exact d'Angkor-Thom, trente-sept tours harmonieuses autour d'une grande tour centrale, le sanctuaire. Leurs profils sont paraboliques, leurs bases carrées ; et tournant aux quatre points cardinaux, des lignes douces et des formes rondes, quatre grandes faces sourient. Ce sourire paraît indécis, mobile ou précis selon l'heure et l'éclairage. Ces quatre faces sont celles du Dieu Brahma ou Çiva. Elles ont la hauteur d'un homme debout.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le bandeau qui les couronne, passant insensiblement dans le profil architectural, est surmonté d'un fronton bas, décroissant jusqu'à une triple fleur épanouie de lotus. Les visages se touchent oreille à oreille, d'où descendent de grands pendentifs. Ils reposent sur un collier de rosaces. Ainsi, le bijou est l'intermédiaire entre la vie et la pierre, une fleur couronne le tout. Est-il possible de mettre plus de poésie et de vie dans une conception architecturale, de sorte que l'esprit ne se trouve pas subjugué seulement par la beauté et l'harmonie des formes, mais par toute une sentimentalité gravement souriante.

Des alentours jusqu'au loin, s'étend la forêt où des troncs blancs brillent comme des cierges. Le groupement des tours est tel, que l'on est toujours à l'ombre sur la terrasse du temple, où de jeunes arbres, en outre, font des voûtes vertes.

De quelque côté que l'on se retourne, la face sereine se présente, toujours semblable à elle-même, gardant son énigme et son charme, aussi bien sous le soleil joyeux que dans l'ombre violette. Elle est là, partout, reflétée par la terre voisine, miroitante ou sombre, avec des taches rouges de lichens, des traînées mauves comme des traces de larmes, les lèvres charnues. De son front, des guirlandes de feuillage pendent comme des chevelures, ou bien des branches touffues se dressent en panaches.

Qu'il y ait dans de vieux temples d'un art quelconque, les mystères du passé joints à celui de la nature, et toutes les beautés exprimables par l'architecture, rien de tout cela ne saurait être comparé à ce qui se dégage du Bayon, car au Bayon, tout cela est tangible, en quelque sorte, directement dit par la pierre faite homme, faite Dieu. Aucune interprétation n'est nécessaire. Ce n'est pas la lumière qui sourit, c'est une bouche. Ce ne sont pas d'imprécises significations trouvées par notre imagination, qui nous pénètrent, mais des regards, de vrais regards que posent sur nous des yeux aux contours adoucis par les pluies.....

Par un effet particulier et précisément à cause de ces yeux dont le regard ne se fixe pas dans le dessin d'une prunelle, mais demeure dans toute une orbite, ces faces qui dans la solitude absolue expriment leur pensée séculaire aux quatre points du monde, semblent, dès que l'homme paraît parmi elles, ne plus sourire que pour lui. Et lui, au-dessous d'elles, voit leur regard se baisser sur sa fragilité. Une intimité profonde s'établit aussitôt.

Ah ! si nous avons au cœur une douleur aiguë et si notre âme est agitée des tempêtes humaines, je ne crois pas qu'il y ait au monde un lieu plus confidentiel. Nulle part, nos yeux levés ne rencontreront une mansuétude plus attentive qui partage notre rêve en nous engageant d'en sourire.

Le Bayon n'est pas un temple en ruine. Il ne laisse pas évoquer les souffrances humaines ni l'orgueil de son origine. Il n'a ni vanité ni splendeur. Il semble être monté seul de la terre. C'est un rêve que l'on croit faire Et l'on y trouve, lorsqu'on y demeure quelque temps, l'exaltation de ses joies et l'apaisement de ses peines.

Georges GROSLIER
(A l'ombre d'Angkor)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

95. Le bayon en 1900

Victor Goloubew, orientaliste, archéologue, historien de l'art. Arrivé en Indochine en 1920, il s'est consacré à l'étude de l'art khmer et de l'âge du bronze au Tonkin. Il a dirigé des fouilles à Angkor et à Sambor Prei Vut. Appliqua l'un des premiers les procédés de l'investigation aéronautique à l'étude des sites archéologiques de l'Indochine. La forme dans laquelle V. Goloubew expose ses travaux est toujours élégante et harmonieuse ainsi qu'il apparaît dans les lignes ci-dessous.

A cette époque, cet étrange et magnifique temple était encore noyé dans la verdure, et ses tours à faces divines dont personne ne savait au juste le nombre, étaient enveloppées de lianes et coiffées d'arbres. On y accédait avec mille difficultés. L'herbe cachait les marches disloquées. Les mousses et les toiles d'araignées les rendaient glissantes, et à chaque pas, il fallait écarter le feuillage touffu pour ne pas être frappé en plein visage par les branches épineuses. Partout des blocs éboulés obstruaient le chemin et imposaient au visiteur des détours compliqués. La forêt se continuait à l'intérieur des galeries et des sanctuaires. Des banians, des arbres à huile, des fromagers avaient poussé dans l'ombre humide des voûtes éventrées ; leurs racines constituaient comme un filet sans fin dont les mailles s'insinuaient entre les pierres branlantes. C'est à peine si l'on devinait, derrière cet épais treillis de tiges et de branches, les scupltures répandues à profusion sur les murs et les piliers, ici des apsaras souriantes, là un démon gardien de temple, plus loin des bas-reliefs tachetés de lichens rouges ou jaunes, et que parcouraient, en zigzaguant, des couleuvres effrayées. L'ascension des parties hautes était particulièrement pénible. Et quand, après mainte glissade périlleuse et maint arrêt essoufflé, on atteignait le sommet du monument, c'était encore la plongée dans l'infini vert, sous le regard narquois d'idoles géantes.

Victor GOLOUBEW

(Introduction à la connaissance d'Angkor)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

96. Prah-Vihéar

Georges Groslier nous décrit un temple posé comme un nid d'aigle dans la chaîne des Dangrek, les gigantesques chaussées construites par les Khmers pour y accéder et l'escalier monumental formé de vingt-cinq assises. L'imagination demeure confondue lorsqu'on songe que les constructeurs de ces temples colossaux n'avaient que leur ciseau et leurs mains.

Sur le flanc Est de la montagne, dans l'ombre verte de la forêt, on retrouve les restes d'une chaussée d'environ un kilomètre de longueur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A chaque convulsion des flancs de grès qu'elle escalade, elle s'élève par des escaliers écroulés, atteignant quarante mètres de hauteur. A droite et à gauche, tantôt l'encaissant et tantôt la surélevant, des blocs de pierres monstrueuses encerclés de lianes, blanches comme des coulées de cire, font des escarpements à pic. Des assises taillées à même le flanc de la montagne succèdent à des assises en blocs rapportés. Des gradins creusés au ciseau se continuent par des pentes surélevées. Il coule de partout des torrents ou des filets d'eau. On distingue dans l'humus des traces et des fientes de grands fauves. Des singes hurlent dans les arbres.

L'ascension dura trois heures et le brouillard matinal se refermait sous mes pieds. C'est en vain que je levais les yeux. Devant moi, la roche grise dressait ses murailles. Les arbres immobiles formaient un dôme dans l'ombre duquel brillaient leurs troncs blancs. Et ce dôme toujours se reformant, et cette roche toujours dressée, et derrière moi, ce brouillard toujours refermé — j'avais l'impression de monter hors du monde.

Nous avons, de nos jours la poudre et des machines pour percer les montagnes. Les Khmers avaient leur ciseau et leurs mains. Et s'il est vrai que l'aigle et l'éléphant vivent des siècles, quel spectacle, quelle ruée d'édificateurs durent voir les vieux solitaires dont la région est peuplée!

Lorsqu'on arrive sur les vastes aires du plateau, croyant toucher le but, on découvre une nouvelle avenue de plus de six cents mètres faisant angle droit avec la première, et se dirigeant vers le Sud. Elle mène à la pointe extrême du promontoire où se dresse enfin le temple.

Cette deuxième chaussée commence par un escalier monumental formé de vingt-cinq assises, ornées de lions. Et l'on rencontre une première gopura (1), d'une élégance incomparable. Construite en grès comme une colonnade en bois, elle dresse, dans le lieu aérien des vestiges charmants. Aux angles, l'encadrement des frontons se relève en de grandes coquilles. Des fleurs violettes et de larges ombellifères écarlates la parent. A l'Est et à l'Ouest, ce sont les grès du plateau et les sommets des premiers arbres qui s'enfoncent dans l'abîme. Au Sud, la chaussée commence et glisse sous des taillis entre une double rangée de piliers-bornes renversés.

Tout l'ensemble est donc orienté Nord-Sud. Sur la longueur de six cents mètres que parcourt la chaussée nouvelle, le sanctuaire est précédé de cinq entrées monumentales, formant chacune une étape au sommet de l'escalier. Elles sont toutes de l'invariable plan crucial et fermaient par de larges portes en bois, dont il ne reste plus que les mortaises des gonds dans les dalles des seuils.

Nous ne sommes qu'aux abords. Un miroitement vert illumine le fond obscur d'une haute futaie : c'est le bassin sacré creusé dans le grès. Et tout à coup, l'admirable Naga surgit. Mais ici, les sculpteurs conçurent le plus grand, le plus noble de leurs Nagas. Il redresse ses têtes à trois mètres au-dessus des dalles. Et l'on croit voir dans le brouillard la grande main ouverte d'un dieu se lever et faire un geste grave.

(1) Porte monumentale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est en vain qu'ici l'homme profanateur a taillé dans le vert frémissement de la forêt. Le lieu trop lointain, trop dangereux, perdu dans le ciel, a aussitôt cicatrisé ses plaies. Toutefois, nous ne sommes pas encore au sommet et les vents âpres et perpétuels ne font qu'effleurer les choses. Aussi les chaussées, le bassin sacré, les perrons écroulés, les escaliers semblables à des torrents de pierres, les édifices secondaires, les enceintes, les colonnes, les pignons, le moindre rinceau ont leur mousse, leur orchidée, leur épanouissement, leur liane, leur gloire de vaincus.

C'est seulement là-bas, sur les roches formant l'extrême pointe du vaisseau de granit, en surplomb sur le gouffre, que les rafales rageuses et les pluies ont interdit aux grands arbres de monter, ne laissant qu'à des vétivers et à quelques ronces le soin de masquer le souvenir des hommes.

Georges GROSLIER
(A l'ombre d'Angkor)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

97. Les ruines de Pontéay Préa-Khan

Louis-Marie-Joseph Delaporte (1842-1925), officier de marine, fit partie de cette phalange de jeunes audacieux que Doudart de Lagrée emmena à la conquête du Mékong. Il suivait l'expédition comme dessinateur et illustra le livre de Francis Garnier : « Voyage d'exploration en Indochine ». Il repartit pour Angkor en 1873 avec mission de reconnaître les ruines d où il rapporta des spécimens de sculpture et d'architecture conservés au musée du Trocadéro. Il a rassemblé dans : « Voyage au Cambodge » de nombreux documents relatifs à l'art khmer, émaillés d'intéressantes vues personnelles.

Nous touchions aux ruines de Pontéay Préa-Khan, les dernières qu'aperçut le commandant de Lagrée dans la rapide excursion qu'il fit de de ce côté. D'autres ruines considérables aux environs, la tour de Préa-Tcôl, la pyramide de l'Eléphant sacré, indiquent qu'il y eut là jadis une ville importante dont l'emplacement devait offrir matière à d'intéressantes recherches. Le village moderne le plus proche ne se compose que de quelques cabanes. La végétation dans tout ce district est tellement épaisse, qu'il est impossible de faire un pas sans tailler devant soi dans le fourré, à l'aide du grand couteau cambodgien, lianes, rotins ou fougères. Enfin, au bout de cinq cents pas dans cette forêt quasi vierge, l'horizon s'entr'ouvre brusquement, et l'on aperçoit, en travers d'une large nappe d'eau aux rives treillissées d'arbustes et de plantes sarmenteuses, un pont massif en partie enfoui que flaquent des rangées fuyantes d'immenses cariatides, sortes d'aigles énormes, enserrant dans leurs griffes des serpents polycéphales. A l'extrémité de cette chaussée, on distingue une haute muraille, des colonnes et un édifice percé de portes ogivales.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cet amas de constructions étincelle magnifiquement sous les feux de l'ardent soleil qui tombe du zénith, tandis qu'autour de nous, dans l'ombre projetée par les bambous, dont les tiges recourbées se croisent au-dessus de nos têtes comme les arceaux d'une cathédrale, gisent pêle-mêle des pierres brisées, des statues, des corps de lion, enfouis dans les herbes. A nos côtés, émerge à demi hors de l'eau un énorme monstre à neuf têtes, fantastique dragon, cent fois plus terrible et plus menaçant d'aspect que les crocodiles qui peuplent ces solitudes. Nous nous engageons sur la chaussée en suivant un sentier frayé par les bêtes fauves, aujourd'hui les seuls hôtes de ces ruines, et mes compagnons, pour qui ce spectacle est tout nouveau, ne peuvent retenir des cris d'étonnement et d'admiration.

Nous nous arrêtons sous la porte principale, magnifique construction à trois entrées surmontées de trois tours et précédées de péristyles ; sur les dalles qui couvrent le sol apparaît encore la trace des roues des anciens chars. Nous enjambons par-dessus les éboulis de pierres et nous pénétrons au centre des vastes restes de Pontéay Préa-Khan. A droite et à gauche sont de petits édifices entre lesquels passait la chaussée, maintenant à peine reconnaissable et que nous continuons de suivre. Sur le linteau de la porte de l'un d'eux est une inscription parfaitement conservée dont j'ai pris l'estampage et qui m'a été ensuite expliquée par M. AYMONIER. Cette inscription semble relative à l'abdication du prince Préa-Srey, lequel se retira dans un monastère bouddhique pour s'y vouer à la vie contemplative :

« Rendons grâce à celui qui possède la connaissance suprême... Moi, du nom de Préa-Srey... grand roi de la race solaire... j'ai quitté le trône parce que ma sagesse l'a reconnu entaché de souillures ».

Plus loin, nous atteignons une petite plate-forme rectangulaire, au milieu de laquelle se dresse une stèle, carrée à la base, surmontée de quatre frontons en ogive entourés de flammes, et terminée par une rosace en forme de lotus épanoui. Des files de petits Vichnous à quatre bras, armés de massues et alignés comme des soldats, en couvrent les parois.

Des racines vagabondes, en pénétrant par d'imperceptibles fissures, ont fait éclater cette curieuse stèle, dont nous avons recueilli plus tard les fragments et qui se trouve aujourd'hui au musée (1).

Plus loin encore, nous trouvons un grand lion qui se dresse menaçant, la patte en avant, tandis qu'un autre, entièrement semblable, gît dans l'herbe à quelques pas du premier. Tous deux n'ont plus qu'une de leurs pattes antérieures. Ces lions debout, les premiers que nous ayons rencontrés dans cette attitude, étaient jadis, paraît-il, l'objet d'une vénération particulière, et la légende dit même qu'au temps de la conquête siamoise, les armées ennemies se disputèrent avec acharnement la possession des pattes aujourd'hui disparues, car, à la prise de ces talismans, était attaché le gain assuré de la victoire.

(1) Le musée khmer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Continuant à nous frayer un chemin au travers des décombres, nous remarquons successivement des débris de statues bouddhiques, belles encore dans leur affreux état de mutilation, des stèles si finement sculptées que, n'étaient les attributs qui les ornent, on serait tenté de les prendre pour des œuvres de la renaissance italienne ; enfin, dans deux édicules moins dégradés que les autres, une quantité de petites trinités brahmano-bouddhiques entassées au milieu de figurines plus grossières et de divers morceaux d'une réelle valeur.

Louis DELAPORTE
(Voyage au Cambodge)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

98. La Grande Inscription

Dans cette forme élégante dont il ne se départ jamais, même pour exposer des travaux techniques, V. Goloubew nous entretient de la Grande Inscription dont le texte, qui date de 1702, est gravé non sur un pilier comme les autres, mais sur la paroi même d'un vestibule situé au premier étage d'Angkor Vat.

Les spécialistes en matière d'épigraphie khmère l'ont surnommée la *Grande Inscription* à cause de son étendue et de son importance exceptionnelles. Ce qui en constitue, à nos yeux, le principal intérêt, c'est le caractère de récit autobiographique et de confession intime qu'en revêtent certains passages. L'auteur de ce texte, ou plutôt l'homme qui l'avait fait composer et graver à ses frais, sur le tard de sa vie, était un haut fonctionnaire cambodgien, du nom de Chai Non, lequel fut promu à la dignité de grand juge (yomréach), après avoir exercé les fonctions de gouverneur de la province et de premier mandarin à la Cour. On se l'imagine volontiers surveillant en personne le lent travail du graveur qui entaillait de fines ciselures le grès poli comme du marbre. Pour atteindre l'antichambre exiguë où se trouve l'inscription, on passe par la galerie des Cieux et des Enfers qui est au même niveau. Le yômréach Chai Non en connaissait certainement les bas-reliefs représentant le dernier jugement et les supplices des damnés. Juge, lui, parmi les vivants sur terre, il a dû contempler plus d'une fois la terrifiante effigie de Yama, le justicier divin, son patron d'outre-tombe. Cependant, il ne le mentionne pas dans son inscription. Il n'y évoque pas, non plus, le gouffre de souffrance où Yama précipite les damnés. A peine fait-il allusion aux « quatre lieux de punition » et aux âmes errantes, les Prêtas affamés, auxquels d'ailleurs il déclare donner, avec allégresse, sa propre chair et son sang en pâture. Confiant en son karma personnel, il semble avoir banni de son âme toute crainte de châtiments futurs.

Pour acquérir des mérites, il a pratiqué la charité. « Si je supputais les aumônes faites aux bonzes, nous assure-t-il, elles sont si nombreuses que je ne pourrais m'en souvenir ». Il a construit des sâlas ou maisons de repos, des temples et des monastères, affranchi des esclaves, planté des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bornes sacrées autour des pagodes. Il a érigé sur de nombreux autels des Bouddhas d'or et d'argent, et même il a poussé son adoration pour le Maître jusqu'au point de recueillir celles d'entre ses images que des mains impies avaient renversées de leurs socles et abandonnées ensuite dans la brousse, loin des lieux habités. « J'ai réparé et restauré des statues saintes, brisées en morceaux dispersés et perdus, cassées au cou, la tête roulant, les pieds en fragments, les bras épars. M'efforçant de les rechercher, de les rassembler, de les recoller, je les ai restaurées, remises en leur précédent état de beauté ».

Si parmi les désirs et les vœux exprimés par le donateur de la « Grande Inscription », quelques uns ne sont que de la rhétorique pure, on en relève, d'autre part, beaucoup dont la sincérité ne paraît point douteuse. En bon Cambodgien, le vieux yômréach aime la vie et le pays où il est né. Son grand désir, on le devine, est moins d'atteindre à la délivrance finale, au Nirvâna, que de pouvoir revivre sur terre une existence pareille à celle dont il sent approcher le terme, mais où il n'y aurait ni peines, ni périls, ni séparations douloureuses... Il souhaite d'être riche, de posséder des milliers d'esclaves, des éléphants, des chars, des palanquins sans nombre. Il aspire à la sagesse et à la science d'un maître spirituel, à la puissance agissante d'un dieu brahmanique. Il espère également retrouver dans une autre vie sa première épouse, dame Pên, laquelle mourut jeune, « belle de corps et belle des cinq sens », et il émet le vœu de renaître avec elle en d'innombrables existences heureuses, et de ne plus jamais la perdre... A ce vœu s'en ajoute un autre, sans doute non moins ardent : « Je demande de posséder dans une vie future neuf belles tours dorées, portant des dômes pointus, admirables en toutes leurs parties, incrustées de pierreries étincelantes, entourées d'une triple enceinte sculptée, avec de mâles lions aux portes, et des escaliers gardés par des nâgas menaçants... Je désire que les galeries en soient décorées de portiques à colonnes, et qu'il y ait à l'intérieur des enceintes, des parcs d'éléphants et de chevaux, des cadrans solaires, des pavillons, des salles d'abri et des jardins plantés de champakas (frangipaniers) à l'odeur si suave ». Ce palais féérique, orné de neuf tours, et dont les jardins embaument comme le paradis, n'est-ce-pas Angkor Vat, tel que l'entrevoit une âme de bouddhiste croyant à travers les voiles d'une vie future ?

V. GOLOUBEW

(Religieux et pélerins en terre d'Asie)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

99. Tombeaux impériaux

Pierre Mille, dans le style imagé qui lui est habituel, nous décrit les tombeaux impériaux de la ville de Hué, véritables palais funéraires avec leurs jardins, leurs terrasses, leurs pièces d'eau...

Des Champs-Elyséens sur terre : les sépulcres, vastes comme des cités, de GIA-LONG, de MINH-MANG, de THIEU-TRI, de TU-DUC, eurent tous pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

objet de réaliser ce rêve idéal. Dans un lieu solitaire et béni, spécialement désigné, après de longues recherches par des lettrés savants dans les rites, on a planté sur deux ailes d'édifices deux grands bois pins, parce que le feuillage de cet arbre est noble, et que ses branches sont agitées d'un frémissement perpétuel. Entre ces deux forêts de vivants piliers, s'élèvent les palais funéraires, adossés eux-mêmes à la colline sauvage qui lui sert de fond.

C'est surtout celui de MINH-MANG qui réalise dans toute sa rigueur ce plan religieux et magnifique. Par des terrasses aux escaliers successifs, en passant par un arc de bronze, on accède à trois porches couverts d'un toit laqué de rouge, et, sur le porche du centre, réservé au souverain, un dragon à cinq griffes nage dans l'or pâle. Puis, c'est la maison du roi, sa maison humaine, où son ombre vient reposer. Une grande cour dallée suit cette demeure, et de chaque côté attendent, debout et figés en granit, le cheval, l'éléphant de guerre, et les ministres mêmes, les vieillards très sages du Komat, qui continuent dans l'éternité leurs services au maître de l'Empire. Au sommet d'une espèce de pyramide qu'encadrent des pylônes, symbole de résurrection et de fécondité, jaillie d'entre les arbres noirs, se dresse alors une grande stèle en marbre sombre, gravée de caractères glorieux. Ceci est la salle du trône, et cette stèle représente le roi, dans les actes de son gouvernement. Enfin, plus loin encore, au delà des bassins arrondis, remplis d'une eau noire, au delà de nouvelles arches de bronze et de nouvelles terrasses, apparaît un mur, un mur droit et terrible, tout nu, percé d'une seule porte. Nul ne va plus loin. La porte est bardée de fer et scellée. Quand on gravit l'éminence qui domine cette retraite sacrée, on s'aperçoit que celle-ci ne contient que deux chapelles accouplées, dépourvues de tout ornement. C'est là que le fantôme est supposé dormir aux côtés de l'épouse de ses premières noces. Mais le cercueil lui-même n'est pas là. Pour éviter les profanations, on l'a caché loin de ces grands tombeaux qui mentent, dans un endroit mystérieux que connaît un seul prêtre, chargé de transmettre le secret. Il faudrait détourner un fleuve, raser une montagne, changer une province en précipices, avant de découvrir cette chose infime, ces quelques os...

Pierre MILLE
(Louise et Barnavaux)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

100. Les tombeaux des empereurs d'Annam

J. Boissière nous dit à son tour la poésie mélancolique qui se dégage de ces jardins silencieux où les restes mortels des empereurs d'Annam sont soigneusement dissimulés pour éviter toute profanation.

Le débarcadère — un large escalier de calcaire — est sur la rive droite. Nous suivons maintenant une large allée sablée, bordée d'arbres géants. Des deux côtés, de basses collines en pente douce, couvertes d'une brousse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jaunie. Pendant deux cents mètres, nous montons et descendons, puis à notre gauche se dresse une allée de pins, bordant des pelouses fleuries de fleurs sauvages, à l'odeur amère et douce. Enfin, au bas d'une descente droite, un mur circulaire d'enceinte, un mur de pierres grises, et sur la crête on voit des éclats de verre, et de faïence annamite, blanche et bleue. Le mur, haut de quatre mètres, est imposant, avec sa masse sombre et rigide, que débordent des banians et des letchis. Par une porte massive, on entre dans une petite cour rectangulaire qu'embaument des églantines en fleurs. A gauche, une porte monumentale, au revêtement de briques vernissées. Un pas encore, et nous voici dans un palais de rêve, le palais de la mort et de la poésie. Des bassins circulaires, dont l'eau morte luit sous les feuilles de lotus, et qu'enjambent, arqués, des ponts de bois ; des cours dallées ; un parc de letchis. A gauche, une pagode où se dresse l'autel du roi mort. En face de nous, par dessus les murs, un moutonnement de forêt. Dans une salle qu'on ouvre pour nous, sorte de musée funèbre, des coffres incrustés, scellés de cachets, renfermant les objets de culte ; dans un sac, les chapeaux que porta TU-DUC, des reliques. Sur des étagères son Kim-khanh de jade, et cent merveilles de jade, théières, tasses, soucoupes ; et des incrustations délicieuses. Dans une cage, des oiseaux à mécanique, puéril bibelot d'Europe, qui dut souvent amuser le roi ; mais la clef est perdue et les oiseaux chanteurs ne chanteront plus.

... Et encore et toujours, de vastes parcs, des ponts pittoresques sur les fossés, des bassins dont reluit l'eau morte ; et partout, autour des tombeaux, dans le lointain, le même cadre de collines, le même moutonnement de forêts. Dans un coin du tombeau de TU-DUC, se cache la sépulture de l'éphémère KIEN-PHUOC ; elle tient aussi peu de place ici que le règne du défunt dans l'histoire. Et vainement j'ai cherché les tombeaux de DUC-DUC et de HIÊP-HOA. Encore DUC-DUC, père de l'empereur actuel, peut-il se réjouir entre les morts, puisque son âme, participant aux mérites du souverain régnant, sera honorée au Palais du Ciel. Mais ce malheureux HIÊP-HOA, qui fut déposé du trône avant d'être assassiné, sa triste ombre sera écartée à jamais — disent les Annamites — de la Cour où les esprits des empereurs trônent dans leur gloire. Longtemps elle errera, honteuse, devant les portes closes ; puis elle se fondra dans l'âme universelle, à moins que, ravalée au rang des génies inférieurs, elle ne se venge en inspirant des sorciers et maltraitant les vivants. Tel est le sort auquel a échappé DUC-DUC, par l'avènement de son fils THANH-THAI.

DONG-KHANH, lui, repose non pas en des tombeaux édifiés en son honneur, mais dans la sépulture qu'un mois avant de mourir il avait dédiée à son père. Son âme désabusée arrivera plus vite que l'âme des autres au désirable néant, à ce Nirvâna qu'il faut si longtemps attendre et où, disent les Annamites, « rond comme une orange », l'esprit n'a plus d'action sur la terre, mais, en revanche, n'est plus influencé dans sa destinée par la haine, ni par les prières des hommes.

... Plus haut, plus loin, là-bas où les collines plus escarpées sont fourrées d'une brousse plus dense, dort l'aïeul de la dynastie, le Grand GIA-LONG.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ici, en arrière des rives sauvages, dans la forêt qui a reconquis sa farouche virginité, plus de vaste enceinte, plus de portiques émaillés, ni de fossés, ni de parcs. Les bassins sont changés en mares, sous le fouillis des lotus et des joncs ; les escaliers s'écroulent ; l'herbe a disjoint les dalles. Dans l'unique pagode, on n'a gardé que les objets d'usage intime, tasses à thé bordées d'un fil d'argent, mouchoir de soie jaune, que tacha de ses sueurs l'agonie du héros, une boîte de bétel, avec le minuscule récipient d'argent pour la chaux vive des chiques. Avec respect, je touche à tout cela, là où se posèrent les doigts de GIA-LONG. Il repose tout près d'ici, derrière un mur dont on fait le tour en cent pas. Monté sur la crête de la muraille, j'ai vu les deux tombes de GIA-LONG et de l'impératrice, couchées côte à côte. Et regardées ainsi de haut, comme au fond d'un puits, les pierres sépulcrales m'évoquent le tombeau de NAPOLÉON, — mais sans la douce lumière bleue des Invalides, — sous le plein ciel, en libre nature, qui seule peut pacifier ces grands cœurs, les bercer et les fondre en elle.

De là, j'ai vu l'épaisse forêt moutonner jusqu'à l'horizon suivant les ondulations du sol, dévalant au creux d'un ravin, escaladant l'âpre colline. Pas un appel de voix humaine, pas un rugissement de fauve, pas un grondement de cascade : mais dans les jaquiers, les letchis et les banians, des milliers de tourterelles roucoulent, qu'on ne voit pas, — et pareil aux rumeurs de l'Océan, comme elles éternel et monotone, c'est le soupir même de la forêt qui rêve.

J. BOISSIÈRE
(L'Indochine avec les Français)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

101. La tour cham

Jeanne Leuba (Mme Parmentier) est l'auteur d'un volume de vers: « La tristesse du soleil », de plusieurs romans indochinois dont les plus remarquables sont: « L'aile de feu » et « Frick en exil ». Elle a publié, en outre, une étude fortement documentée: « Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui ».

Nous empruntons à « L'aile de feu » cette magnifique description d'une tour cham. L'auteur a su traduire en un langage plein de poésie et fortement évocateur l'impression de paix, de calme, et de sérénité qui se dégage de la ruine.

Un sentier à peine tracé monte, à travers la brousse, sur le flanc pierreux du mamelon. Et quand je l'ai gravi, je suis environnée d'une pure splendeur. Toute la plaine m'apparaît comme une carte déployée, avec sa ceinture de monts abrupts, avec les méandres et les îlots de son fleuve, avec ses villages, avec la trouée bleue de la mer en avant.

A la pourpre du sanctuaire en ruines, une flore romantique s'accroche. Sur ses trois étages sculptés, des rinceaux frisent sous les lichens, des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

figures de grès sortent des plantes. Ici une femme aux mains jointes entre ses deux seins ronds : ici, une biche qui tourne la tête avec une grâce craintive ; ici, un décor ardent, découpé comme une flamme et qui jaillit d'un angle vers l'espace.

Qu'y avait-il jadis, là-haut, pour couronner à trente mètres du sol le temple orgueilleux que les fidèles voyaient, debout, sur la lumière, lorsqu'ils levaient les yeux, du seuil de leurs masures ?

Aujourd'hui, un arbuste s'élance des briques effritées et le pépiement d'un nid tombe des branches folles.....

Ardente et sombre magie du passé ! Une fois de plus, ce soir, pour trouver son baume et son mirage, je m'assieds sur ces marches usées par les pieds nus, disjointes par le temps. L'étroite porte noire regarde le ciel du levant et l'ombre du temple se couche devant lui.

Derrière moi, le clair-obscur d'un vestibule mène aux ténèbres de la cella ou veille l'idole antique.

Tout est douceur. L'immense horizon porte cette beauté de la terre d'Annam qui brûle l'âme d'une ivresse nostalgique. Lumière poudroyante et chaude qui précède le couchant, sérénité violette des montagnes, paix des brousses vides, repos de l'heureuse vallée...

L'herbe haute et blonde du plateau monte jusqu'aux échiffres du perron. Dans un arbre léger, penché sur le versant rapide, un oiseau siffle et recommence les cinq notes mineures d'un appel tendre et déchirant. Des clarines de bois sonnent au cou des buffles invisibles. Proche de mon visage, dans une fissure entre le pilastre de briques et le piédroit de grès couvert d'inscriptions sanscrites, un gecko darde sur moi son œil d'or. Je vois de tout près sa peau verte et bleue, pointillée d'écarlate, le battement de sa molle gorge blanche et la petite feuille de marronnier de sa patte immobile. Une grâce divine émane des choses. La mort ne plane pas sur cette ruine millénaire. Le dernier culte de ses derniers prêtres la rattache au passé. Un lien mystérieux relie encore pour elle le fond des siècles avec les jours du présent. La pourpre de ses murs d'argile est comme le sang d'un corps, et les sillons de ses flancs, les meurtrissures de sa face ne sont point les stigmates du trépas, mais les altérations mélancoliques d'un déclin.

Elle est tout embaumée de foi et d'amour, et l'odeur des aromates sacrés s'en échappe comme une faible haleine.

Il n'y a point de pagode, point de lieu où je me repose aussi bien qu'ici. Mes nerfs se détendent. Je suis loin, seule, et quelque chose m'accueille, de tendre et de vivant.....

La grande ombre de la tour a glissé. Le piège du crépuscule brusque guette ma nonchalance. Il faut rentrer. Mais avant, ma visite habituelle à l'idole, que j'aime étrangement.

Au fond du corridor exigu, voici la cellule sainte, l'alvéole où, seule dans l'obscurité, veille la face saisissante. Un dieu de pierre au visage fardé baisse ses longs yeux. Quel mince et fin sourire retrousse les coins de sa bouche rouge ! Haute et polie, une tiare achève ce profil aryen devant lequel, chaque fois, m'apparaît l'énigme formidable des origines.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sur le bord du piédestal, un chiffon d'étoffe pourpre honore un petit tronc de statuelle mutilée, où subsiste la courbe harmonieuse d'une draperie. Un brûle-parfum plein de cendres ; quelques fleurs sèches...

Qu'il fait humide et noir dans cet antre ! La pyramide aiguë de la voûte monte dans une opaque ténèbre et j'y entends claquer le vol des chauves-souris. L'unique porte, qui découpe au seuil du vestibule un panneau de paysage, semble offrir une blonde vision de paradis au dieu-roi figé dans l'ombre. Mais il abaisse obstinément le voile de ses longues paupières, afin que rien du monde extérieur n'égare sa méditation.

Jeanne LEUBA
(L'aile de feu)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

102. La pagode des Parfums de l'Est

Marguerite Triaire et Trinh-thuc-Oanh ont signé ensemble deux romans: « En s'écartant des ancêtres » et « La réponse de l'Occident » dans lesquels elles étudient l'évolution des femmes en pays d'Annam. Romans où la vie annamite est exposée avec une scrupuleuse exactitude de détail. Nous empruntons au second cette description de la pagode de la rue Jules Ferry.

Jadis, avant l'arrivée des Occidentaux, la pagode des Parfums de l'Est élevait ses toits incurvés au bord du Lac de l'Epée restituée. On y rendait un culte à une sainte femme qui, dans sa vie terrestre, avait exercé la profession de chanteuse...

Lorsque les Européens arrivèrent, apportant la civilisation occidentale et, avec elle, la nécessité de percer des rues, il ne resta de la pagode que le chevet, comparable à un placard donnant sur la voie nouvelle appelée par les Blancs : rue Jules Ferry. Le sanctuaire est au premier étage. C'est une étroite pièce qui s'ouvre sur la rue par une baie entourée d'un encadrement de vieux bois doré, donnant sur un balcon de fer forgé dessinant des caractères. Dans la pièce, à mi-hauteur, une sorte d'étagère en bois massif et sombre supporte une grande chasse de verre sous laquelle se trouve un trône de laque rouge et or. Une robe de satin rouge somptueusement brodée y est étalée, les manches fixées aux accoudoirs, dans la pose qu'elles auraient si la robe revêtait une forme humaine occupant le siège sacré. Des souliers brodés sont posés à terre ; le visage de la divinité mystérieuse est simulé par une plaque ronde, brillante comme un miroir, que surmonte une tiare d'or. Devant la chasse et de chaque côté, l'encombrement habituel : coupes et chandeliers de laque, brûle-parfums, grues de cuivre, objets votifs, vases, plateaux d'offrandes contenant des noix d'arec, des fruits, des fleurs coupées, des joss sticks. En caractères dorés, deux inscriptions horizontales signifient :

« Pavillon des Parfums de l'Est ».

« On dirait la sœur puinée du Ciel ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De chaque côté, contre le mur, des panneaux de sentences parallèles en laque noire et rouge, proposent à la sagacité des lettrés l'interprétation de distiques tels que :

« Les nuages et la pluie sur la montagne du Lac marquent sa protection magique ».

« L'affection et l'attachement de la lumineuse dynastie aux génies a fait venir jusqu'à nous les rites cultuels ».

« L'image du Lac, la splendeur de la montagne apparaissent au dehors des pavillons ».

« Au milieu du bruit de la sonnette, au cliquetis des tablettes de jade, Elle vient du Ciel ».

Au milieu du trottoir, dans un brasero cylindrique, brûlent des papiers. Les fidèles y apportent sans cesse leurs prières écrites, leurs offrandes de feuilles et de lingots d'or et d'argent. Feuilles de papier, lingots de carton, mais que la fumée matérialise magiquement dans l'autre monde en véritable métal précieux. Des milliers de baguettes d'encens se consument dans un grand brûle-parfums de cuivre et une foule de femmes s'inclinent en cadence, comme des épis sous le vent, mains jointes devant la poitrine, saluant sans fin la divinité, marmottant à satiété les paroles d'invocation.

Peu d'hommes viennent se prosterner devant cet autel dédié à une femme. Lorsque l'un d'eux est amené à le faire, une sorte de respect humain le détourne de se joindre à la foule adorante. Il grimpe l'escalier et se prosterne devant le siège sacré, aux pieds même de la « Sainte Mère », invisible mais présente.....

Une multitude de vendeuses stationne aux abords du lieu saint : marchandes de fleurs coupées, de baguettes d'encens, de feuilles d'or, tireurs d'horoscopes et devins qui, accroupis sur leur natte, attendent la clientèle ou donnent des consultations en plein air, déchiffrant les arrêts du destin à l'aide de rectangles de carton rouge sur lesquels sont tracés les signes du zodiaque et de mystérieuses figures cabalistiques. A mesure que le soir tombe, ils allument de petites lampes à pétrole et ces lueurs au ras du sol contribuent à donner au spectacle de la rue un aspect fantastique. Elles éclairent parfois de façon étrange le méplat d'un visage, accusant une physionomie, prêtant un relief inattendu à une pommette, au modelé d'un front, allumant dans un regard un éclair fugitif.....

Marguerite TRIAIRE et TRINH-THUC-OANH
(La réponse de l'Occident)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V. — LES PAYS VOISINS

Nous avons ici réservé quelques pages aux pays voisins de l'Indochine : Siam, Chine, Japon, afin de composer un cadre à notre sujet. Et, de même qu'un cadre est moins important que le tableau qu'il entoure, de même, cette partie sera moins volumineuse que les précédentes.

D'ailleurs, une frontière détermine-t-elle un brusque changement dans l'apparence physique d'un pays ou dans l'esprit et les mœurs des habitants ? Le plus souvent, la côte poursuit sa sinuosité, la chaîne de montagnes projette des contreforts semblables en deça et au delà et parfois on relève plus de différences entre les habitants d'un même pays, du Nord au Sud, qu'entre les riverains d'une frontière à moins que ceux-ci n'appartiennent à des groupes ethniques différents.

Nous avons donc simplement voulu situer l'Indochine et disposer autour d'elle quelques touches légères qui caractériseront l'atmosphère dans laquelle elle vit et elle évolue.

103. Faubourgs de Singapour

Vie grouillante, exotisme intense, ville surgie du sol comme d'un coup de baguette et dont les maisons de ciment « durcissent encore », illusion d'un monde nouveau, éclairé par un astre différent, telles sont les impressions de Singapour ressenties et exprimées par Luc Durtain.

Singapour, bouture d'Europe, qui, superbement, de toutes ses racines, s'est emparée du sol tropical ! Triomphe de la race blanche sur la distance et le climat ! Le visiteur pressé, qui ne dispose que d'un jour d'escale, peut, en effet, y circuler dans la création de RAFFLES (1), de l'aube au soir, sans franchir les limites d'un tel exploit. Cette rassurante, cette sommaire visite, tous les voyageurs qui passent par Singapour la font : il faut l'avoir faite.

Dépassez la zone des docks. Laissez derrière vous les grands hangars à numéros, ces toits dièdres, cristallisés sur tant de richesses : caoutchouc, riz, étain, machines. Dépassez les logements d'employés : hautes maisons de ciment, à terrasse, qui durcissent encore entre des échafaudages. Quelques terrains vagues, pudiquement revêtus de gazon...

Très vite, les faubourgs.

Une étrange espèce de faubourgs. Pour le voyageur d'Occident, le déchiffrement de cette première approche est difficile. Ce n'est point celle d'une ville. Mais celle d'un monde.

---

(1) RAFFLES, fondateur de Singapour.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Des bandes de caractères verticaux, noirs buissons, prévalent sur les nettes et horizontales écritures d'Occident. Derrière eux, la pierre et la brique des architectures — mal défendues par des lignes où un Orient de commande envahit le gothique et le corinthien — paraissent avoir perdu leur dureté, être devenues poreuses. La foule : chignons d'hommes, turbans, chapeaux plats, vieux feutres et vieux casques, sur des visages aux yeux bridés selon tous les angles, de la fente fortement oblique à l'amande presque horizontale. Auprès, masques superbes d'Aryens, ressuant une imprégnation noire. Passants de Singapour ! Vous apprendrez à discerner, parmi eux, Chinois, Malais, Tamouls. Rien d'autre, d'abord, qu'un intense sentiment d'exotisme parmi cette multitude à la fois plus grouillante et plus alentie, plus morne et plus amusée que celles d'Occident. Remarquez : pas un Européen à pied. Pas un seul. Les Blancs, — et aussi beaucoup de jaunes — circulent soit dans ces « pousses » à grandes roues, que tirent des bonshommes à courte culotte, buste nu ou couvert d'un caraco noir plaqué aux flancs par la sueur ; soit dans ces puissantes automobiles qui, affluant des voies latérales, forment peu à peu, devant le capot de la voiture et derrière elle, une file continue.

Où nous trouvons-nous ? Sous cette lumière puissante et sourde, si différente de la nôtre et qui pourrait venir d'un autre astre que le soleil, vous ne retrouverez plus, en vous-même, le rapport de la pesanteur et de la matière, de l'ordre et de l'individu. Oui, vous avez changé, en effet, de monde... Bizarrement allégé ou alourdi tour à tour, vous ne savez pas si, voyageant sans doute à travers l'espace interstellaire, vous êtes arrivé sur un astre peu dense, où votre moindre geste se transfigure en bond, où votre réserve de force vous donne le pouvoir d'un explosif ; ou sur quelque massif Jupiter auquel le poids du corps, six fois accru, vous attache en une immobilité de cauchemar.

L. DURTAIN

(Dieux blancs, hommes jaunes)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

104. Bangkok en 1858

H. Mouhot nous fait partager son éblouissement devant les palais et les pagodes de Bangkok, sa surprise devant l'animation de la capitale siamoise qu'il visita en 1858. *Palais des Mille et une Nuit mais le peuple habite des huttes de roseaux et des marais vaseux entourent la ville.*

Le royaume de Siam mérite certainement toute la réputation de beauté dont il jouit ; cependant c'est particulièrement dans les montagnes que la nature porte un véritable cachet de grandeur.

Les environs de Bangkok sont, à perte de vue, aussi plats que les *polders* de la Hollande. La ville elle-même repose sur un archipel d'îlots vaseux que le bras principal, ou thalweg du Ménam, découpe en deux sections.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Celle de droite n'a guère droit qu'au titre de *faubourg*, car les huttes du peuple, les jardins et les marais y dominent. Les pagodes et les demeures des grands y sont rares. Sur la rive gauche du fleuve, au contraire, la ville proprement dite, entourée de murailles crénelées et flanquée de loin en loin de tours et de bastions, couvre un espace de deux lieues de circuit. Entre les deux sections, des milliers de boutiques, flottant sur des radeaux, s'allongent sur deux rangs en suivant les sinuosités du fleuve que sillonnent en tous sens d'innombrables embarcations. L'animation qui règne sur les eaux est la première chose qui frappe le voyageur pénétrant au sein de cette capitale par la voie du Ménam. Bientôt, son attention est attirée par la vue des palais royaux et des pagodes, projetant dans les airs, au-dessus de l'éternelle verdure de la végétation tropicale, leurs flèches dorées, leurs dômes vernissés, leurs hautes pyramides, sculptées à jour, découpées en guipure et reflétant tous les rayons du soleil, toutes les couleurs du prisme sur leur revêtement de cristaux et de porcelaine. Cette architecture des *Mille et une Nuits*, la variété infinie des édifices et des costumes, indiquant la diversité des nationalités groupées sur ce point du globe, le son incessant des instruments de musique et le bruit des représentations scéniques, tout cet ensemble est, pour l'étranger, un spectacle aussi nouveau qu'agréable au premier abord.

En outre, ici, — autre impression étrange, — pas de bruits de voitures ni de chevaux ; pour vos affaires ou vos plaisirs, vous êtes obligés de descendre ou remonter la rivière en bateau. Bangkok est la Venise de l'Orient ; on n'y entend que le bruit des rames, celui des ancres, le chant des matelots ou les cris des rameurs qu'on nomme cipayes. La rivière tient lieu de cours et de boulevards, et les canaux remplacent les rues. Un observateur n'a de choix dans ce pays qu'entre deux positions : s'accouder sur son balcon, ou glisser mollement sur l'eau, couché au fond de son canot.

H. MOUHOT

(Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indo-chine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

105. Les talapoins

H. Mouhot nous expose ici, avec une malice que n'eût pas désavouée Molière, la vie de mendicité et de paresse des talapoins, la vénération dont ils sont l'objet et leur habileté à tourner les règles très strictes de leur ordre.

Les Européens désignent généralement les prêtres bouddhistes de Siam sous le nom de talapoins, qui dérive sans doute de celui du palmier *talapat*, dont la feuille fournit la matière première de l'éventail que ces religieux portent constamment à la main ; mais leurs compatriotes leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

donnent le titre de *Phra*, qui a conservé sur les rives du Ménam les mêmes significations qu'il avait jadis sur les bords du Nil : celles de *grand*, *divin* et *lumineux*.

Quant à l'ordre pris en masse, il est difficile de le qualifier d'après nos idées préconçues. Ce n'est point une caste, car ses rangs sont ouverts à tout le monde, même aux esclaves autorisés de leurs maîtres, et en cela seulement l'ordre est resté fidèle aux préceptes de son fondateur (1). On ne peut guère plus l'appeler un clergé régulier, car, bien que les talapoins assistent et même président à toutes les phases principales de la vie sociale, à la naissance, à la *tonte du toupet*, au mariage, à la mort, et enfin aux funérailles, ils n'admettent en aucune manière que la sanction religieuse qu'ils apportent à ces actes profite à d'autres qu'à eux-mêmes. Le mérite de leurs œuvres n'est que pour eux, non pour ceux qui les emploient. Ils n'ont point charge d'âmes ; en un mot, ils ont un public, mais point d'ouailles.

Ce n'est pas que ce public leur marchande jamais le prix de leurs services. Bien loin de là, il les traite avec la plus grande vénération ; il leur concède les prérogatives les plus flatteuses, les titres les plus pompeux. Les gens du commun se prosternent devant eux, même au milieu des rues, en joignant les mains à la hauteur du front ; les mandarins, les princes mêmes, les saluent des deux mains ; et si le roi ne les salue que d'une seule, il les fait asseoir auprès de sa personne. Chaque jour il distribue lui-même l'aumône à plusieurs centaines d'entre eux, et cet exemple est suivi dévotement par la reine et les principales femmes du palais...

C'est certainement parmi cette moitié du genre humain que les talapoins trouvent le plus solide appui de leur institution.

Dans les familles pauvres, c'est la femme, ou la fille, qui, tous les matins, assise respectueusement devant la porte du logis, distribue l'aumône aux *frères quêteurs* de la pagode voisine, et glisse discrètement dans leur marmite, toujours béante, le meilleur morceau qu'elle a pu dîmer sur le modeste ordinaire des siens. Trois ou quatre fois par mois, en outre, sous prétexte de porter des fleurs à l'idole de ladite pagode, elles vont déposer des présents aux pieds de ses prêtres, et encourager pendant de longues heures par d'incessants *satu ! satu !* (bravo ! bravo !) les récits inintelligibles, ou profondément soporifiques, de l'officiant du jour.

Dans les familles riches, les maîtresses de maisons tiennent à honneur d'offrir à leurs amis et connaissances une prédication de même que parmi nous elles donneraient un bal ou un concert ; et en ces occasions, leur vanité de fortune ou de position se donne un libre cours dans le choix ou dans l'étalage des objets qui doivent rémunérer le prédicateur et qui sont rangés avec ostentation dans la salle de réception. Ce sont de belles

(1) Si l'on ne peut affirmer que le prince indou Siddharta le Gotamide, ou Çakya Mouni, comme l'appelèrent plus tard les bouddhistes, ait attaqué de front le système des castes, on ne peut nier du moins qu'en appelant tous les hommes, sans distinction de rang et de naissance, à la vie ascétique et au salut qui en dérive, il n'ait sapé par la base le système lui-même.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coupes à pied, des urnes de prix, contenant, les unes de l'or et de l'argent monnayé formant une somme supérieure aux appointements annuels d'un mandarin, les autres de belles étoffes jaunes en soie et en coton, d'autres encore des noix d'arec, du bétel ou du tabac, des paquets de thé, du sucre candi, des cierges, du riz, des fruits, des comestibles de toutes sortes, enfin un assortiment varié, digne de former la base d'un fond d'épicerie, et capable de charger à pleins bords la barque du pieux marchand de paroles. N'aurait-il que cette industrie, le métier de talapoin serait, on le voit, assez lucratif ; mais il y joint bien d'autres privilèges.

Exonérés de toutes corvées, de tout service civil ou militaire, de tout tribut ou impôt, les phras sont, de plus, exempts de tous droits de douanes. Pour eux, pour eux seuls existe le *laissez-faire, laissez-passer ;* et ils ne se font pas faute d'en profiter, car jamais contrebandier espagnol n'a mis au service du *libre échange* un zèle aussi ardent que celui des talapoins se procurant et colportant, sous le couvert franc de leurs habits jaunes, toutes sortes de marchandises, même les plus prohibées. Les trentième et trente et unième prescriptions de leur règle disent, il est vrai : « Ne trafiquez pas ; ne vendez rien ; n'achetez rien. » Mais les bons phras ne sont pas négociants, pas plus que ne l'était le père de M. Jourdain. Seulement, de même que ce pseudo-gentilhomme, ils se connaissent en marchandises et se plaisent, moyennant une juste rétribution, à faire profiter de leur science pratique leur parenté et leurs amis. — Oh ! Molière ! tu n'as pas écrit uniquement pour ton siècle et tes compatriotes, mais pour tous les temps et pour tous les pays ! ...

Si à tant d'avantages déjà énumérés, on ajoute le *casuel* toujours très productif, surtout aux funérailles et à cette cérémonie de la *tonte du toupet* qui est pour le Siamois adolescent ce qu'est la première communion pour l'Européen, et ce qu'était pour le jeune Romain la prise de la robe virile ; si, en outre, l'on tient compte du droit que possèdent les phras d'hériter, de tester et d'acquérir, en dehors du contrôle ordinaire des lois, on concevra facilement comment cet ordre de *mendiants* se compose, pour le seul royaume de Siam, de plus de cent mille frères bien nourris, et de plusieurs milliers de vicaires, provicaires, légats, prieurs et princes-abbés (1) jouissant de l'existence la plus confortable et des positions les plus sûres que puisse offrir l'ordre social siamois.

On ne peut donc s'étonner que les Siamois vivent dans le respect de l'habit jaune et dans la persuasion qu'en le revêtant on acquiert de grands mérites, non seulement personnels, mais même applicables aux âmes des ancêtres. Aussi n'est-il pas de bon bourgeois qui n'exige de son fils d'entrer dans la sainte congrégation, du moins pour quelque temps. Rien n'est plus facile, du reste. Les rangs des talapoins s'ouvrent à quiconque se présente au conseil d'admission d'une pagode, vêtu de blanc et suivi d'un cortège suffisant de parents, d'amis, de musiciens et

(1) Voici, rangés dans le même ordre, les titres siamois correspondants : Chao-Khun-Samu, Chao-Khun-Balat, Raxa-Khâna, Somdet-Chao, et enfin Sang-Karat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

muni d'honnêtes offrandes. Le postulant n'a qu'à déclarer devant l'assistance qu'il n'a jamais été attaqué de la lèpre ou de la folie, que nul magicien ne lui a jeté de sort, qu'il n'a pas contracté de dettes et qu'il possède le consentement de ses parents, vingt ans accomplis, le langouti jaune, la ceinture jaune, le manteau jaune, l'écharpe jaune et la marmite de fer battu. Ses négations et ses affirmations ouïes du conseil, on lui fait lecture de la règle de l'ordre, et, *ipso facto*, voilà le récipiendaire élevé de l'humble condition de laïque à l'état parfait de phra, dans lequel il doit se maintenir au moins durant trois mois. Ce temps écoulé, il est libre de rentrer dans le monde, de reprendre l'habit séculier et de se marier : il a payé sa dette à ses ascendants.

Même parmi ceux qui se consacrent entièrement à la vie monastique, il en est peu qui s'astreignent à passer chaque année dans leur couvent respectif au delà de trois ou quatre mois de la saison des pluies ; tout le reste du temps ils l'emploient à vagabonder d'un bout à l'autre du royaume, plus occupés des soins terrestres que des affaires du ciel, en dépit des prescriptions les plus formelles de leur règle.

Comme c'est à de pareilles mains que l'éducation de la jeunesse masculine est livrée par la loi siamoise, on ne devra pas s'émerveiller non plus qu'il faille sept ou huit ans d'études monacales pour inoculer à un élève privilégié sur dix *fruits secs*, la science complète de l'écriture et de la lecture, ni plus, ni moins.

HENRI MOUHOT

(*Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indo-Chine*)

(Relation extraite du journal et de la correspondance de l'auteur par Ferdinand de LANOYE)

(p. 252 et suiv.)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

106. L'éléphant blanc

Paul Morand, né en 1888, grand voyageur, écrivain célèbre. A visité l'Extrême-Orient et dans son livre : « Rien que la Terre », a consacré plusieurs pages à l'Indochine et au Siam.

Aussitôt que le gouverneur d'une province était averti qu'un éléphant blanc venait d'être capturé, il en informait la Cour et des prières étaient dites dans tous les temples. Le roi envoyait une expédition chargée de ramener le prisonnier à Bangkok, en grande pompe. Un messager, dépêché du Nord, venait annoncer au monarque le sexe, l'âge, la taille et donner tous les détails possibles sur l'animal sacré. Une si heureuse nouvelle méritant sa récompense, le roi faisait remplir d'or la bouche, les oreilles, les narines de l'émissaire.

Escorté de chanteurs, de danseurs, de musiciens et d'acrobates, l'éléphant arrivait de la jungle au fleuve. Là, un radeau flottant l'attendait,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

orné d'un dais d'or fermé de rideaux écarlates. Le plancher était couvert de fleurs. L'éléphant se tenait sur un matelas tissé d'or ; en grande cérémonie, on le baignait, on le parfumait. Il avait droit à des boissons au jasmin, à des bonbons, à la noix de coco et à la canne à sucre, à des gâteaux de riz, servis dans de la vaisselle plate. Ainsi descendait-il jusqu'aux environs de Bangkok, où, à moins qu'il ne fût déjà mort d'indigestion, le roi allait en personne le chercher pour l'amener à l'étable. L'éléphant, suivi de tous les nobles, entrait par le fleuve dans sa capitale parmi les reposoirs chargés d'offrandes. Il avait échangé son radeau pour une barque dorée, avec des cordages en fil d'araignée. Les canons des forteresses le saluaient.

Au Palais, il recevait des présents, avait ses esclaves. Le joaillier de la cour lui faisait, sur mesure, des diadèmes et des chaînes d'or. Il ne sortait que la tête protégée d'un parasol. Quand il mourait, le pays prenait le deuil. Son cœur et son cerveau étaient brûlés. On lui conférait un titre de noblesse posthume.

Paul MORAND
(Rien que la Terre)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

107. Nuit dans la jungle

Avant d'être écrivain, Henri Fauconnier fut planteur en Malaisie. Il a consigné impressions et souvenirs ainsi que des aperçus et des notions d'une grande originalité dans un roman : « Malaisie » qui obtint le prix Goncourt en 1930. Il y révèle des qualités d'artiste et d'écrivain et a su admirablement exprimer le caractère du pays qui fait l'objet de son récit et celui de ses habitants.

Première nuit au fond de la jungle....

Smaïl avait éteint les lampes. La nuit était noire. Couché près d'une fenêtre pour en avoir la fraîcheur, je ne distinguais pas son contour. Le silence autour de la maison s'était changé en un calme murmure, comme d'un grand fleuve qui coule, avec des rumeurs au loin sur ses rives. Je me sentais perdu et bercé. Cela me rappelait ma première nuit à bord du paquebot qui m'avait amené. Mais l'impression de s'embarquer dans l'inconnu était maintenant plus profonde. Alors je me perdis peu à peu en un vague rêve où il me semblait retrouver le plaisir que nous avions eu, en d'autres âges, à nous blottir dans des abris étroits.

Et plus tard, j'entendis le réveil de la jungle, au moment où la lueur de la lune montante commence à s'y infiltrer. C'est fait de frôlements et cela monte comme une marée qui froisse le sable. On sent que s'agitent partout d'innombrables êtres furtifs. C'est un tumulte sans bruits. Mais parfois cela se précise. Ainsi pendant longtemps, deux appels clairs, comme des abois brefs, se répondirent. C'était un couple de panthères qui chassaient ensemble, mais je l'ignorais alors et essayais vainement de déchiffrer cette étrange musique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je ne comprenais pas mieux ce qui maintenant remuait dans le long rectangle de la fenêtre. C'était plein de reflets contradictoires. Parfois je voyais nettement le tronc d'un palmier ; puis il s'effaçait pendant que je le regardais et reparaissait plus loin. Des formes singulières se dessinaient dans les taillis, une trompe d'éléphant qui se balançait, une tête immobile derrière les barreaux et dont les yeux m'épiaient. Je me sentais en sécurité, et pourtant j'éprouvais une sorte de trouble qui me rappelait l'émotion des enfants jouant à cache-cache dans les coins sombres.

Henri FAUCONNIER
(Malaisie)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

108. La jungle malaise

Voici maintenant, décrite à la fois avec fermeté et délicatesse, la splendeur de la jungle des montagnes. Il se dégage de ces lignes une impression de mystère subtil et de vie intense.

La jungle se referma sur nous.

Nous n'avions pas fait vingt pas que je m'arrêtai, étonné.

Habitant des plaines, je ne connaissais encore que ces marécageuses forêts où l'on ne peut marcher que dans l'eau jusqu'aux cuisses avec de grands efforts parce qu'on se prend les pieds dans l'enchevêtrement des racines, où le troué des palmiers se hérisse de piquants et les lianes de crochets, forêts hostiles, silencieuses, qui semblent, en dehors des moustiques et des sangsues, interdites à tout être vivant.

J'ignorais la splendeur de la jungle des montagnes, avec son sol roux parsemé de mousses, de fougères aux ardents reflets bleus, ses fûts blancs et lisses, ou bruns et rugueux, qui s'élancent à cinquante mètres tout droit, sans une branche. Cette jungle vit, respire, ronronne. On la sent pénétrée d'un bonheur trop profond pour n'être pas semblable à l'indifférence.

Elle m'accueillait comme une fourmi, elle m'absorbait comme une goutte de pluie. J'étais en elle et je la sentais inaccessible, je la contemplais sans la comprendre. Au delà de l'étroit cercle d'arbres qui limitait ma vision commençait le domaine immense du mystère, et même autour de moi, dans le jeu des ombres et des coulées de soleil, dans le froissement de palmes et le battement de feuilles que nul vent ne touche, dans une sorte d'agitation sourde aussi subtile que la circulation du sang sous la peau, je découvrais des mirages plus troublants que ceux du désert et sentais le frôlement de puissances inconnues.

Henri FAUCONNIER
(Malaisie)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

109. L'arrivée à Hong-kong

Claude Farrère, officier de marine et écrivain, né en 1876, a publié romans exotiques, et romans de mœurs. Le prix Goncourt lui a été décerné pour son volume : « Les civilisés », consacré à l'Indochine qu'il a visitée plusieurs fois. Parmi ses autres œuvres où l'on retrouve des paysages ou des types indochinois, citons : « Fumées d'opium », « Une jeune fille voyagea ». Voici l'arrivée à Hong-Kong dans « Les civilisés ».

Par la passe Ouest, le *Bayard* entrait à Hong-kong, sa coque effilée tranchant l'eau sans remous. La foule des sampans et des jonques grouillait pour lui faire place, et les canons des forts répondaient à son salut.

Les montagnes cernaient la rade comme un lac. Dans le lac, tous les navires du monde semblaient s'être donné rendez-vous, et Hong-kong était un caravansérail asiatique entre l'Amérique et l'Europe. Dès l'entrée, c'étaient des voiliers à l'ancre le long des falaises, d'énormes trois-mâts chargés de riz, qui reflétaient dans la mer calme leurs coques vertes, roses, blanches ou bleu de ciel, — un bariolage d'aquarelle impressionniste. Après, collés aux premiers appontements des avant-ports, les charbonniers apparaissaient, couleur d'encre, si bas sur l'eau qu'on n'en voyait que les mâts et les cheminées. Eux étaient l'avant-garde des vapeurs, et le gros suivait, éparpillé sur toute l'étendue de la rade — des vapeurs laids et sales, quelques uns se déchargeant avec fracas dans des chalands ou dans des jonques, la plupart inertes et morts comme des usines abandonnées. Les paquebots blancs, luisants comme des yachts, semblaient être ça et là des chateaux parmi ces usines.

Le *Bayard* avançait, rapide, vers le mouillage des vaisseaux de guerre qu'on apercevait au fond de la rade, bien alignés et orgueilleux.

Des sampans frôlés battaient l'eau à grands coups de godilles. Les voiles de bambous nattés pendaient aux antennes, et l'on distingait les figures des batelières chinoises, répugnantes sous leurs cheveux lisses constellés de bijoux verts. A leurs pieds, sur les planches malpropres, des bébés jaunes se vautraient au milieu de riz et d'écuelles renversées. Des bouffées nauséabondes sortaient de ces cloaques.

Mais maintenant qu'on approchait, personne ne regardait plus que la terre. Les montagnes de Hong-kong semblaient jaillir de la mer ; car elles atteignaient d'une seule pente jusqu'à leur cime. En face, la côte du continent s'érigeait en plans successifs vers une chaîne bleue qui se mélangeait au ciel, tandis que l'île était taillée raide et droite comme un cratère : les villas qu'on découvrait à mi-hauteur semblaient posées sur le roc comme des oiseaux.

Il y en avait beaucoup, de ces villas. Leurs terrasses étagées peuplaient la montagne. Des chemins en corniche les joignaient, supportés par de grandes arches qui leur donnaient des airs d'aqueducs romains. Un funiculaire effrayant, vertical comme une tour, escaladait le plus haut pic.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et la ville, serrée entre la mer et la montagne, s'étirait à perte de vue le long du rivage, ses maisons bariolées s'accrochant partout où elles avaient prise, et montant à l'assaut des contreforts.

Elle était jolie, cette ville de Hong-kong, coquettement voilée de grands arbres, et coiffée de sa montagne comme d'un extravagant chapeau vert. Elle vivait d'une vie exubérante, avec ses docks affairés, son arsenal tapageur, ses voitures, ses chaloupes, et ses quais jaunes de Chinois.

L'aspect d'une grande ville maritime surprend et attache. Nul spectacle n'est mieux fait pour s'emparer d'un esprit inquiet ou souffrant, et pour le distraire et le détourner.

Sur la dunette du *Bayard*, accoudé au plat-bord, Fierce regardait venir à lui la ville de Hong-kong.

Claude FARRÈRE
(Les civilisés)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

110. Le Pont Lou-ting-kiao

Le R. Père Evariste Régis Huc (1813-1860), *missionnaire français, séjourna cinq ans en Mongolie. En* 1864, *accompagné du Père Gabert, il partit pour le Thibet et habillé en lama, parvint à pénétrer dans la ville sainte de Lhassa d'où les autorités chinoises le firent expulser. Il fut reconduit à Macao à travers la Chine, sous une escorte de mandarins. De retour en Europe, il publia le récit de son voyage : « Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet pendant les années* 1844, 1845, 1846 *». Le P. Huc a encore publié : « L'empire chinois, le christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet » — Vue pénétrante des choses, don d'observation peu commun, sûreté de jugement, verve inépuisable font des relations de voyage du Père Huc une œuvre de documentation solide, ayant le relief même de la vie. Il nous peint avec un égal bonheur paysages et villes, mœurs des habitants, et ses démêlés avec les mandarins dans lesquels le Gascon triomphe du Chinois. Voici d'abord un paysage, à deux jours de Tatsien-lou.*

Le lendemain, la route devint plus sauvage et plus périlleuse à mesure que nous avancions. La vallée se rétrécissait de plus en plus et nous rencontrions fréquemment devant nous d'énormes rochers et de grands arbres tombés de la crête des montagnes. Bientôt le ruisseau qui, la veille, n'avait cessé de nous accompagner comme un ami fidèle, s'éloigna de nous insensiblement, et finit par disparaître dans une gorge profonde. Un torrent, que nous entendions gronder depuis longtemps et par intervalles, avec un bruit sourd semblable aux lointains roulements du tonnerre, déboucha brusquement de derrière une montagne, et s'en alla tout furieux à travers les rochers. Nous le suivîmes longtemps dans sa course vagabonde. On le voyait descendre en gigantesques cascades le long du granit, ou, semblable

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à un gigantesque serpent, traîner ses eaux verdâtres dans de sombres enfoncements. Cette seconde journée de marche ne nous offrit pas, comme la précédente, les attraits paisibles et gracieux des montagnes recouvertes d'arbres et de fleurs. Cependant, ces âpres et sauvages grandeurs de la nature n'étaient pas non plus sans charmes. Nous quittâmes enfin ces défilés scabreux, et, après avoir traversé une large vallée nommée Hoang-tsao-ping (plaine aux herbes jaunes), où l'on remarque une grande variété de culture et de végétation, nous arrivâmes au célèbre pont Lou-ting-kiao, que nous dûmes traverser à pied et à pas lents.

Le pont Lou-ting-kiao fut construit en 1701. Sa longueur est de trente-deux toises et sa largeur de dix pieds seulement. Il se compose de neuf énormes chaînes de fer, fortement tendues d'une rive à l'autre, sur lesquelles sont posées des planches transversales, mobiles mais assez bien ajustées. La rivière Lou sur laquelle est suspendu le Lou-ting-kiao, coule avec une si grande rapidité qu'il a toujours été impossible d'y construire un pont d'un autre genre. Les deux rives sont extrêmement élevées ; aussi, quand on est au milieu du pont, si on regarde de cette hauteur les eaux du fleuve qui fuient avec la vitesse d'une flèche, il est prudent de se tenir fortement cramponné aux garde-fous, de peur d'être saisi par le vertige et de se précipiter dans l'abîme. On a soin de marcher toujours très lentement, parce que, le pont étant d'une très grande élasticité, on risquerait de faire la culbute.

R. P. Huc

(*Souvenirs d'un voyage dans la Chine*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

111. Han-keou, entrepôt de la Chine

Le père Huc n'a pas manqué de noter au passage l'esprit inventif des Chinois. « L'industrie des Chinois est merveilleuse, en tout ce qui concerne les choses essentielles et les commodités de la vie », consigne-t-il. Il souligne aussi leurs aptitudes commerciales remarquables à toutes les échelles, qu'il s'agisse du bambin chargé de vendre la pacotille qui garnit un modeste éventaire ou du grand trafiquant. Il note la vie commerciale intense des villes. Du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, c'est une agitation continuelle, une foire ininterrompue. Et voici que le bon Père nous décrit le prodigieux spectacle de Han-keou, sur le Yang-tse, Han-keou, entrepôt de la Chine.

... Et cependant, quand on n'a pas pénétré jusqu'au centre de l'Empire, quand on n'a pas vu ces trois grandes villes : Han-yang, Ou-tchang-fou et Han-keou, placées en face l'une de l'autre, il est impossible de se former une idée exacte de l'activité et de l'immensité de ce commerce intérieur. C'est surtout Hankeou, « la bouche des entrepôts », qu'il faut visiter ; tout y est boutique et magasin ; chaque produit a sa rue ou son quartier, qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lui est spécialement affecté. De toutes parts on rencontre toujours une si grande affluence de piétons, les masses sont tellement compactes et serrées qu'on a toutes les peines du monde à se frayer un passage. Presque toutes les rues sont continuellement sillonnées par de longues files de portefaix, qui s'en vont au pas gymnastique et en poussant un cri monotone et cadencé dont le son aigu domine les sourdes rumeurs de la multitude. Au milieu de ce vaste tourbillonnement d'hommes, on remarque pourtant assez d'ordre, de tranquillité ; il y a peu de querelles et de batailles, quoique la police soit loin d'être aussi nombreuse que dans nos villes d'Europe. Les Chinois sont toujours retenus par un instinct salutaire, la crainte de se compromettre ; ils s'ameutent volontiers, il vocifèrent beaucoup, mais, après cela, la circulation reprend son cours ordinaire.

En voyant les rues sans cesse encombrées de monde, on serait assez porté à croire que tous les habitants de la ville sont en course et que les maisons sont vides. Mais qu'on jette un coup d'œil dans les magasins : ils sont remplis de vendeurs et d'acheteurs. Les fabriques et les manufactures renferment en outre un nombre considérable d'ouvriers et d'artisans et, si l'on ajoute à ces multitudes les femmes, les vieillards, et les enfants, on ne sera nullement surpris qu'on évalue à huit millions la population de Han-keou, de Han-yang et de Ou-tchang-fou. Nous ne savons pas si l'on comprend dans ce chiffre les habitants des barques. Le grand port de Han-keou est bien littéralement une immense forêt de mâts de navires ; on est saisi d'étonnement en voyant, au milieu de la Chine, des bâtiments en si grand nombre et d'une telle dimension.

Nous avons dit que Han-keou est, en quelque sorte, l'entrepôt général des dix-huit provinces ; c'est là, en effet, qu'arrivent et c'est de là que partent les marchandises qui alimentent tout le commerce intérieur. Il n'est pas, peut-être, au monde, de ville située plus favorablement et entourée par la nature de plus grands avantages. Placée au centre de l'empire, elle est, en quelque sorte, entourée par le Fleuve Bleu, qui la met en communication directe avec les provinces de l'Est et de l'Ouest. Ce même fleuve, décrivant deux courbures à droite et à gauche, quand il s'éloigne de Han-keou, conduit les grandes jonques du commerce vers le Sud jusqu'au sein des lacs Pou-yang et Thoung-ting, qui sont comme deux mers intérieures. Une infinité de rivières, qui se jettent dans ces lacs, peuvent recevoir, sur de plus petites barques, les marchandises venues de Han-keou, et les répandre dans toutes les provinces du Midi. Vers le Nord, les communications naturelles sont moins faciles, mais de gigantesques et ingénieux travaux sont venus y suppléer. Nous voulons parler de ces nombreux canaux artificiels dont le Nord de la Chine est entrecoupé, et qui, par de merveilleuses et savantes combinaisons, font correspondre entre eux tous les lacs et tous les fleuves navigables de l'empire, de sorte qu'il serait facile à quelqu'un de voyager dans toutes les provinces sans jamais descendre de barque.

R. P. Huc

(*Souvenirs d'un voyage dans la Chine*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

112. Course de jonques

Enfin, voici le récit de jeux nautiques auxquels le Père Huc et son compagnon assistèrent lors de leur passage à Kim-tcheou, sur le fleuve Bleu.

Il est d'usage, en Chine, à certaines époques de l'année, de faire des courses de jonques ; c'est, pour les villes qui avoisinent les rivières navigables ou les ports de mer, une occasion de fête et de réjouissance ; les magistrats, et quelquefois les riches marchands de la localité, distribuent des récompenses aux vainqueurs ; ceux qui veulent entrer en lice s'organisent par compagnie ayant chacune son chef. Les jonques qui servent à ces jeux sont très longues, et si étroites, qu'il y a tout juste la place pour deux rangs de rameurs ; elles sont ordinairement richement sculptées, ornées de dorures et de dessins aux plus vives couleurs ; la proue et la poupe représentent la tête et la queue du dragon impérial aussi les nomme-t-on *loung-tchouan*, c'est-à-dire dragon-barque. Elles sont pavoisées de clinquants et de soieries; sur toute leur longueur elles sont surmontées de nombreuses banderolles et de flammes rouges, qui flottent et serpentent au gré du vent ; des deux côtés du petit mât qui supporte le pavillon national sont placés deux hommes qui ne discontinuent pas de frapper sur le tam-tam, et d'exécuter des roulements pendant que les mariniers, penchés sur leurs avirons, rament avec courage et font glisser rapidement leur dragon-jonque sur la surface des eaux.

Pendant que ces élégants bateaux luttent de vitesse, le peuple encombre les quais, les rivages, les toitures des maisons voisines et les barques qui sont dans le port ; on excite les rameurs par des cris et des applaudissements ; on lance des feux d'artifice, et on exécute, sur plusieurs points, des musiques étourdissantes où domine le bruit sonore du tam-tam et le son incisif et aigu d'une espèce de clarinette qui donne presque continuellement la même note. Les Chinois aiment cette infernale harmonie, leurs oreilles la savourent avec volupté.

Il arrive quelquefois qu'un bateau-dragon se renverse sens dessus dessous, et vide d'un seul coup au fond de l'eau son double rang de rameurs ; la multitude accueille aussitôt cet épisode par des éclats de rire et des clameurs immenses ; personne ne se trouble, car ces rameurs sont toujours très habiles à la nage. On les voit bientôt reparaître et courir dans tous les sens pour rattraper leur aviron et leur casque de rotin ; l'eau bondit sous leurs mouvements rapides et saccadés ; on dirait une troupe de marsouins qui prend ses ébats au milieu des flots. Quand chacun a retrouvé sa rame et son chapeau, on replace le loung-tchouan sur sa quille et on rajuste comme on peut les banderolles ; après cela, la grande difficulté c'est de remonter dedans ; mais ces gens-là, sont si adroits et doués de tant de souplesse et d'agilité, qu'ils en viennent toujours à bout. Le public a la satisfaction de voir se renouveler assez souvent ces petits accidents de la fête, car les embarcations sont si frêles et si légères, que le moindre défaut d'ensemble dans les mouvements des rameurs est capable de les faire chavirer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les jeux nautiques durent plusieurs jours et ne discontinuent pas du matin au soir ; les spectateurs, fidèles à leur poste durant tout ce temps, ne font jamais défaut aux rameurs. Les cuisines ambulantes et les marchands de comestibles circulent de toute part pour approvisionner cette immense multitude qui, sous prétexte de ne pas faire ce jour-là de repas régulier et à domicile, mange et boit continuellement ; les escamoteurs, les acrobates et les jongleurs de toute espèce profitent de l'occasion pour exhiber leur spécialité et varier les plaisirs des curieux. La fête officielle se termine par la distribution solennelle des prix ; les rameurs clôturent le tout par des festins, et quelquefois aussi par des rixes et des querelles.

R. P. Huc

(Souvenirs d'un voyage dans la Chine)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

113. Sécheresse

Pearl Buck, collaboratrice d'« Asia », la revue anglaise connue, fille d'un pasteur protestant, est née en Chine où elle fut en grande partie élevée et où elle revint après avoir achevé ses études en Angleterre. Professeur à l'Université de Nankin, elle parle le chinois aussi correctement que sa langue maternelle et possède, en outre, une connaissance approfondie des livres classiques de la Chine. Elle est l'auteur de romans sur la Chine qui révèlent un don d'observation particulièrement aigu et dont les personnages sont magistralement dessinés. Les plus connus sont : « Vent d'Est, vent d'Ouest », « La mère », « La terre chinoise » et les deux volumes qui lui font suite : « Les fils de Wan-Lung » et « La famille dispersée ». « La terre chinoise » passe pour le meilleur roman de mœurs chinoises paru jusqu'ici, Pearl Buck a obtenu le prix Nobel pour l'ensemble de son œuvre.

Les pluies, qui auraient dû survenir au début de l'été, s'en abstinrent, et de jour en jour les cieux brillaient d'un éclat nouveau et sans pitié. Peu leur importait la terre aride et altérée. De l'aube au crépuscule on ne voyait pas un nuage, et la nuit, les étoiles d'or scintillaient au firmament dans leur splendeur cruelle.

Les champs, quoique Wang-Lung les cultivât en désespéré, se desséchaient et se craquelaient, et les jeunes tiges de blé, qui avaient surgi courageusement à la venue du printemps et avaient préparé leurs épis pour y loger le grain, lorsqu'elles s'aperçurent que rien ne leur venait de la terre ni du ciel, cessèrent de croître et restèrent d'abord inertes sous le soleil puis finalement se rabougrirent et jaunirent, ne laissant qu'une moisson stérile. Les jeunes couches de riz que Wang-Lung avait semées faisaient sur la terre brune des carrés de jade. Après avoir renoncé au froment, il leur porta de l'eau chaque jour dans les lourds seaux de bois enfilés sur une perche de bambou en travers de ses épaules. Un sillon finit par se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

creuser sur sa chair et une callosité s'y forma aussi large qu'un bol, mais la pluie ne venait toujours pas.

A la longue, l'eau de la mare se tarit et même dans les puits, l'eau descendit si bas qu'O-len (1) dit à son mari :

— Si on veut que les enfants boivent et que le vieux ait son eau chaude, il faut laisser les plantes à sec.

Wang-Lung répartit avec une colère qui se brisa en un sanglot :

— Oui, mais ils crèveront tous de faim si les plantes meurent de soif.

C'était vrai : leurs existences à tous dépendaient de la terre.

Seule la pièce de terre voisine du fossé produisit une moisson, et ceci parce qu'à la fin voyant que l'été allait se passer sans pluie, Wang-Lung abandonna tous ses autres champs et resta tout le jour à celui-ci, puisant l'eau du fossé pour en arroser le terreau avide.....

Les mois s'écoulèrent, et la pluie ne tombait toujours pas. A l'approche de l'automne, les nuages se rassemblèrent comme à regret dans le ciel, de légers nuages minuscules et dans la rue du village, on voyait des hommes arrêtés ça et là, désœuvrés et inquiets, le visage tourné vers le ciel, qui examinaient attentivement ces nuages l'un après l'autre, et discutaient ensemble la question de savoir s'il en sortirait de la pluie. Mais avant qu'il se fut rassemblé suffisamment de nuages pour donner de l'espoir, un vent violent se leva du septentrion-ponant, l'âpre vent du lointain désert, et dispersa les nuages du ciel comme on chasse la poussière d'un plancher avec un balai. Et le ciel était vide et nu, et le majestueux soleil se levait chaque matin, suivait son cours et se couchait solitairement chaque soir. Et la lune dans son plein brillait comme un autre soleil d'un moindre éclat.

Pearl S. Buck.
(La terre chinoise)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

114. Dans la plaine de Yunnan-fou

Herbert Wild, dans le passage suivant, nous fait une description imagée de la plaine de Yunnan-fou et du passage d'une caravane. Lignes, mouvement, odeurs, couleurs, rien ne manque à ce tableau et l'évocation du chariot de bois aux roues pleines nous reporte aux temps mérovingiens.

Il parvint ainsi près de la petite porte de l'Est dont le faubourg tasse peureusement, sous les remparts, ses masures en pisé. Là, il s'assit sur une roche, tourna le dos à l'antique chemin dallé, et jeta un dernier coup d'œil sur la campagne. L'admirable plaine de Yunnan-fou allongeait vers le Nord-Est son délicat paysage, classique et fin comme la décoration d'un vase de porcelaine ou d'un éventail peint, peuplé de hameaux reliés par des chemins sinueux de terre jaunâtre entre des haies de roses blanches et d'aubépines.

(1) O-len est la femme de Wang-Lung, le cultivateur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et, plus loin que la ligne vert tendre des saules penchés sur la rivière, le Père devinait, à travers les tapis de rizières coupés de digues, les canaux d'irrigation franchis par des ponts en dos d'âne, entre les rideaux de cèdres et de thuyas aux lignes harmonieuses.

Derrière lui, il entendait le battement des pieds nus ou le froissement des sandales de paille sur les dalles usées. Un faisceau de bambous portés par un coolie, rythma, dans le bruit soyeux des longues tiges traînantes, la marche saccadée de l'homme en cotte bleue. Les voix des travailleurs, hommes et femmes, revenant de la plaine, accompagnaient ces bruits. Le son mat des larges tampons d'un buffle et le grincement irrégulier d'une primitive charrette aux roues pleines, progressant par rebondissements sur le dallage défoncé datant des premiers Ming, se prolongèrent avec le lent passage du véhicule gémissant. Des odeurs de friture arrivaient du faubourg, gagnant la campagne.

Un son de grelots naquit... Clochettes sonnantes, une caravane déboucha du pittoresque chaos rocheux traversé par le Père. Accoutumé au spectacle, banal pour lui, il ne se retourna point. Les mulets de tête superbement caparaçonnés, encolure haute, fiers de conduire la caravane, secouèrent en vain les rouges houssoirs garnis de sonnailles brillantes. Les bêtes flairaient le faubourg voisin, l'agglomération humaine, le gîte, et hâtaient l'allure. Le Père, sans y prêter attention, entendait le cliquetis sec et pressé des fers sur les dalles glissantes. Comme le défilé se prolongeait outre mesure, il tourna la tête, distraitement. Il vit une ligne interminable de chevaux et de mulets lourdement chargés. Un mafou passa près de lui, juché sur la couverture rouge pliée en guise de selle, face jaune bistre, tannée, brûlée par l'air mordant des plateaux et des passes, le large chapeau conique en lamelles de bambou laquées, pendu au dos comme un grand bouclier clair.

Herbert WILD
(Le Colosse endormi)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

115. Le Honen-odori (Danse de l'année fertile)

Lafcadio Hearn, interprète pénétrant et sympathique de l'âme japonaise, évoque à nos yeux le Japon d'autrefois. Il expose les croyances et les traditions qui ont modelé cette âme et engendré mœurs et coutumes. Invité à assister, chez le Guji à la solennité du Honen-odori, il décrit la vaste cour de la résidence qu'illuminent cent lampes. Des milliers de jeunes gens, paysans et citadins, dans leurs costumes de gala, encombrent la cour si bien que toute danse semble devoir être impossible. L'auteur note les robes surprenantes des femmes, aux beaux tons rubis, gris, bruns, enrichies d'obis de satin chamarré et les costumes délicieux des enfants.

Au centre de cette multitude, j'aperçois un immense mortier de riz renversé; un paysan en sandales bondit légèrement dessus et s'y tient, tenant un parapluie en papier ouvert au-dessus de sa tête. Cependant, il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne pleut pas. C'est le *Ondotori*, le chef de la danse, qui est célèbre dans tout Izumo comme chanteur. Selon l'ancienne coutume, le chef du Honen-odori tient toujours un parasol ouvert au-dessus de sa tête pendant qu'il chante.

Tout à coup, à un signal du Guji, qui vient de prendre place dans le pavillon, la voix du Ondotori entonne le chant de reconnaissance et résonne par-dessus tout le murmure de la multitude comme un cor d'argent. Voix merveilleuse et chant merveilleux, tout remplis de trilles et de trémolos indescriptibles, mais remplis également de douceur et d'un véritable rythme musical. Et, tandis qu'il chante, il tourne lentement sur son haut piédestal, tenant toujours le parapluie au-dessus de sa tête, ne s'arrêtant jamais dans sa rotation de droite à gauche, mais s'interrompant dans son chant à des intervalles réguliers, à la fin de chaque verset, lorsque le peuple répond par une clameur joyeuse : « Ya-ha-to-nai ! Ya-ha-to-nai ! » Simultanément un mouvement de séparation étonnamment rapide se produit dans la foule ; deux énormes rondes de danseurs se forment, l'une dans l'autre, le reste des spectateurs se reculant afin de faire place à l'*odori*. Et alors cette grande ronde double formée par au moins cinq cents danseurs commence également à tourner de droite à gauche, légère, fantastique ; tous les bras s'agitent et les pieds blancs remuent en une cadence parfaite avec la syllabisation mesurée du chant. Cette danse est une roue immense ayant comme axe le Ondotori qui tourne lentement toujours sur son mortier à riz, sous son parapluie ouvert, tandis qu'il scande le chant d'action de grâce pour la moisson.

Lafcadio HEARN
(Esquisses japonaises)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

116. Le Japon

Paul Claudel qui fut ambassadeur de France au Japon a vu ce pays en poète et en mystique. Et c'est en poète à la fois puissant et délicat qu'il nous fait part de ses impressions dans: « L'oiseau noir dans le soleil levant ».

Le Japon repose comme un groupe de nuages solidifiés au sein d'un océan sans bornes. Ses rivages découpés, ses bassins intérieurs, ses passages mystérieux, sont pour le navigateur une surprise continuelle. Les montagnes qui forment son support constituent une des constructions les plus enchevêtrées qui soient au monde, troublée en outre par d'étranges convulsions, et dont le caractère précaire est attesté par les frissons qui agitent encore un sol mal apaisé. C'est comme un décor de théâtre que les machinistes viennent à peine de quitter et dont les toiles et les portants tremblent encore. La partie des plaines est l'un des territoires les plus peuplés de la planète, certaines régions montagneuses au contraire, couvertes d'une véritable jungle qui rappelle les tropiques, restent, sur de vastes étendues, aussi désertes qu'au jour de la création. Partout ce ne sont que des vallées dix

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fois repliées, des forêts plus noires que la nuit, des maquis inextricables de roseaux, de fougères et de bambous. Sur tout cela descend le rideau d'une pluie à certaines saisons presque continuelle, errent ces étranges vapeurs, dont vos peintres anciens et nouveaux ont si bien tiré parti, qui cachent et découvrent tour à tour et comme à dessein certains coins du paysage, comme si quelqu'un voulait les signaler à notre attention, exposer pour un moment leur signification occulte. Et au-dessus de tout le pays, dominant les plaines et les montagnes, les îles et l'Océan, s'élève comme l'autel le plus grandiose que la nature ait jamais élevé à son Créateur, comme une borne milliaire digne de marquer le point où le soleil, après sa longue course au travers des Eaux inhabitées, va s'engager dans sa carrière humaine, la masse énorme du Fuji.

Ainsi, partout où le Japonais tourne ses regards, il se voit entouré de voiles qui ne s'entr'ouvrent que pour se refermer, de sites silencieux et solennels où mènent de longs détours pareils à ceux d'une initiation, d'ombrages funèbres, d'objets singuliers, comme un vieux tronc d'arbre, une pierre usée par l'eau, pareils à des documents indéchiffrables et sacrés, de perspectives qui ne se découvrent à lui qu'à travers le portique des rochers, la colonnade des arbres. Toute la nature est un temple déjà prêt et disposé pour le culte. Il n'y a pas au Japon de ces grands fleuves, de ces vastes plaines aux horizons gradués qui entraînent le rêveur toujours plus loin et s'offrent avec soumission à la navigation dominatrice de l'esprit. A chaque instant le pas et l'imagination du promeneur se trouvent arrêtés par un écran précis et par un site concerté qui requiert l'hommage de son attention, du fait de l'intention incluse. L'artiste ou l'ermite n'aura qu'à le souligner par l'apport d'un *torii* (1), d'une lanterne, d'un temple somptueux ou d'une simple pierre levée. Mais ce n'est jamais l'édifice, aussi doré qu'il puisse être, qui me paraît, comme en Europe, l'essentiel. Ce n'est jamais qu'une cassette, un encensoir déposé dans un coin pour faire sentir l'immense solennité de la nature et, si je peux dire, « la mettre en page ». Tels cette poignée de caractères ou ces quelques traits de pinceau, accompagnés du sceau vermillon, que le poète ou l'artiste jettent sur la feuille de papier blanc.

Paul CLAUDEL
(L'oiseau noir dans le soleil levant)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

117. Regards sur l'âme japonaise

Délicatesse, poésie et mystère telles sont aussi les notes qui se dégagent de ce regard que le poète de « l'Annonce faite à Marie » jette sur l'âme japonaise. Clairvoyance aussi et habilité à en découvrir et souligner le trait essentiel : acceptation spontanée d'une supériorité inaccessible à l'intelligence.

(1) Torii, portique de bois à la ligne incurvée, caractéristique du Japon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour trouver la tradition japonaise, il n'est pas nécessaire, comme pour les gens de France, de pénétrer jusqu'à ce for intime où se forment les idées et s'essayent les attitudes, il n'y a qu'à ouvrir les oreilles et les yeux à ce concert autour de nous irrésistible auquel la tâche de chaque génération à son tour est d'accorder ses instruments et sa voix.

Ecoutons-le, mais pour l'entendre il faut commencer par faire silence. La musique ne commence que là où le bruit a cessé. Laissons tomber en nous ce tumulte confus de velléités et de paroles. Ce serait le cas, si j'étais un de vos rustiques pèlerins, de faire réciter sur moi quelque antique noritô et de me soumettre à la bénédiction de cette espèce de chasse-mouches qui confère la purification et le recueillement. Me voici, à la suite d'une des figures familières de votre littérature, la poétesse Mourasaki par exemple ou le bonze Kennko, qui m'engage à pas silencieux dans le sentier des mystères. Il me semble que j'entends à ma droite le froissement de la soie aristocratique ou le tintement du chapelet contre le bol à aumônes. Je suis une allée interminable que bordent d'énormes cèdres dont les troncs colorés se perdent dans un noir velours ; un violent rayon de soleil fait tout à coup fulgurer sur un poteau de pierre une inscription indéchiffrable. Les détours de l'étrange chemin servent à dépister les démons et à me séparer à jamais d'un monde profane. Sur une arche de corail je traverse un étang de jade (est-ce lui qui par un éclair fugitif, entre les nappes de lotus étalées, décèlera mes compagnons invisibles ?). A l'ombre des siècles avec une sébile de bois, je verse sur mes mains une eau froide, si saisissante que je renais ! Derrière la porte fermée je guette la cloche lentement qui mûrit, un cierge qui brûle, et là-bas dans le chaos des feuilles j'entends la voix du coucou par intervalles qui répond à la prédication éternelle de la cascade.

Et c'est là que j'ai compris que l'attitude spécialement japonaise devant la vie, c'est ce que faute de meilleurs mots, car la langue française n'offre pas beaucoup de ressources à l'expression de ce sentiment, j'appellerai la révérence, le respect, l'acceptation spontanée d'une supériorité inaccessible à l'intelligence, la compression de notre existence personnelle en présence du mystère qui nous entoure, la sensation d'une présence autour de nous qui exige la cérémonie et la précaution. Ce n'est pas pour rien que le Japon a été appelée la terre des Kami (1), et cette définition traditionnelle me paraît encore la plus juste et la plus parfaite qui ait été donnée de votre pays.

Paul CLAUDEL

(L'oiseau noir dans le Soleil levant)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

118. Le Nan-Shan dans le typhon

J. Conrad (1857-1924), romancier anglais. Marin avant d'être écrivain, il voyagea jusqu'en 1895, accumulant les observations, avant de songer à écrire. Dans tous ses livres, la nature et la mer sont

(1) Le mot Kami d'après Hirata ATSUTANÉ désigne tout ce qui en ce monde possède une vertu étrange et mystérieuse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peintes « comme seuls peuvent les peindre ceux qui se sont formés par un commerce quotidien et la lutte avec elle ». Romancier captivant par sa sincérité, sa puissance d'évocation, il écrit dans un style admirable de précision, de fermeté, d'équilibre. Nous empruntons à son volume « Typhon » dont une belle traduction d'A. Gide a paru dans la « Nouvelle Revue française » cette description du navire dans la tempête.

Ce fut je ne sais quoi de formidable et de prompt, pareil à l'éclatement soudain du grand vase de la Colère. L'explosion enveloppa le navire avec un jaillissement tel qu'il sembla que quelque immense digue venait d'être crevée par le vent.....

Les extravagantes embardées du Nan-Shan témoignaient de sa lamentable impuissance. Il tanguait, il piquait du nez dans le vide et semblait, à chaque plongée, rencontrer quelque mur où cogner. Le roulis le couchait sur le flanc, et pour reprendre son aplomb, c'était un soubresaut si éprouvant que Jukes le sentait chanceler comme chancelle un homme qu'un coup de massue vient d'estourbir. La tempête geignait, piaulait, se démenait gigantesque dans les ténèbres, comme si le monde entier n'eût été qu'un égout noir. Oui, parfois le souffle agissait contre le navire avec une force de propulsion telle qu'on eût cru l'aspiration par un piston dans un corps de pompe, et le navire durant quelques instants semblait alors soulevé tout entier hors de l'eau, maintenu en l'air par la volonté pneumatique, avec seulement un grand frisson le parcourant d'un bord à l'autre. Puis il retombait et cabriolait de nouveau dans cette cuve effervescente....

La mer, où s'étalait jusqu'à l'aplatir parfois la rafale, se ressoulevait ensuite, submergeant les deux extrémités à la fois du Nan-Shan sous une neigeuse ruée d'écume qui se prolongeait dans la nuit loin par delà les deux lisses. Et sur cette nappe éblouissante étalée, qui, sous les nuages obscurs, déployait un bleuâtre éclat, le regard désolé du capitaine Mac Whirr parvenait à discerner un petit nombre de taches noir d'ébène : le dessus d'une écoutille, les capots bloqués, des têtes de treuils couverts, un pied de mât ; c'est tout ce qu'il pouvait voir de son bateau. Le château-milieu, dominé par la passerelle qui portait le capitaine ainsi que son second, et que l'homme de barre enfermé dans la timonerie avec la grande peur d'être balayé par-dessus bord en paquet avec tout le reste — le château-milieu était pareil à quelque roche de demi-marée comme on en voit au bord des côtes. Pareil à une roche, au large, assiégée, circonvenue, battue, vaincue par le flux — à une roche dans le ressac, à laquelle se cramponnent encore les désespérés naufragés, qu'un restant de vie abandonne, — mais la superstructure, elle, s'enfonçait, remontait, roulait sans cesse, roche flottante, roche-épave, qu'un miracle aurait arrachée et balancerait sur la mer.

Joseph CONRAD
(Typhon)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI. — LA FRANCE EN INDOCHINE

La figure nouvelle du pays

C'est bien un visage nouveau que nous offre l'Indochine, un visage où tout porte l'empreinte du génie français. Non seulement l'aspect physique de ses traits s'est modifié par l'édification des villes, l'apport du progrès matériel, mais encore une évolution intellectuelle et morale se poursuit sous les auspices de la France.

La France n'a jamais cessé de donner à sa lointaine colonie les hommes nécessaires à la mission civilisatrice qu'elle y avait assumée et, lorsqu'il l'a fallu, des héros et des martyrs. Elle a défriché, assaini, instruit, élevé, au sens le plus noble de ce mot. Elle a aussi amené des savants qui ont tiré de l'oubli où elles étaient ensevelies les pierres des temples croulant sous l'étreinte de la forêt cambodgienne. Écoutons Sylvain Levi nous parler de ce rôle de la France dans la préface qu'il écrivit en 1931 pour le volume « Indochine » publié à l'occasion de l'exposition coloniale internationale de Paris.

« Ce livre t'est dédié, France maternelle ; l'œuvre qui y est retracée est vraiment l'œuvre de ton génie propre. Tu veux que tes fils apprennent pour comprendre, comprennent pour aimer. Entraînée par l'essor de l'Europe vers les avancées extrêmes de l'Asie orientale, tu y as, dans l'espace d'une existence humaine, accompli une tâche gigantesque. Angkor, au nom maintenant glorieux en est le symbole exact ; en 1860, l'oubli avait recouvert son souvenir comme la forêt avait recouvert ses monuments. Tu es venue, tu as amené ce que tu aimes par dessus tout, l'ordre et la clarté ; tu as défriché, tu as interrogé les pierres depuis longtemps muettes ; tu leur as arraché le secret de leur histoire et de leur architecture ; tu as rendu aux monuments la beauté de leurs lignes, et à tes sujets d'adoption la conscience de leur grandeur millénaire. Le monde s'est enrichi d'une merveille nouvelle qui exprime une civilisation, comme les Pyramides, le Parthénon, le Taj-Mahal ».

Non seulement la France a bâti des villes, apporté le progrès et la science, ressuscité Angkor, mais sous son impulsion, l'Indochine a brisé les bandelettes qui l'immobilisaient et, pareille à Lazare surgissant du tombeau à la voix du Christ, elle se lève et marche vers un destin nouveau.

119. Réception d'un Français par le roi de Cochinchine en 1749

Pierre Poivre (1719-1786), au service de la Compagnie des Indes, dirigea la première expédition vers l'Annam ; les buts en étaient à la fois politiques et commerciaux. Il sut observer caractères, mœurs et coutumes et nous en a laissé une description intelligente et pittoresque. Il nous raconte ici l'audience qui lui fut accordée par le roi de Cochinchine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous entrâmes entre deux haies de soldats tenant leur sabre haut, appuyé contre l'épaule. Toutes les enceintes des cours étaient également bordées de soldats de tout côté. A cinquante pas de l'entrée du palais, nous rencontrâmes la grande porte de la salle où était le Roy. Ce prince était assis sur son thrône (1), la couronne en tête, et revêtu de ses habits royaux. Dès que nous fûmes à dix pas de lui, nous lui fîmes notre révérence à la française et notre interprète Ruong battit trois fois la tête.

Le Roy d'un air plein de douceur et de bonté, me demanda pour quelle affaire j'étais envoyé auprès de lui. Je lui répondis que le bruit de sa puissance et de ses vertus royalles étant parvenu jusque dans notre Occident, on m'avait envoyé du royaume de France, le plus puissant des royaumes d'Europe, auprès de Sa Majesté pour lui apporter des présens et faire avec elle un traité d'amitié et de commerce au nom de la nation française. Le Roy me demanda combien il y avait de lieues d'ici en Europe et combien j'avais mis de temps à venir jusqu'ici. Je lui répondis qu'il y avait de France en Cochinchine six mille lieues et que j'avais été dix mois dans mon voyage. Le Roy parut charmé d'être connu et estimé dans un pays aussi éloigné. Il me fit mille autres questions sur l'âge de notre Roy, sa santé, sur sa famille, sur nos usages français, nos milices, notre marine, etc..., après quoi, il se leva de son thrône et nous fit approcher. Il voulut voir nos habillements pièce par pièce, mais surtout nos perruques. Tout notre ajusté était fort de son goût, excepté cette farine que nous mettons sur notre tête. J'eus beau dire que cette poudre servait à tenir les cheveux secs et propres. Il me répondit que cela ne servait qu'à salir davantage et nos cheveux et nos habits et commença en badinant à secouer avec le bout de son éventail la poudre de nos perruques. Je n'eus d'autre raison à lui répondre que celle de ces sauvages auxquels nous reprochons de se barbouiller le visage et le corps de plumes, de différentes peintures et de boyaux de bestes : c'est notre coutume et notre usage, lui répondis-je.

Le Roy eut ainsi avec moi une demi-heure de conversation très familière pendant laquelle il rit beaucoup et parut un homme de très bonne humeur.

Voyage de Pierre Poivre en Cochinchine.

(Voyage du vaisseau de la Compagnie « Le Machault » à la Cochinchine en 1749 et 1750)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

120. Les officiers français de Gia-Long

P. J. Lemonnier de la Bissachère (1764-1830), père des Missions étrangères, se trouva en Annam en même temps que les premiers officiers amenés à Gia-Long par l'évêque d'Adran. Il publia une relation de ses voyages à laquelle nous empruntons l'extrait suivant qui nous renseigne sur les rapports de Gia-Long et des mandarins avec les officiers français.

(1) Nous avons, dans cet extraît, respecté l'ortographe du temps et avons écrit, comme P. Poivre : thrône, royalles, présens...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le roi de Cochinchine ne négligeait pas non plus la marine, il était présent à tous les travaux, tant dans les nouveaux arsenaux militaires que dirigeaient M. OLIVIER (1) que dans ceux où l'on travaillait pour la marine, qui étaient confiés aux soins de M. Jean DAYOT. Cette marine dont M. DAYOT était l'âme et le chef, suivait le long de la côte les mouvements de l'armée de terre, lui portait des vivres ; et si celle des ennemis osait se présenter, la supériorité des manœuvres et des feux des corvettes la forçait bientôt à prendre la fuite. Le jeune roi encourageait ces messieurs par sa présence, il forçait les mandarins à veiller à ce que les ordres que donnaient les chefs européens fussent très sévèrement exécutés, et de là naquit la haine que les mandarins portèrent à ces messieurs.

M. DAYOT après avoir séjourné quelque temps dans ce pays, y attira son frère, M. Félix DAYOT, jeune homme plein de talent et aujourd'hui marin très distingué. Ils construisirent ensemble plusieurs bâtiments qui furent d'un grand service au prince, et dressèrent, en suivant l'armée, le plan des côtes en Cochinchine, ouvrage fort intéressant pour la marine et qu'ils offrent en ce moment au public (2).

C'est ainsi qu'avec l'aide de ces messieurs et de quelques autres Français, attirés par Mgr l'évêque d'ADRAN, ce prince est rentré non seulement dans ses États, mais est encore parvenu à ajouter à son royaume deux nouvelles conquêtes, le Cambodge et le Tonkin, qui le rendent un des plus puissants princes de l'Asie et qui le rendront encore plus redoutable par la suite si, comme il y a toute apparence, il continue à faire servir son génie, naturellement militaire et ambitieux, à l'usurpation de quelques provinces sur la Chine ou sur le royaume de Siam, dont le souverain l'a si maltraité lors de son émigration.

Les Français à qui ce prince a tant d'obligation, ont été bien mal récompensés de leurs loyaux services, surtout depuis la mort de Mgr l'évêque d'ADRAN qui, comme son mentor, avait conservé toute autorité sur son pupille. MM. DAYOT et OLIVIER l'ont quitté, après l'avoir servi plus de huit ans sans qu'il ait rien fait pour leur fortune, ce qui cependant lui était très facile. Le désagrément que les mandarins et le roi procurèrent à M. DAYOT fut la cause de cette désertion (3). Il ne reste aujourd'hui à son

(1) Victor OLIVIER de PUYMANEL.—Outre M. de PUYMANEL, les chefs français au service de GIA-LONG étaient : Laurent-Estiennet BARIZY ; Jean-Baptiste CHAIGNEAU ; Jean-Marie DAYOT ; Félix DAYOT ; DESPERLES (chirurgien-major), DESPIAU (médecin de GIA-LONG), de FORÇANT ; Jean-Baptiste GUILLON ; Guillaume GUILLOUX ; Julien GÉRARD de l'Isle Sellé ; LAUNAY ; Théodore le BRUN ; Magon de MÉDINE ; Etienne MALESPINE ; RENON ; Emmanuel TARDIVET ; Philippe VANNIER.

(2) L'atlas de DAYOT portait le titre : *Le pilote de Cochinchine.*

(3) Une lettre adressée de Saigon au Procureur des Missions étrangères à Macao, par le missionnaire LE LABROUSSE, le 22 juin 1795 dit : « Vous allez voir arriver à Macao, M. OLIVIER avec M. DAYOT, qui doit s'enfuir de son vaisseau quand il sera rendu au port Saint-Jacques. Cette fuite coûtera probablement bien cher au service du roi ». (L. CADIÈRE, *Documents relatifs à l'époque de Gia-Long*, in *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, 1922). Le fils de CHAIGNEAU confirme la cause du départ : « M. DAYOT qui commandait le navire *Le Cuivre* et un autre bâtiment, avait quitté ce commandement dès 1795, ayant eu à se plaindre des mauvais procédés des mandarins cochinchinois (Michel Duc-CHAIGNEAU. *Souvenirs de Hué*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

service que trois ou quatre Français qui, dans le temps de ces messieurs, servaient en sous-ordre ; ce sont : M. M. VANNIER, etc... qui sans fortune, jouissent du titre de mandarins et qui, comme étrangers, sont sans cesse en butte aux mandarins cochinchinois, qui voient avec peine que, par leurs talents, le roi défère souvent à leurs conseils. Ces messieurs ont rendu dernièrement un bien grand service à leur patrie, en fermant aux Anglais le commerce de ce pays, et que je ne dois pas passer sous silence ; quelques missionnaires français ont aussi le rang de mandarins, mais comme ils ne s'entremettent pas dans les affaires de la Cour, ils ne portent aucun ombrage.

P. J. LEMONNIER DE LA BISSACHÈRE

(Relation sur le Tonkin et la Cochinchine, publiée par Charles B. - MAYBON Paris, Champion, 1920)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

121. Les marins français de la campagne de Chine (1861)

L. Pallu brosse dans les lignes suivantes un portrait vigoureux des marins français qui firent la campagne de Chine. Phalange héroïque qui a accepté tous les sacrifices, même celui de la vie.

Malheureusement une partie des bâtiments de guerre atteignaient leur quatrième année de campagne ; quelques-uns entraient dans la cinquième. Le matériel de ces derniers bâtiments était en mauvais état ; les chaudières de quatre grandes canonnières et de trois avisos tombèrent en ruines. Mais les équipages étaient bons, les officiers excellents ; tous rompus par quatre ans de guerre ; usés si l'on veut, mais non à bout ; animés d'un souffle héroïque. Parmi ces officiers partis de France depuis si longtemps, quelques-uns, lors de leur arrivée en Chine, n'étaient que des adolescents. Ils avaient vieilli dans ce dur labeur, ne connaissant de la France que les quelques planches qui la représentaient et qui les portaient, ignorant les mœurs des peuples qui défilaient sous leurs yeux, ou comme tous les marins, ne s'en souciant. Les meilleures années de leur vie venaient de s'écouler dans une sorte d'austérité et dans la privation de ces relations sociales qu'on rencontre sur la plupart des points du globe et qui manquent absolument en Chine. Rien de ce qui fait battre le cœur d'un homme de vingt-cinq ans ne les troublait. Ils s'occupaient de bien autre chose. Ils parlaient de leurs expéditions de guerre, des coups brillants accomplis dans leur métier où certains d'entre eux excellaient, et du tableau d'avancement. Apres au gain, du reste (je parle de l'honneur et non de l'argent), gâtant un peu par les spéculations de l'ambition le sacrifice de leur vie et de leurs convenances qu'ils étaient toujours prêts à renouveler, ils donnaient aux croix et aux grades une importance égale au prix que la récompense leur coûtait. Aucun d'eux n'était jeune. Ils avaient comme un air

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

uniforme de virilité et d'activité ; ceux qui eussent été frivoles ailleurs avaient ici quelque chose de sérieux ; les autres, arrivés à l'âge où la plupart des hommes sont désireux de repos, étaient remplis d'ardeur. Ils étaient sensibles à la gloire, à l'honneur d'augmenter leur réputation de marins, et formaient une solide réunion militaire, dissoute aujourd'hui et que les mêmes circonstances ne reproduiraient peut-être pas, à cause des hommes qui y marquèrent. Sans trop chercher, on y pouvait trouver des hommes de mer, des hommes de guerre, des hydrographes, des savants et des linguistes ; des capitaines de trente ans que la main heureuse du commandant en chef avait pourvus ; battant sans cesse cette mer orageuse de Chine, atterrissant par tous les temps à Shanghai dont les approches passent pour les plus difficiles du monde. Le choix s'exerçant continuellement au milieu des faits, au milieu de l'action pour ainsi dire, avait fourni presque à chacun sa voie. Un chef pouvait s'appuyer avec confiance sur de tels hommes.

Léopold PALLU

(*Histoire de l'expédition de Cochinchine en* 1861)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

122. La halte à Paclay

Comment Pavie mène-t-il cette conquête des cœurs qui est son programme ? C'est bien simple, en aimant lui-même ceux qu'il veut attirer à lui ou plutôt à la France. Car il ne désire rien pour lui-même et son ambition, c'est de faire aimer la France sur cette terre laotienne. Il les aime, c'est-à-dire qu'il sacrifie ses convenances aux leurs et, puisqu'il peut leur être utile, il préfère partager avec eux dangers, fatigues et privations plutôt que d'aller se mettre à l'abri et à l'aise. Il a quitté Louang Prabang incendié et pillé par les bandes chinoises ; il est parti avec le vieux roi Ounkam et une partie de la population ; Il ne quittera pas le vieux roi, partageant périls et misères, soignant les blessés, répandant sur tous sa bonté délicate et discrète, sans paroles superflues, se dévouant à tous, heureux seulement de se faire aimer et, à travers lui, de faire aimer la France.

Au bord de ce chenal étroit où entre d'invisibles murs de granit, le Mékong court, au long de l'immense plage, lit majeur du fleuve encore sec, nos deux barques se touchent, une planche les unit. Des centaines d'autres, à notre suite ou en avant, sont confusément amarrées.

J'ai raconté ailleurs (1) comment le vieillard vient chaque jour, son repas pris, partager avec moi un peu de café sauvé dans le désastre. Appuyé sur la vieille reine, il marche lentement les trois pas de la planche. Tandis que je lui tends la main, Ngin et Som maintiennent les bateaux dans le clapotis bruyant du courant.

---

(1) Mission Pavie.—*Recherches sur l'histoire. Introduction,* p. 29.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Devant leur radeau dont la hutte, arrangée en minuscule salon, est ouverte sur la plage, constamment des familles défilent et s'agenouillent. Les unes viennent prendre congé, prêtes à rallier la ville, d'autres disent leur attente du retour de rameurs d'expérience, enfin le plus grand nombre annoncent que provisoirement, elles restent à ce campement dont le roi est le chef.

Toutes le remercient d'avoir arrêté sa retraite à Paclay ; s'il était parti pour Siam, on n'eût plus su que faire, personne ne commandant avec autorité, le désordre eût été au comble.

Et chaque fois, le roi répond qu'il a pris mon conseil, que je suis son ami, leur ami, qu'il faut que chacun se souvienne !

Lorsque ensuite tout le monde passe près de la barque où l'on me voit écrire, des saluts discrets, des sourires bons et tristes, familiers et polis, me disent ce qu'on pense, et qu'à cause du travail dans lequel je m'absorbe, nul n'ose me déranger.

Je n'insiste jamais pour attarder leur pas, craignant de voir sur eux quelque reproche amer du commissaire siamois, susceptible de reprendre son ancienne attitude.

Onze Laotiens blessés sont en haut de la berge dans des petites cabanes où chaque jour deux fois, je leur donne des soins. Les autres vivent sur des barques voisines de la mienne dans la ville flottante si subitement formée.

Dans le nombre, le Satou (1) de Vat-Mai et le phya Peunom me montrent une gratitude sincère au point, j'en ai la conviction, que le souci les tient d'établir, autrement qu'en paroles, que leur cœur est à moi.

Par eux, je comprends l'esprit de la foule désœuvrée circulant sur la plage où par groupes nombreux accroupis sur le sable, elle gémit sur sa présente misère — et je sais qu'on m'est reconnaissant d'être auprès du vieux roi, d'aider à la cohésion dans l'exode, et d'avoir préféré misérer avec eux plutôt que, vers Bangkok, être allé cherché l'aise.

Les événements où j'ai trouvé un rôle m'ont donné l'occasion de me dévouer à tous, et permis de semer sans effort, au Laos, un bon germe nouveau d'aimable attention pour la France,

Auguste PAVIE

(A la conquête des cœurs)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

123. Le Laos français

La conquête des cœurs est achevée, Pavie y a consacré sa vie ; il a le bonheur d'avoir pu conduire sa tâche jusqu'au bout, de recueillir et d'offrir à sa patrie le fruit de tant de souffrances, de peines et de travaux. Car ce n'est pas pour lui, ce n'est pas dans un but égoïste de fortune ou d'ambition qu'il a tant lutté : c'est pour faire du Laos une terre française. Il y a réussi et, haute récompense pour ce noble cœur, il s'est « fait aimer des peuples chez qui il est passé ».

(1) Supérieur de la bonzerie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

3 *juin* 1894

Le 30 janvier 1887, j'avais atteint le Mékong et le Laos à Xieng-Sen.

Quinze jours après j'avais débarqué à Luang Prabang.

Pour la sixième fois et après six ans, j'y arrive encore.

Pendant ce long temps de courses constantes, le pur idéal dont j'étais épris, « faire du Laos un pays français de l'assentiment de ses habitants », s'est vu accompli ; Siam, par le traité de 93, a abandonné toute prétention sur ce territoire.

Avec quel bonheur je revois française la cité charmante, cœur du Laos ! En m'y retrouvant, je sens aux saluts familiers de tous, à leurs bons sourires, tout le gré qu'on m'a du labeur passé !

Quel doux sentiment de tranquillité, de joie enchantée, expriment les yeux et disent les voix de mon cher vieux roi (1), de la vieille reine, en me revoyant assis auprès d'eux, venant leur conter le nouveau régime fait à leur pays ! Qu'ils sont éloquents tous ces témoignages de la gratitude que le roi leur fils, le second roi, tous les mandarins font dans un accueil de joie respectueuse au représentant de la France aimée et à leur ami !

Que je suis sensible au ravissement du bon chef des bonzes, Satou de Vat-Mai !

16 *avril* 1895

Les princes de Luang Prabang m'avaient montré attacher une importance extrême à recevoir solennellement de moi l'investiture de notre Gouvernement. J'avais fait établir à Hanoi sur parchemin les titres que je leur remettrais. De son côté, le roi avait confié aux plus habiles orfèvres du pays, le soin de confectionner des tubes d'argent dans lesquels seraient conservés les diplômes destinés à son père, à son frère, au second roi et à lui. Lorsque, enrichies de fines ornementations, ces boîtes furent terminées, je procédai à la cérémonie. Tous ceux ayant part à la direction des affaires y assistèrent ; le peuple entier y fut convié. Au nom du Gouvernement de la République, et par délégation du gouverneur général de l'Indochine, je confirmai les princes dans leur situation dans le Laos, devenu possession française. Pieusement, ils reçurent de celui qui aimait tant leur pays, la charge de continuer sous l'autorité de la France, à le conduire avec sagesse et bonté.

Quand le moment vint de nous séparer, les jeunes rois me dirent : « Lorsqu'un autre maître commandait ici, ses soldats s'y trouvaient par mille et par cents ; voici près d'un an que nous sommes à vous, nous n'avons pas vu de soldats français ; la population et nous autres chefs, nous serions contents d'en voir quelques uns ; obtenez qu'une douzaine au moins vienne parmi vous.

(1) Le roi Ounkam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

19 *avril*

Mes adieux sont faits, la barque est en route. Je m'en vais heureux d'avoir pu conduire jusqu'au bout la tâche qui me fut confiée, que j'aime à revoir en me souvenant.

Fidèle aux pensées qui m'inspiraient lorsque, plein d'enthousiasme et fort de la confiance de ceux qui m'avaient mis en route, je partis pour la première fois vers les hautes régions de notre Indochine, j'étais à l'avance, par une affection qui grandit sans cesse, acquis sans réserve aux bons habitants des grands territoires vers lesquels j'allais et je formais le vœu, fervent et profond, qu'ils prissent pour la France les mêmes sentiments que j'avais pour eux. Chercher à plaire à des populations que déjà j'aimais, n'avoir d'autre ambition que d'être utile à mon pays, adapter mes actes aux variations des faits, prendre les leçons des choses sans m'attacher aux abstractions préconçues, telle fut ma politique, si ce terme peut être ici de mise.

Les circonstances témoignèrent si clairement et presque dès le début de la sincérité de mes intentions que je recueillis partout sur mes pas l'impression des cœurs s'unissant au mien. Haute récompense : je connus la joie d'être aimée des peuples chez qui je passai.

Auguste PAVIE
(A la conquête des cœurs)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

124. A la porte de Chine

De Dong-Dang, à la Porte de Chine, Lyautey qui fut maréchal de France mais était alors commandant, écrit le 26 décembre 1895 à sa sœur. Chatoyant de mille couleurs, le cortège papillote dans ces lignes tel que l'auteur l'a vu en réalité ; une description pittoresque le ressuscite pour nous. Le commandant expose ensuite les résultats acquis : la piraterie vaincue, les habitants reprenant leurs cultures abandonnées...

Cette haute région du Tonkin est vraiment merveilleuse de pittoresque et d'intérêt. Quelle fantastique journée ! La frontière chinoise court de crête en crête, de pic en pic ; elle est suivie par un chemin de ronde, fait dans le roc à coups de pioche par nos légionnaires. C'est taillé en zig-zag, dans les parois verticales. Les chevaux y grimpent, les porteurs de palanquins y grimpent, et du bas en haut de cette muraille dressée, on dirait de tout petits personnages sculptés sur un retable. Non, tu n'as pas idée de cette procession à travers ces sentiers de chèvres, de cette couleur sous cet éclatant soleil, de ces notes vives piquées sur le gris du roc. Les cinq cents partisans en tête, armés, vêtus de toutes nuances, portant toutes les couleurs de drapeaux, — chaque canton précédé de son mandarin, — le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

palanquin du gouverneur et ses porteurs rouges, — le palanquin du général en chef et ses porteurs verts, — puis dix autres palanquins à la file portant les femmes, les gros fonctionnaires, — les officiers à cheval, le peloton indigène, les porteurs, un millier de gens au total. Et, pendant six heures, ce cortège papillotant a escaladé les pics, franchi les cols, déboulé au fond des vallées ; à la porte chinoise de Bo-Ha, trois lieues Nord de Dong-Dang, les réguliers chinois attendaient encore, et, comme hier nous l'avons fait, trois ou quatre délégués vont palabrer avec eux. A midi, toute cette garden-party s'est arrêtée sous la coupole d'un immense banian ; là, on a déjeûné comme en forêt de Marly, pour rentrer à cinq heures à Dong-Dang. C'est là l'intérêt de faire, en partie de plaisir, — s'écartant à volonté, devançant, s'arrêtant, — une route où il y a dix-huit mois, les pirates enfermaient dans une grotte soixante de nos partisans ; dans un pays où il y a treize mois, ils surprenaient les convois, tuaient deux de nos officiers, dont les habitants terrorisés avaient fui les villages, émigré en Chine, et sont aujourd'hui revenus, ont repris les rizières, exploité les badianes abandonnées depuis dix ans.

LYAUTEY

(Lettres du Tonkin et de Madagascar)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

125. Après la conquête

De Coc-Pan, à l'extrême Nord du Tonkin, près de la frontière chinoise, le commandant Lyautey écrit à son frère cette lettre datée du 9 mars 1896 où, après lui avoir décrit en termes colorés le cortège des mandarins chinois, il lui expose son enthousiasme de conquérant et de civilisateur.

Les mandarins sont repartis : la robe fourrée de HOANG-VAN-CAO s'étalait sur son cheval ; son parapluie rouge, ses sous-mandarins violets, ses réguliers écarlates et bleus se déroulaient sur le lacet de la route, chatoyants au soleil couchant. Notre troupe, rangée et astiquée, rendait les honneurs, et nos clairons répondaient aux trompes, les trompes sinistres qu'on ne peut plus entendre sans un petit frisson quand pendant des heures entières, des heures de nuit, elles ont accompagné les balles et les blessures ; nous revoici seuls, en famille, autour de notre feu de bivouac. L'énorme massif de Lung-Men l'écrase de sa masse. Nous sommes blottis au pied de la paroi gigantesque ; le ravin s'emplit de brume et de froid. En face, à cinq cents mètres, les feux chinois. Nous sommes très empoignés par l'heure, le lieu, les choses. C'est, bien sûr, le premier bivouac planté ici, en face de Na-Bo, à cet extrême Nord du Tonkin, tout près du tropique, — les arbres de France, le froid de France, les chênes et les feuilles mortes ! Voici quinze mois que je n'en ai vu. Et le colonisateur SAINT-JAMES et moi, nous voguons en plein rêve.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ah ! c'est que ça se dessine ! et vraiment, pour la première fois, j'ose repasser joyeusement cette campagne d'hiver que j'ai voulue, préparée, dont j'ai porté la conviction chez les incrédules et les sceptiques. Ouf ! après les aléas, après les angoisses de Bac-Muc, les grands résultats deviennent tangibles, ils dépassent les prévisions. Aurais-je cru, voici six semaines, après Bac-Muc, que le problème se résoudrait comme il avait été posé, et qu'à mi-mars le Song Gam et la Rivière Claire seraient reconquis, A-Coc-Tuong (1) acculé dans un seul canton, la frontière de Chine atteinte, organisée, sur presque tout son parcours, et que je rouvrirais moi-même cette route de Na-Bo, dont à notre bureau d'Hanoi le nom sonnait aux oreilles de Chabral et de moi comme quelque chose de si lointain, de problématique, d'imprécis ? Et tout ce pays de Dong-Quan, tout cet inconnu, où sur nos cartes vagues et pleines de blanc nous crayonnions en rouge un tas de traits, de postes futurs, sans y croire !

C'est ici, nous le tenons, nous venons de le couvrir du réseau serré d'une organisation définitive ; et ses rivières, ses montagnes, ses chemins, à peine indiqués sur des topos fantaisistes, se groupent, s'éclaircissent, se synthétisent. On y voit clair. C'est passé de l'inconnu au connu, de l'inorganique à l'organisé, du vague au réel. Et, mon Dieu ! pourquoi ne pas s'emballer un peu à l'idée qu'on a été pour une petite part l'artisan de cette œuvre, que le drapeau planté ici, en face de Na-Bo, sur cette voie réouverte, c'est bien le fruit des heures de lutte et de travail de l'été passé, des nuits de veille au bord du Fleuve Rouge, des journées de lutte pied à pied avec ceux qu'il fallait convaincre et dont il fallait enlever la décision.

Lyautey
(*Lettres du Tonkin et de Madagascar*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

126. La piraterie

Cette piraterie qui a reculé devant la paix française jusqu'à disparaître du sol conquis ou protégé, Jean Marquet nous en donne, par la bouche de l'un de ses héros, une peinture saisissante ainsi que de la vie précaire, toujours menacée, que menaient les campagnards tonkinois avant l'intervention de la France.

« Comprends-tu, mon neveu, disait Xuan, ce qui fait le malheur de nombre d'hommes du Sud Pacifié, c'est qu'ils ont vu et qu'ils ont oublié. Ils ont vu les malheurs du temps jadis, mais ils n'ont point voulu les retenir. Tandis que ton oncle est toujours resté dans la voie droite, parce qu'il n'a jamais oublié.

(1) A-Coc-Tuong, le chef des bandes chinoises.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Il ne t'est pas possible de te faire une idée de l'état misérable de notre pays avant l'arrivée des Occidentaux. Mon père habitait alors une maison en briques de la rue du Marché au Poisson (1), dans la ville. Il tenait un mont-de-piété, et la maison était remplie d'objets laissés en gage. Vestes de satin, pantalons de soie, ceintures et turbans de crépon garnissaient les murs de la grande pièce du bas. A l'étage, un coffre était bourré de bijoux d'or et d'argent. Mon père avait deux serviteurs, car son commerce allait très bien. C'est d'ailleurs cette aisance qui nous perdit. Des jaloux (il y en a toujours) firent savoir à un chef pirate la valeur de nos biens, et, au cours d'une nuit pluvieuse, le malheur fondit sur nous comme la buse sur le poussin.

« Il faut te dire qu'à cette époque là, la ville n'était formée que de ruelles étroites et sales, où une brouette pouvait à peine passer ! Pas d'éclairage, pas de gardiens. A la nuit tombante, les mandarins faisaient fermer les quatre portes de la citadelle, et s'y cachaient par crainte des pillards.

« Cette nuit-là nous étions couchés à l'étage, quand tout à coup, un grand bruit se fit en bas : un bruit de pétards. C'étaient des pirates qui avaient pénétré chez nous, en perçant la muraille, et tiraient des pétards pour nous effrayer. Que faire ? Mon père avait un vieux fusil, acheté à des commerçants de l'Ouest sous l'empereur GIA-LONG, mais personne ne savait s'en servir et d'ailleurs toute résistance était inutile. Nous nous enfuîmes donc par la toiture, de peur d'être saisis et torturés.

« Au petit jour, quand tout fut consommé, nous revinmes chez nous. Quel désastre ! Les pirates (qui devaient être une cinquantaine) avaient endossé les plus beaux habits, le coffre était fracturé, toutes les dorures et les pierres précieuses emportées. C'était la ruine ! Il fallut vendre la maison pour rembourser les propriétaires des objets volés. Mon père en mourut de chagrin peu de temps après et ma mère, ton père et moi, vinmes nous réfugier ici, dans ce village, où quelques biens nous restaient encore.

« Nous vécûmes alors la vie incertaine des campagnards de cette époque-là. La moitié des terres étaient en friche ; à quoi bon cultiver ? Les paysans ne travaillaient que pour récolter le riz strictement nécessaire à leur subsistance : toute apparence de richesse étant un motif de pillage. A chaque récolte, il fallait verser un impôt aux bandes pirates, qu'abritaient les repaires de la Montagne des Trois Sommets (2). Pas de routes, pas de ponts ; sur le Grand Fleuve, très peu de bateaux. A l'approche de la nuit, les villageois se barricadaient dans leurs cases, d'où, quoi qu'il arrivât, personne n'osait sortir ».

Jean MARQUET
(*De la rizière à la montagne*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

(1) Rue des Médicaments actuelle.
(2) Le mont Bavi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

127. La mission de la France

En cet extrait, S. E. Pham-Quynh rend hommage avec une hauteur de vues qui ne surprend pas ceux qui connaissent sa générosité d'esprit, à « l'humanisme de la France ». Il souligne, en d'ingénieux et exacts rapprochements, ce qui, dans le caractère français correspond et s'accorde au caractère annamite. Qualités semblables, au fond ; c'est pourquoi la France était, plus que toute autre nation, indiquée pour guider sur la voie du progrès le peuple annamite et pour l'aider à prendre conscience de lui-même et de ses possibilités.

... Car, qu'est-ce que le Français ? Le Français est plus qu'un peuple, plus qu'une race, puisqu'il est le résultat de la fusion, du malaxage d'une infinité de races qui se sont rencontrées à travers les siècles dans une contrée prédestinée, sous un ciel béni. Le Français est, suivant un mot que m'a dit un jour un ami français et que je trouve profondément juste, le Français est *un état d'esprit*...

... Voici donc ce peuple humain et aimable, qui se suffit à lui-même et n'a pas besoin d'autrui, aux prises avec un autre peuple qu'il a conquis non point pour satisfaire d'imaginaires besoins d'expansion, mais uniquement dans un but de gloire, car il aime la gloire, et c'est là son seul faible. Que va-t-il faire de ce peuple conquis ? Se contentera-t-il de le dominer et de l'exploiter comme le fait un vulgaire colonisateur ? Non, car ce n'est pas là son fort. Le voudrait-il, ferait-il semblant de le vouloir pour suivre un peu la mode, que toute sa tradition séculaire protesterait là contre. Il vaudrait infiniment mieux pour lui suivre son penchant naturel et laisser agir librement ce fond de large humanisme qui est en lui, et qui ne demande qu'à se répandre pour le plus grand bien de l'humanité tout entière.

Or, il se trouve que le peuple auquel il a affaire est justement l'un de ceux — le seul peut-être dans toute l'Extrême-Asie — qui soit le plus apte à recevoir son empreinte. C'est le seul qui soit le plus réceptif à l'égard de cet humanisme auquel s'est identifié même l'esprit français. C'est un peuple qui a, comme le peuple français, le sens de la mesure, le goût de la raison, l'amour de la sagesse. On a proposé de le définir un peuple de « paysans cultivés ». Je crois cette définition juste. Nous sommes et nous restons, jusque dans l'élite, des paysans, c'est-à-dire des gens attachés à la terre et au régime patriarcal qui est celui de tous les peuples agriculteurs ; mais nous ne sommes pas des paysans frustes, incultes, nous sommes des paysans cultivés, capables de s'assimiler ce qu'il y a d'essentiel dans la sagesse pratique des hommes. Nous n'avons rien de remarquable mais nous possédons un ensemble de qualités moyennes et honnêtes qui ont assuré depuis vingt siècles la continuité et la pérennité de notre race. Ces qualités sont au fond les mêmes que celles du peuple français, puisque ce sont des qualités humaines et sociales par excellence, mais elles sont en général d'un ton plus bas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elever ce ton, donner au peuple annamite conscience de lui-même et de ses possibilités, l'aider à devenir une nation moderne évoluant à la fois sur le plan de ses traditions propres et sur un plan plus largement humain, telle est la tâche qui est dévolue à la France, telle est sa mission humaine dans ce pays.

PHAM-QUYNH
(*Essais franco-annamites*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

128. L'Exposition indochinoise de 1900

Sur le plan matériel, une exposition est un excellent thermomètre. Elle permet de faire le point des progrès accomplis. Impression de stabilité, conviction que l'œuvre de pacification a été utile et belle, qu'une organisation bienfaisante guide vers plus de bien-être, vers une civilisation supérieure des populations attardées, telles sont les certitudes qui se dégagent de l'Exposition indochinoise de 1900.

La visite, même rapide et sommaire du « Pavillon des produits » est profondément suggestive. L'origine seule des objets exposés suffit à justifier, on peut même dire, à glorifier le régime politique dont les effets se traduisent par d'aussi merveilleux résultats. Car voilà qu'aujourd'hui, venant de régions jadis inaccessibles, de provinces ou régnaient, il y a dix ans, la piraterie et la famine, arrivent des produits précieux dont l'abondance et la richesse attestent que, dans ces contrées autrefois ensanglantées et désertes, règnent aujourd'hui la paix, la sécurité, la confiance et le travail.

Il est impossible de parcourir cette exposition sans éprouver une impression réconfortante de calme, de stabilité, sans ressentir la conviction absolue qu'il s'est fait là non plus une œuvre éphémère et chaque jour compromise, de conquête et d'occupation militaire, mais une œuvre définitive, pacifique, et désormais inattaquable : la création d'un grand État, on peut même dire la reconstitution d'une nation et d'un pays.

Car ce n'est pas seulement pour le profit particulier de la France que s'est accomplie et définitivement réalisée l'unité de l'Indochine ; c'est surtout pour l'Indochine elle-même qu'en est le bénéfice, pour ces populations autrefois divisées, souvent ennemies ; pour ces peuplades éparses, ignorées presque, débris misérables de nationalités mortes et disparues, retombées à la sauvagerie, vivant péniblement d'une vie purement animale et dont aujourd'hui l'ensemble se trouve former tout naturellement une grande nation, en possession d'une organisation bienfaisante qui, chaque jour, se complète et marche vers le bien-être matériel et moral d'une civilisation supérieure.

Des sauvages ?... il n'y en a déjà plus. Tenez ! voici dans cette vitrine des produits, « des articles de commerce », expédiés du Bas-Laos, du pays

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des Khas et des Bahnars, dont, en 1880, le docteur HARMAND constatait « l'état misérable de sauvagerie primitive ». Voici, provenant des provinces Nord-Est du Tonkin, de celles-là même où la piraterie, jusqu'en 1892, avait eu ses plus redoutables repaires, voici des produits précieux : du thé, de la cannelle, du coton. Et nous apprenons que les anciens chefs pirates, désormais ralliés et conquis corps et âme, se sont faits agriculteurs, commerçants, entrepreneurs de travaux publics et marchands de bois.

Quelles preuves plus complètes peut-on désirer de la pacification, de la sécurité matérielle et morale d'un pays ?

E. BONHOURE
(*L'Indochine*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

129. Le pont du kilomètre 83

La joie exaltante d'une œuvre utile accomplie éclate dans les lignes suivantes. Elle a coûté soins et fatigues, cette œuvre, mais la joie des difficultés vaincues participe à l'enivrement de ceux qui ont peiné.

Et l'aube vint, comme une bulle d'or, qui, dilatée, aérienne, frémissante, emplit un instant tout l'espace, puis creva dans l'azur sans fond. Le marais de bronze devint d'or, d'or pâteux ondé de grandes coulures roses.... Et la lumière recommença de pleuvoir.

De là-bas, dans le Sud-Est, de la rive argileuse, où poussent les trams dont l'ombre est légère, je la regardais battre, asperger, inonder à grandes nappes éblouissantes l'assise du kilomètre 83. Je voulais que mes yeux s'emplissent de cela.....

Cela, ce n'était pas beau — au sens chéri des esthéticiens — avec ce profil court sur pattes de crémaillère renversée. Mais, c'était notre œuvre.

Nous avions coulé de bon béton, nous avions lié de bon fer, nous avions encastré de bonnes pierres, nous avions conjuré le mauvais limon.....

C'était droit, net, d'un trait, comme notre volonté tendue, comme les lignes de nos épures. C'était plat comme une table, et cela portait tout le bouquet resplendissant du ciel. Et je savais que c'était solide, durable, pas en toc. Je prêtais l'oreille au bruit sourd des hautes eaux, des fluidités fangeuses qui tournaient autour des piliers. Et j'étais sûr qu'il ne pouvait rien contre elle, ce frottement flasque et sournois : j'étais content, c'était notre œuvre.

Dieu ! qu'elle nous avait coûté de soins et de peines ! Du sang aussi.....

Comme l'homme qui a bâti sa demeure, comme l'artiste qui a buriné le bronze sorti du moule, je suis content....

Allons, rions, dansons ! Comme David devant l'arche, pleine de l'Eternel, comme les petites robes d'or devant les portiques des ancêtres, comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les grues antigones devant la splendeur de l'œuf de l'astre — dansons ! Qui a fait cela ? Nous autres, les hommes, je m'entends, quinze ouvriers et trois mille coolies.

Henri DAGUERCHES
(Le kilomètre 83)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

130. Nous, Français

Dans l'extrait suivant, Ternier, le héros du roman de Georges Groslier, expose à une jeune femme arrivant de France, l'œuvre matérielle et éducative accomplie par la France au Cambodge. Œuvre accomplie en respectant croyances, traditions et rites des peuples protégés. Et une fierté légitime perce dans son discours.

La berge d'une rivière avec des cases dans la verdure où somnole une population trop vieille, immobile depuis dix siècles et asservie. La terre est ravinée et les immondices y stagnent. Le moustique y pullule. De temps à autre, un choléra endémique prend son homme. Un enfant sur trois meurt. Bêtes et gens boivent à la rivière. Les pagodes luisent au soleil et des chants montent dans les nuits. Les arbres ploient sous les fruits au bord des eaux poissonneuses et s'étendant sur les terres aussi loin que l'homme veut pousser son soc, les rizières brillent. La population paie l'impôt au mandarin siamois.

Et tout à coup, dans cet état de choses, dont il semblait que rien ne devait pouvoir changer, sur ce tuf gras et profond où les cendres de cent générations se dispersèrent pareillement, dans ce paysage immobile, parmi cette population où la fille se mariait à la même place que sa trisaïeule et à la faveur de rites identiques, entre ces pagodes où depuis plus de treize cents ans d'invariables paroles se prononçaient, nous sommes venus, nous, Français.

Ternier a dit : nous, Français, et il parut à Hélène qu'en spécifiant cela, il dressa un peu sa taille. Il n'a pas dit : Occidentaux, parce qu'il fallait que ce fût nous et pas d'autres qui vinssions, afin que ce qui se passa pût se passer sans que les pagodes cessassent de méditer, les chants de monter dans les nuits et les filles de se marier comme leurs trisaïeules, dans des pavillons légers, décorés d'étoffes blanches et de troncs de bananiers sculptés. Nous sommes donc venus et en quelques années, nous bâtîmes une ville neuve entre des jardins couverts de manguiers centenaires.

Vous avez vu, madame, hier, sur l'autre rive, la ville indigène, son calme et sa liberté. Nous avons relié par des routes au reste du pays ce qui en était isolé par des jours et des jours de voyage. Voici, sur cette place, derrière ces arbres et entre des murs bleus, la Poste, tête de ligne des autocars qui partent dans toutes les directions, la Poste et ses fils télégraphiques et téléphoniques. Les enfants mouraient ? Nous passerons, dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un instant, devant l'hôpital, sa maternité indigène et ses pavillons disséminés dans un parc. Au delà, c'est la banque. Nos écoles n'étaient pas ouvertes qu'il fallut les agrandir : nous les agrandîmes. Plus d'un millier de Chinois vivaient à Sangké, forces actives et commerciales de la région. Nous leur traçâmes des rues larges, bordées de maisons solides, claires et salubres. Dans ces jardins, longeant cette avenue, voyez les villas et les offices des Français, créateurs de la jeune cité. Puis, un jour, l'électricité a jailli et la glace fut sur toutes les tables. Tous les marécages asséchés, nous pouvons maintenant, la plupart des nuits dormir sans moustiquaire. Demain, la gare apparaîtra. A droite de la route venant de Phnom Penh, vous avez pu voir le terrain d'aviation et ses hangars.

Sur trois kilomètres de longueur, coquettement répartie le long des méandres de cette rivière, nous bâtîmes donc notre ville, une ville sans caserne, car les quelques soldats français qu'on y avait appelés à l'origine repartirent : ils étaient inutiles. Nous installâmes notre ville et notre autorité sans tirer un coup de fusil. Ces maisons, ces boulevards furent crées à l'aide d'une main-d'œuvre chinoise et annamite et les dix piastres d'impôt que chaque Cambodgien mâle paye par an ; ainsi que le marché où il vient vendre et acheter dans la sécurité et l'hygiène, ces rues surveillées où il ne craint plus la piraterie, cet hôpital ou il est soigné gratuitement, cette école que ses enfants fréquentent librement, tous ces bureaux dans lesquels il ne peut plus subir la pression du mandarin, ces ponts qu'il franchit avec ses charrettes sans détacher de la berge un sampan que le courant emporte au loin, cette usine qui lui distribue l'eau pure et la lumière. Nous avons circonscrit ses propriétés qui appartiennent maintenant au plus faible sans qu'il ait à redouter le plus fort. Nous appelâmes des vétérinaires qui surveillent son bétail. Et le long de ces berges, les chaloupes à vapeur ont décuplé son commerce.

Il n'en avait pas besoin ? Pourquoi n'est-il pas parti ? Il était libre. Pourquoi, en cinq ans, la population a-t-elle quintuplé ? Pourquoi nos sacs postaux sont-ils pleins de ses lettres, nos chaloupes et nos autos bondées de voyageurs ? Pourquoi tous les terrains urbains libres sont-ils achetés ? Pourquoi, sortant de l'école traditionnelle des pagodes, les petits enfants viennent-ils dans nos écoles primaires et pourquoi nos dispensaires sont-ils pleins, chaque matin, à l'heure de la visite, puisque, à peine à cinq kilomètres d'ici, c'est la brousse et la liberté ; puisque, aussi bien, dans les limites rigides de ce centre urbain, les pagodes continuent leurs prières et que, dans toutes les cases, chacun respecte toujours les vieilles traditions.

Georges GROSLIER
(La route du plus fort)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

131. Route Cambodgienne

Voici la route, droite « comme une belle idée » utile aux Cambodgiens plus qu'aux Français et vers laquelle converge toute la vie du pays.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

...Or, voici la route. Elle coupe en deux demi-cercles ces régions fécondes qui depuis des siècles germent ainsi, inlassablement. Voici la jeune route fine et dure, telle une lame posée dans le plateau d'une balance ; la route droite et impérative comme une belle idée. D'autres hommes vinrent la tendre afin d'équilibrer les forces de la nature et les leurs. Elle est l'ordre et la discipline, passe et contre elle tout s'agrège, vers elle tout converge. C'est vers elle, demain, que chaque tige de paddy inclinera sa tête lourde de riz et que chaque espoir humain, suspendu aussi à l'herbe comme le grain, se tournera.

Quelle belle route que cette route donnée par un pays à un autre, tracée par le plus fort pour le plus faible. Tu feras ta route, ordonne celui-là à celui-ci. Tu rêves et dégénères depuis dix siècles. On ne rêve plus à l'heure présente ; on forge. Aux chantiers, s'il te plaît, comme les autres, comme moi, dans mon pays. Crois-tu qu'elle me soit destinée, cette route ? Vous y passerez mille Cambodgiens pour n'y rencontrer qu'un Français.

Les tonnes de grès que vous avez rodées et sculptées jadis lorsque vous construisiez vos temples prouvent que vous savez travailler pour une idée. Eh bien ! la route va aussi loin que le temple — et plus droit. Regardez-la, nivelée, empierrée, étroitement surveillée, dépouillée de parure, maîtresse d'une nature jusqu'ici indomptée et où, depuis tant de siècles, les hommes de toutes races sont morts sans pouvoir lui passer ce trait qui la jugule enfin. Maintenant que le plus dur est fait et que vous avez peiné avec nous, prenez la bête en mains.

Georges GROSLIER
(La route du plus fort)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

132. Ce que le Cambodge doit à la France

Le Cambodge, en particulier, doit à la France d'avoir sauvé de l'oubli son fabuleux passé. Il lui doit de pouvoir poursuivre en paix une existence que menaçaient des périls divers et constants. C'est ce que le docteur A. Pannetier met en évidence dans son volume : « Au cœur du pays khmer ».

Tiraillé depuis des siècles entre le Siam et l'Annam, enjeu de la rivalité de ces deux peuples jeunes, derniers venus en Indochine, il (le Cambodge) doit à l'intervention soudaine de la France d'avoir sauvé le peu qui lui restait de son prestigieux passé. On imaginerait difficilement conditions plus navrantes que celles de ses pauvres populations au cours des siècles derniers, éternellement spoliées, terrorisées, vaincues, fuyant en saison sèche devant les incursions siamoises, à la merci, en saison des pluies, d'une surprise nocturne des flotilles annamites, les premiers cherchant des esclaves et déportant en masse les habitants pour coloniser leurs terres de la Ménam, les seconds refoulant ou exterminant sur place le peuple conquis pour lui ravir son sol.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les veillées des campagnes cambodgiennes sont pleines de ces récits émouvants, et, certes, les Khmèrs n'ont pu oublier sitôt qu'en apportant la paix en Indochine, les Français leur ont tout simplement sauvé la vie.

Dr A. PANNETIER
(Au cœur du pays Khmer)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

133. Orient et Occident

Francisque Vial s'est attaché aux problèmes de l'éducation et au « problème humain » de l'Indochine sur le sol de laquelle viennent se confronter deux civilisations, deux « sagesses humaines ». Un accord est-il possible entre l'Occident dynamique et l'Orient mystique ? Telle est, vue de haut, la question que pose l'intervention de l'Europe en Asie.

... Mais là n'est pas le trait le plus important ni le plus original de notre colonisation en Indochine. Nous retrouverions les mêmes aspects et les mêmes caractères, quoique moins accentués sans doute, dans toutes ou la plupart de nos autres colonies. Ce qui fait de l'Indochine un cas unique, c'est que les deux peuples qui s'y rencontrent sont deux peuples d'ancienne et haute civilisation. Dans presque toutes les autres entreprises de colonisation, une nation supérieure se trouve en face d'un peuple inférieur, le plus fort assimile par la contrainte des armes ou par le seul dynamisme de sa haute culture la race de bas niveau. En Indochine, il y a face à face deux peuples également vieux, deux civilisations également riches et traditionnelles. Cas unique et d'un intérêt prodigieux.....

Deux peuples riches de passé, de civilisation, de culture, sont ici en face l'un de l'autre, — deux mondes, la petite Europe et l'immense Asie. — Pour la première fois dans l'Histoire, on voit se confronter sur une même terre, pour une œuvre pacifique de progrès et d'humanité, deux grandes civilisations plus de deux fois millénaires, deux systèmes complets de pensée, deux types différents de vie et de sagesse humaines. L'Occident analyste, dynamique, constructeur, l'Orient contemplatif, mystique, traditionnaliste, qui pendant la durée des siècles avaient suivi chacun leur route sans se connaître, tout au moins sans s'influencer l'un l'autre, viennent aujourd'hui de s'aborder et de se comprendre. Bouddha et Confucius se trouvent tout à coup en face de Socrate et de Descartes. Rencontre pathétique, dans laquelle est engagée tout l'avenir de l'humanité. Un accord est-il possible entre l'intelligence active, industrieuse, organisatrice de l'Occident et la sagesse mystique et sereine de l'Orient ? Au fond, c'est à ce grand problème, à ce problème initial et unique que se ramènent toutes les questions relatives à l'Indochine. Tous les problèmes particuliers ne sont que des aspects partiels de ce grand problème général.

Francisque VIAL
(*Le problème humain de l'Indochine*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

134. L'œuvre scolaire en Indochine

L'auteur, après avoir posé la question soulevée par cette confrontation de l'Orient et de l'Occident, conclut que les deux formes de pensée peuvent se fondre en « une culture humaine, plus complète, faite des meilleurs éléments associés de l'une et de l'autre ». Mais cette nouvelle forme ne se dégagera que si l'école remplit sa mission. C'est de son action que dépend le sort de cette expérience d'un intérêt prodigieux.

Telle qu'elle est (l'école), elle mérite notre admiration. Témoignons lui notre reconnaissance pour tous les services qu'elle a déjà rendus à la cause de la France et nos soins les plus attentifs pour le grand rôle humain qu'elle est appelée à remplir demain. Les services rendus, ce n'est pas seulement ce qui est visible aux yeux, c'est-à-dire la diffusion de l'instruction et tous les bienfaits qui en sont le cortège, amélioration de l'hygiène alimentaire, des procédés de culture, relèvement du niveau intellectuel, moral, social; c'est aussi et surtout la meilleure connaissance que les populations indochinoises ont pu prendre de la France et de son génie humain et les dispositions profrançaises qui en sont nées dans les cœurs. Ce relèvement témoigne par sa seule existence que nous ne sommes pas venus en Indochine seulement pour y exploiter les ressources d'un sol riche et ouvrir un vaste débouché à nos industries métropolitaines, mais aussi pour le bien des populations indochinoises. Notre tendance à l'universel nous portant à penser que ce qui est bon pour nous est bon aussi pour les autres, nous avons voulu leur apporter ce qui nous apparaît comme le meilleur et que nous plaçons le plus haut, le savoir et la méthode pour bien penser, conditions de la liberté de l'esprit et de la vraie humanité. Les Indochinois ont bien compris notre pensée et ils l'ont faite leur. Ils nous en sont reconnaissants et s'estiment heureux, puisqu'ils ne pouvaient marcher seuls et avaient besoin d'un tuteur, d'être tombés sur nous. Si la politique d'association que nous pratiquons maintenant suscite un écho si riche et si profond dans leur esprit et dans leur cœur, si leur adhésion à nos idéaux est si sincère et loyale, il n'est pas niable que ce soit à notre œuvre scolaire, à l'action de l'école que nous soyons pour la plus grande partie redevables d'un si honorable et si utile résultat.

Mais l'école de demain est appelée à faire plus et mieux encore. Elle semble avoir trouvé maintenant sa doctrine et sa vraie direction. Elle sait que, si elle peut et doit prêter son concours à tous les enseignements et toutes les propagandes qui intéressent la prospérité économique de l'Indochine, c'est sur le plan spirituel que doit porter tout naturellement l'essentiel de son effort. Nous avons dit et essayé de montrer que le grand problème de l'Indochine, celui qui domine tous les autres en importance et en valeur et qui les contient tous, est un problème humain. C'est celui que posent la rencontre et la vie en commun de l'Occident et de l'Orient. Il s'agit de savoir si les deux formes de pensée, de sagesse, de culture, de civilisation les plus hautes auxquelles aît atteint jusqu'ici l'humanité dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son effort pour s'élever peuvent, bien qu'elles semblent aux antipodes l'une de l'autre, s'accorder cependant, se fondre en une culture humaine plus complète, plus riche, plus haute, qui serait faite des meilleurs éléments associés de l'une et de l'autre. Mais cette nouvelle forme d'humanité ne pourra se dégager que si l'école travaille à développer l'âme indochinoise sur son plan propre, la culture occidentale n'intervenant dans son élaboration qu'avec discrétion et choix et non pour se substituer à elle, mais pour l'enrichir et la promouvoir à une plus complète humanité. C'est pourquoi l'œuvre scolaire d'Indochine doit susciter notre intérêt actif. Ce n'est pas seulement une grande expérience française qui se fait sur cette terre d'Extrême-Asie, c'est aussi et surtout l'expérience humaine la plus haute peut-être qui ait jamais été tentée. C'est de l'action de l'école, de son orientation, de sa diffusion, de son efficacité que dépend pour la plus grande part le sort de cette expérience passionnante.

Francisque VIAL
(*Le problème humain de l'Indochine*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

135. Mon école

Nguyên-van-Nho, dans ses « Souvenirs d'un étudiant », nous dépeint son école. Il le fait dans des termes d'une simplicité et d'une fraîcheur en harmonie avec celles des souvenirs d'enfance. Tout brille, tout rit, tout est gai ! Quelle opposition avec la vieille école de caractères !

Elle était toute neuve, ma nouvelle école, et faisait un violent contraste avec la vieille chaumière où j'avais appris les caractères sur une natte déchirée, et avec les lourdes bâtisses de la rue, aux toits gris et aux murailles moussues. Les vitres, les tuiles, les portes bleues, les murs blancs, tout cela brillait et riait aux jours de soleil, dans la gaieté de la lumière naissante des matins. C'était vaste, c'était frais, c'était aéré. Dans les classes, des fenêtres largement ouvertes à l'air et à la lumière, des murs clairs au bas desquels couraient de jolis traits bleus, des images, des cartes aux couleurs parlantes, de nombreux petits tableaux d'histoire naturelle sur lesquels étaient représentés des chiens aux longues pattes qui poursuivaient de petits animaux aux longues oreilles, des chats qui se ramassaient, prêts à se jeter sur une pauvre souris en train de fureter dans un tas de sacs de farine, des vaches avec des laitières, des chevaux avec des cavaliers, des animaux aux longs bras qui se balançaient, accrochés à une branche d'arbre... Ah ! que c'était gai. que c'était joli ! Au dehors, dans la cour tapissée de menus caillous rouges, de jeunes arbustes au feuillage encore tendre s'alignaient sur deux rangs et autour de la cour une haie d'hibiscus mettait en été des taches de sang dans la verdure de sa feuillée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Derrière, un petit puits aux eaux rougeâtres — aujourd'hui comblé et quelques plantes d'agrément entourées chacune d'une petite haie protectrice en bambou. Une dizaine de gros arbres épineux, où de blanches aigrettes se donnaient rendez-vous vers le soir, séparaient l'école d'une ligne de chemin de fer, puis des herbes longues d'un vert lustré qui allongeaient leurs bras dans tous les sens et qui grimpaient aux arbres....

NGUYÊN-VAN-NHO
(*Souvenirs d'un étudiant*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

136. L'école Française d'Extrême-Orient

Francisque Vial met ici en évidence le rôle de l'École Française d'Extrême-Orient à qui le monde est redevable de l'une de ses plus pures merveilles car, si les khmèrs l'ont édifiée, l'École Française l'a sauvée de l'oubli et de la ruine ; elle l'a dégagée de la forêt qui l'ensevelissait et la désagrégeait.

La partie la plus frappante et en quelque sorte la plus spectaculaire de l'œuvre de l'École Française, c'est celle des fouilles, de la restauration et de la conservation des monuments historiques. Le sol du Cambodge et celui du Centre Annam sont couverts d'une extraordinaire profusion de monuments, temples, pagodes, villas, chaussées, bassins, dont beaucoup sont ensevelis et comme étouffés dans les ramures et les racines innombrables de ce Briarée aux cent bras qu'est la forêt tropicale. Ces ruines prodigieuses, dont plus d'un millier ont été explorées, étudiées, déblayées, classées comme monuments historiques, ont un aspect extraordinaire, unique. Quelques unes ont été complètement dégagées, telles Angkor Vat, le Bayon aux cinquante et une tours, le Phnom Bakheng, etc..., afin d'en permettre la vue d'ensemble. D'autres, le plus grand nombre, ont été seulement rendues accessibles, mais demeurent à moitié engagées dans leur gangue forestière, C'est le fromager au tronc gris pâle et moucheté qui est l'arbre des ruines. La graine, déposée par le vent au sommet d'une tour, d'une terrasse, d'un fronton, a poussé peu à peu ses racines à travers ou par dessus les pierres jusqu'au sol, tantôt désagrégeant les murailles, tantôt au contraire les maintenant et les consolidant ; devenues vigoureuses et profondes, ces racines plongent dans le sol nourricier, telles de grandes colonnes qu'on ne distingue plus des colonnes de grès des portes et des tours, et qui forment avec elles une architecture colossale et étrange à laquelle ont collaboré l'homme et la nature. Enveloppées en quelque sorte par la voûte épaisse des verdures, ces ruines grandioses étouffent dans l'atmosphère chaude, moite, fièvreuse, immobile de la forêt. L'impression est saisissante, mélange de grandeur et de mystère, de vie puissante et de mort, que rendent sensible aux yeux le sourire éternel et énigmatique et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les yeux obliques des Lokeçvaras miséricordieux, des Brahmas et des dansantes Apsaras. Ajoutez le monde vivant des sculptures, éléphants, lions, nagâs colossaux, géants, prêtres, rois, grands, menu peuple' qu'on ne sait quel magicien souverain a d'un geste arrêtés et endormis dans leur attitude sur les terrasses, les frontons, les frises, les bas-reliefs où ils s'agitaient. Nulle part ailleurs les ruines n'offrent un aspect aussi formidable et hallucinant. Ces merveilles, autrefois enfouies et perdues au milieu d'une brousse inextricable, l'École Française d'Extrême-Orient les a non seulement produites au jour, mais rendues facilement accessibles par un excellent réseau de routes automobilables.

Francisque VIAL
(*Le problème humain de l'Indochine*)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

137. La renaissance d'Angkor

Dans la forme élégante qui lui est coutumière, V. Goloubew affirme à son tour que si Angkor a pris la place qui lui revenait parmi les merveilles d'art les plus réputées et les mieux décrites, c'est grâce à la France et à la phalange d'explorateurs, de savants, d'archéologues, d'architectes et d'orientalistes éminents qu'elle envoya sauver de l'oubli le temple grandiose.

... A partir de l'année où fut gravée la « Grande Inscription » les témoignages épigraphiques se feront de plus en plus rares dans les galeries d'Angkor Vat. Le dernier en date est un texte de l'an 1749. Ainsi, le vieux temple cesse de nous renseigner sur son histoire. Un demi-siècle plus tard, vers 1894, il passe sous la domination siamoise, après avoir été saccagé et pillé par les armées thaï. Détaché désormais du Cambodge, il semble voué à l'oubli, à la lente destruction. La forêt tropicale s'empare à nouveau de lui, le recouvre peu à peu de son filet de lianes grises. Pourtant, il était destiné à renaître encore.

D'après une tradition populaire dont les origines remontent au XVI^e siècle, l'ancienne capitale khmère reprise à la brousse, devait être reconstruite par une nation étrangère. On peut dire que depuis quelque quatre-vingts ans, les dieux d'Angkor et les mânes de ses rois déifiés voient s'accomplir, par lentes étapes, le miracle annoncé par la vieille prophétie. Une grande nation européenne, en effet, a pris intérêt au sort des temples déserts, enfouis dans la forêt. Elle commença par y envoyer des équipes d'explorateurs composées de marins, de naturalistes, de médecins, lesquels furent les premiers à étudier et à décrire l'antique cité royale. Plus tard, leur succédèrent des archéologues, des architectes, des indianistes éminents.

Grâce à la France, Angkor Vat se classe, à l'heure actuelle, parmi les merveilles d'art les plus réputées et les mieux décrites de l'Asie. La France, en même temps, lui a rendu son prestige de sanctuaire national, auquel

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la domination siamoise avait porté une si grave atteinte. Aux bouddhistes fervents, laïques ou religieux, qui viennent, tout comme au temps du Père CHEVREUIL, «y faire des pélerinages», s'ajoute aujourd'hui la foule des pèlerins d'art dont le nombre, avant la guerre, augmentait d'année en année. Venus de tous les coins de la terre, ils n'ont, forcément, ni les mêmes convictions religieuses, ni les mêmes idées sur la beauté des formes. Mais, tous ils subissent la nostalgique hantise de ce monde divin dont les pierres d'Angkor Vat, patinées par les siècles, gardent comme un reflet éternel.

Victor GOLOUBEW

Angkor Vat au XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

(*Conférence faite au Musée Louis Finot, à Hanoi, le 15 mars* 1943)

❖ ❖ ❖ ❖ ❖

138. L'œuvre française en Indochine

Nous terminons par un extrait du discours que l'éloquent gouverneur général Albert Sarraut (qui fut ministre par la suite) prononça à la pagode de Confucius le 27 avril 1919.

Compare ton état présent à ce qu'il était, avant l'arrivée de la France dans ton pays. Vois l'ordre et la sécurité régnant dans l'ensemble de tes campagnes que ravageait naguère le brigandage. Examine les garanties de la justice nouvelle substituée au jugement sommaire ou vénal qui disposait arbitrairement de ta vie, de ta personne et de tes biens. Regarde, chaque jour plus vaste, la rizière féconde remplacer la brousse inculte. Penche-toi sur la mine profonde qui arrache à la terre des richesses dont tu prends ta part. Compte la masse plus considérable chaque jour des produits de ton sol qui s'ouvrent, dans d'autres pays, des débouchés rémunérateurs. Regarde ces larges routes et ces chemins de fer qui ont remplacé, à travers la forêt redoutable, la plaine ou la montagne, les rudes sentiers où tu peinais, pendant des journées entières, pour aller de ta province à la province voisine. Regarde ces ponts audacieux jetés sur les grands fleuves débordés où tu aventurais en tremblant ton radeau fragile. Vois la maison d'école qui sourit à tes enfants à l'endroit où croupissait naguère ton ignorance misérable. Regarde l'eau limpide couler des fontaines et des citernes et qui remplace la boue infecte que tu allais puiser à la mare commune. Pénètre librement dans ces hôpitaux, ces maternités, ces dispensaires où, sur la souffrance de tes frères et de tes sœurs, se penche le secours de la science occidentale. Regarde bien tout cela, et demande toi si la protection française a été un vain mot, si quelque autre nation du monde aurait pu te donner davantage, et si tu aurais pu toi-même, par tes seules forces et tes seuls moyens, te procurer cet ensemble de progrès et de bienfaits.

Albert SARRAUT

(*Discours prononcé à la pagode de Confucius le 27 avril* 1919)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction I

I. — Le pays

1. — Louis FINOT — L'Indochine 1
2. — Charles ROBEQUAIN — L'Union indochinoise 2
3. — Léopold PALLU — Aspect de la Basse Cochinchine en 1861 3
4. — Léopold PALLU — Saigon en 1861 4
5. — Albert VIVIÈS — Villages cochinchinois 5
6. — François de TESSAN — A travers l'Ouest cochinchinois 6
7. — L. CADIÈRE — L'Annam — Attraits touristiques 7
8. — J. L. DUTREUIL DE RHINS — La baie de Tourane 9
9. — Paul BOURDE — Les grottes de marbre de Tourane 10
10. — Paul BOURDE — Le delta tonkinois 12
11. — P. SAUVAIRE, marquis de BARTHÉLEMY — Les éléphants au bord de la mer 14
12. — Paul BONNETAIN — Le grand lac de Hanoi 15
13. — Pierre PASQUIER — Un village annamite 16
14. — Pierre GOUROU — La haie et l'accès au village 18
15. — Yvonne SCHULTZ — La baie d'Along 19
16. — LYAUTEY — En baie d'Along 20
17. — Pierre MILLE — L'escalier de la route mandarine 21
18. — Jules BOISSIÈRE — Une halte 23
19. — Paul BRANDA — Le barrage vaincu 24
20. — Jean AJALBERT — Traversée de la forêt 26
21. — Jean AJALBERT — Sur le fleuve 29
22. — C. E. BOUILLEVAUX — Dans la brousse cambodgienne 30
23. — Luc DURTAIN — Villages cambodgiens 31
24. — Francis GARNIER — Le fleuve à Luang Prabang 33
25. — Francis GARNIER — L'arrivée à Luang Prabang 36

II. — Les villes et la vie rurale
Les hommes et leurs travaux

26. — Henri RUSSIER et Henri BRENIER — Les Annamites 39
27. — Pierre GOUROU — La population du Delta 40
28. — Luc DURTAIN — Marché cochinchinois 41
29. — Herbert WILD — Le grand marché de Hanoi 43
30. — Paul BOURDE — Une nuit à Hanoi en 1883 44
31. — Jules BOISSIÈRE — Une maison annamite 46
32. — Pierre PASQUIER — Les métiers au village 47
33. — Paul BONNETAIN — L'armée des coolies 47
34. — Emille NOLLY — Le lancement de la barque 49
35. — Yvonne SCHULTZ — La vie à la bord du sampan 50
36. — Jean MARQUET — Le camp des lettrés 51
37. — Jean MARQUET — La digue menacée 52
38. — Pierre GOUROU — La digue, œuvre du paysan 54
39. — TRAN-VAN-TUNG — La moisson 55
40. — PHAM-QUYNH — Chansons paysannes 56
41. — NGUYEN-VAN-TO — La chanson populaire 58
42. — A. de POUVOURVILLE — Ly Dong Than 59
43. — Luc DURTAIN — Demeures dans la clairière 60
44. — Pierre LOTI — Le village des bonzes 61
45. — Auguste PAVIE — Les rameurs « Ventres blancs » 62

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III. — La vie traditionnelle — Coutumes et croyances — Fêtes et cérémonies — Légendes

Pages

46. — R. P. Alexandre de Rhodes — Avec quelles cérémonies le roy de Tunquin célèbre le jour de sa naissance 65
47. — J. B. Tavernier — De la pompe funèbre des rois de Tunquin..... 67
48. — L. Cadière — La famille annamite 68
49. — Pham-Quynh — La leçon des ancêtres..... 70
50. — Georges Seiler — L'enterrement de M. Premier 71
51. — A. de Pouvourville — Maître et disciples..... 74
52. — Tran-van-Tung — L'arrivée du maître 75
53. — Pierre Mille — Escorte d'un condamné..... 76
54. — Etienne Aymonier — La tonte du toupet au Laos..... 77
55. — Nguyen-van-Nho — Jeux d'enfants 79
56. — Nguyen-van-Huyen — La mi-automne — Fête du dragon et de la lune. 80
57. — Pham-Quynh — Le Têt 82
58. — L. Cadière — Le sacrifice du Nam-Giao..... 83
59. — Roland Meyer — La fête des eaux et de la lune 84
60. — Francis Garnier — Le couronnement du roi d'Oubon 85
61. — Jean Ajalbert — Cortège royal 86
62. — Jean Marquet — Le pays des routes contraires 88
63. — Tran-van-Tung — Le génie tutélaire 89
64. — Jean Marquet — La légende de la baie d'Along..... 90
65. — Emille Nolly — Le départ de Ong-Tao..... 91
66. — G. Dumoutier — Légende du Génie du Lac et de la fondation de Hanoï..... 92
67. — A. de Pouvourville — La légende du Lac de l'Épée..... 93
68. — Hoang-xuan-Nhi — Les poissons métamorphosés..... 94
69. — Pham-duy-Khiem — La fille de l'Empereur de Jade..... 95

IV. — L'histoire — Les grands hommes Les monuments et les pagodes

70. — Pierre Loti — L'empire des Khmers 97
71. — Paul Boudet — L'expansion du peuple annamite 98
72. — G. Dumoutier — La révolte des deux sœurs Trung 100
73. — G. Cœdès — Un grand roi Cambodgien 102
74. — Michel Duc-Chaigneau — La première enceinte de la ville de Hué 103
75. — C. E. Bouillevaux — Victoire de Gia-Long sur les Tây-son..... 103
76. — Léopold Pallu — L'empereur Tu-Duc 104
77. — J. L. Dutreuil de Rhins — Gia-Long et Mgr Pigneau de Behaine. 105
78. — Michel Duc-Chaigneau — Le roi Gia-Long..... 106
79. — Henri Gourdon — Mgr Pigneau de Behaine et son œuvre 107
80. — Michel Duc-Chaigneau — Mgr de Behaine, évêque d'Adran..... 108
81. — Jean Farchi — L'expédition du Mékong..... 110
82. — Bernard Bourotte — Pavie, paysan de France 111
83. — Lyautey — Le colonel Galliéni — Sa méthode — Son œuvre..... 113
84. — G. Cœdès — Louis Finot, fondateur de l'Ecole française d'Extrême-Orient..... 114
85. — Jean-Yves Claeys — Les ruines de Mi-son..... 117
86. — Henri Daguerghes — Une pagode en Cochinchine..... 118
87. — G. de Coral Rémusat — L'art de la décoration chez les Khmers.. 119
88. — Henri Mouhot — Ongkor..... 120
89. — Francis Garnier — Devant Angkor 122
90. — Pierre Loti — Première visite à Angkor Wat..... 124
91. — Pierre Loti — Les sculptures d'Angkor..... 125

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pages

92. — Charles Carpeaux — Les ruines d'Angkor 127
93. — Georges Groslier — Retour à Angkor 128
94. — Georges Groslier — Le Bayon 129
95. — Victor Goloubew — Le Bayon en 1900 131
96. — Georges Groslier — Prah — Vihéar 131
97. — Louis Delaporte — Les ruines de Pontéay Préa-Khan 133
98. — Victor Goloubew — La Grande Inscription 135
99. — Pierre Mille — Tombeaux impériaux 136
100. — Jules Boissière — Les tombeaux des empereurs d'Annam 137
101. — Jeanne Leuba — La tour Cham 139
102. — Marguerite Triaire et Trinh-thuc-Oanh — La pagode des parfums de l'Est 141

V. — Les pays voisins

103. — Luc Durtain — Fabourgs de Singapour 143
104. — Henri Mouhot — Bangkok en 1858 144
105. — Henri Mouhot — Les talapoins 145
106. — Paul Morand — L'éléphant blanc 148
107. — Henri Fauconnier — Nuit dans la jungle 149
108. — Henri Fauconnier — La jungle malaise 150
109. — Claude Farrère — L'arrivée à Hong-Kong 151
110. — R. P. Huc — Le pont de Lou-Ting-Kiao 152
111. — R. P. Huc — Han-Kéou, entrepôt de la Chine 153
112. — R. P. Huc — Course de jonques 155
113. — Pearl Buck — Sécheresse 156
114. — Herbert Wild — Dans la plaine de Yunnan-Fou 157
115. — Lafcadio Hearn — Le Honen-Odori (danse de l'année fertile) 158
116. — Paul Claudel — Le Japon 159
117. — Paul Claudel — Regards sur l'âme japonaise 160
118. — Joseph Conrad — Le Nan-Shan dans le typhon 161

VI. — La France en Indochine — La figure nouvelle du pays

119. — Pierre Poivre — Réception d'un Français par le roi de Cochinchine en 1749 163
120. — P. J. Lemonnier de la Bissachère — Les officiers français de Gia-Long 164
121. — Léopold Pallu — Les marins français de la campagne de Chine 166
122. — Auguste Pavie — La halte à Paclay 167
123. — Auguste Pavie — Le Laos français 168
124. — Lyautey — A la porte de Chine 170
125. — Lyautey — Après la conquête 171
126. — Jean Marquet — La piraterie 172
127. — Pham-Quynh — La mission de la France 174
128. — E. Bonhoure — L'exposition indochinoise de 1900 175
129. — Henri Daguerches — Le pont du kilomètre 83 176
130. — Georges Groslier — Nous, Français 177
131. — Georges Groslier — Route cambodgienne 178
132. — Dr A. Pannetier — Ce que le Cambodge doit à la France 179
133. — Francisque Vial — Orient et Occident 180
134. — Francisque Vial — L'œuvre scolaire en Indochine 181
135. — Nguyen-van-Nho — Mon école 182
136. — Francisque Vial — L'Ecole Française d'Extrême-Orient 183
137. — Victor Goloubew — La renaissance d'Angkor 184
138. — Albert Sarraut — L'œuvre française en Indochine 185

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimé en Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Permis d'imprimer n° 285, en date du 27 juillet 1944, délivré par le service local de l'I.P.P. du Tonkin.
Tirage : 1.500 exemplaires.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques